

AMBAI
De haute lutte

z

A M B A I

DE HAUTE LUTTE

Nouvelles traduites du tamoul (Inde)
par Dominique Vitalyos
et Krishna Nagarathinam

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

OceanofPDF.com

Publié avec le soutien financier de la Sahitya Akademi.
Publié avec le soutien financier de la National Book Trust India /
Programme d'aide à la traduction (NBTFAP).



© C.S. Lakshmi, 2007.
Published in arrangement with Kalachuvadu Publications Pvt Ltd.
© Zulma, 2015, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *De haute lutte*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

OceanofPDF.com

Le manuscrit

Une enveloppe timbrée à son nom était posée à plat sur le bureau. C'était probablement sa mère qui, rentrée de l'université plus tôt que d'habitude, l'avait apportée. Chentamarai se dirigea vers la fenêtre et souleva les lattes des volets en bois pour jeter un coup d'œil au-dehors. Sa mère traversait la pelouse de son pas vif coutumier. Elle avait troqué le sari pour un salwâr-kamîz plus confortable, jaune d'or, jaune abeille.

Revenue à son bureau, Chentamarai remarqua, sous un petit oiseau aux ailes déployées en terre cuite, le mot de sa mère écrit à l'encre noire d'une plume épaisse : « Je reviens à huit heures. Nous ferons à manger ensemble. »

La provenance de l'enveloppe la surprit : c'était un courrier du Comité organisateur de la Journée commémorative du poète Muttukumaran ! Au-dessus de l'adresse de l'expéditeur figurait un petit portrait photographique de l'homme, yeux perçants, lèvres pincées, moustache fournie, cheveux longs, décoiffé.

Le comité l'invitait au titre de parente proche dudit poète, éditrice d'une revue scientifique, à participer à ces commémorations, qui verraient la parution du volume de ses œuvres complètes. Ils s'étaient donné beaucoup de mal pour retrouver sa trace, ajoutaient-ils en se permettant d'insister pour qu'elle leur fasse l'honneur d'accepter.

Elle se retourna vers la fenêtre et regarda par un interstice du volet. Tel un petit point jaune en mouvement à l'autre bout de la pelouse verte, la silhouette de sa mère s'éloignait.

À l'âge où elle allait encore à l'école, il y avait chez elle un miroir ovale pivotant, encadré de bois ciselé, posé sur la commode où elle rangeait ses vêtements. Deux petits tiroirs aux poignées de laiton rutilantes y étaient accolés de part et d'autre. Elle s'amusait à l'incliner vers le haut sur son axe horizontal, puis à le ramener prestement en position verticale pour se poster face à la glace d'un geste vif, avec une expression farouche. Un visage à trois yeux. Elle s'essayait à prendre la physionomie qui serait la sienne le jour où, debout sur une tribune, elle tonnerait contre les injustices, foudroyant du regard les individus qui suçaient le sang du peuple opprimé.

Parfois au contraire, elle s'approchait du miroir à pas lents, cultivant une expression sereine. C'était son regard « yogique ». Un regard à prosterner les autres à ses pieds. Elle avait souvent l'impression qu'un jour, d'une manière ou d'une autre, elle attirerait tout le monde à elle.

Il arrivait qu'au cours de ces répétitions elle aperçoive le reflet de sa mère dans un coin du miroir. De retour de l'université, un grand sac en cuir pendant à son épaule, elle regardait sa fille, un sourire aux lèvres. Alors Chentamarai se tournait vers elle en riant.

— Qui es-tu, aujourd'hui ? lui demandait sa mère.

Elle avait le choix entre de nombreuses personnalités : poètes, artistes, écrivains, elle les incarnait tous, hommes et femmes. Un jour Lopâmudrâ, le lendemain, Nakkîran, un jour Auvaîyâr, le lendemain Pâri, Bhârati ou Akkamahâdevi. Vînai Dhanammâl ou Varadachari le Tigre, Begum Akhtar, Bhimsen Joshi, Siddhesvari Devi. Paluskar le lendemain. Ou Jikki. Ou encore Raghunâth Panigrahi. Un jour Lorca. Un autre jour Sylvia Plath. Tous ces individus, c'était sa mère qui les lui avait fait connaître.

Elle était professeur d'anglais à l'université de Bénarès. Ses fonctions de responsable du département l'obligeaient à travailler de longues heures en dehors de ses cours et il était souvent tard lorsqu'elle rentrait le soir.

À la sortie de l'école, Chentamarai allait marcher le long du Gange. Les bras déployés comme des ailes, la tête rejetée en arrière, elle courait en regardant le ciel. Parfois, elle heurtait quelqu'un de plein fouet, mais personne ne lui en faisait reproche. « *Beti, sambhalke*, lui disait-on dans un sourire. Regarde où tu vas. »

Elle connaissait tous les secrets du fleuve et de sa rive nord sur laquelle la ville était bâtie. Ses crocodiles, sa malpropreté, son impureté. Les habitués qui s'immergeaient dans ses eaux. Elle connaissait l'astuce qui

consistait à jeter un jeune fils longtemps désiré dans le Gange avant de l'en retirer vivant, dans l'espoir de le dérober à l'attention de Yama, le dieu de la Mort, en lui faisant croire que l'enfant, noyé, lui appartenait déjà.

Dans ses marches quotidiennes sur la berge du fleuve, elle croisait les riverains – les ascètes itinérants, les veuves qui attendaient la mort, les prêtres à leurs rites et parfois, adossée contre un pilier de temple, une de ces vieilles femmes qui dix ou vingt ans plus tôt avaient chanté à la cour des princes, interprétant avec abandon une *thumri* à vous briser le cœur. Elle tenait des riverains ce qu'elle savait de ces personnes. On les voyait parfois, pendant les fêtes du fleuve, voguer à plusieurs en barque sur le Gange et chantant. Chacune d'elles, lui avait-on dit, était identifiable à sa voix.

Chentamarai s'était rendue sur les ghâts où l'on brûle les morts. Un jour, debout à quelque distance, elle avait assisté à la crémation d'une veuve, reconnaissable au sari blanc qui l'emmaillotait, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que cendre de son corps. Cette femme était-elle venue mourir à Bénarès ou avait-elle résidé dans un ashram local ? Elle n'en savait rien. Une bruine tombait, mouillant ses vêtements, tandis qu'elle regardait le feu dévorer le linceul.

Ce jour-là, elle avait écrit un poème et l'avait montré à sa mère, qui l'avait trouvé bon.

Au début, Chentamarai suivait scrupuleusement les règles de grammaire que sa mère lui avait inculquées dès l'enfance. Celle-ci lisait de la poésie moderne qui faisait fi de ces conventions, mais quand sa fille lui demandait pourquoi elle n'avait pas le droit, elle aussi, de déroger aux contraintes formelles, elle lui répondait qu'il fallait connaître les règles à la perfection pour les transgresser. On ne pouvait violer une frontière sans en avoir d'abord fixé le tracé.

En de rares occasions, tard dans la nuit, sa mère chantait un extrait du *Tiruvâsakam*, le recueil de poèmes dévotionnels de Mânikkavâsagar, ou bien, tiré du *Tirupulambal*, le poème qui commence par : « *Uttarai nan venden, ûr venden, per venden*. Je n'ai nul besoin de famille, de village ou de nom. » Ou encore un passage du *Tiruchatakam* : « *Vâzhginrai vâzhâda nenjame*. Ô mon cœur, qui bats, mais ne vis pas. » Peut-être choisissait-elle ce dernier pour l'image finale de « l'océan sans borne de la détresse, *avala kadalâya vellatthe* », elle qui aimait tant la mer. Exception faite de la dévotion profonde qui émanait de ces chants, Chentamarai ne l'avait jamais

vue manifester de religiosité, effectuer une pûja ou se rendre au temple. La tendresse qui se dégageait du *Tiruvâsakam* lui parlait, disait-elle. Elle s'émerveillait de la puissance des assonances, des mots répétés à peine transformés. Elle prenait plaisir à répéter : « *Nekku nekkul uruki uruki...* Fondant, fondant jusqu'au fond du cœur. »

Son nom était Tirumakal, mais tout le monde l'abrégeait en Tiru. Parfois, Chentamarai se plaçait derrière le dossier de sa chaise et nouait les bras autour de son cou en l'appelant « Tiru-Tiru ». Quand sa mère levait les yeux vers elle, elle lui disait : « Tu aimes les répétitions, non ? » Et elles riaient en chœur. À cet âge, son imagination était entièrement tournée vers la poésie et les réflexions qui s'y attachent. À ses deux jeunes seins qui pointaient, elle avait donné les noms d'Angavai et de Sangavai, les deux filles de Pâri, un roi de jadis, ami d'une poétesse.

Au cours de leurs promenades fréquentes le long du Gange, sa mère lui avait appris des poèmes de différents auteurs. Elle lui avait suggéré un jour de se poser une question précise : peut-on, les doigts plongés dans le feu, ressentir du plaisir ?

« *Tunpam ner kayil, yâzheduttu nî...* Lorsque le chagrin monte en toi, prends ton yâzh... » était une des chansons favorites de Chentamarai à cette époque. Sa mère l'interprétait à la perfection. Et tandis qu'elle chantait dans le soir, à l'écart de l'animation, avec pour arrière-plan les lampes dansant sur le fleuve, sa fille, prise d'une sorte d'ivresse, se représentait un homme oppressé par un lourd chagrin à qui elle offrait en réconfort la musique de son yâzh. Un jour, elle avait confié ces images à sa mère, qui avait éclaté de rire. Chentamarai s'était-elle jamais figuré qu'un homme pût lui jouer de la musique pour dissiper son chagrin et lui apporter de la joie ?

— Non.

— Demande-toi pourquoi...

Elle racontait souvent à sa fille des épisodes de la vie des poètes. Il existait une profusion d'anecdotes au sujet de Bhârati, notamment. Il jetait aux moineaux le riz que Chellammâl, sa femme, devait quémander aux voisins pour leur éviter de mourir de faim. Il avait donné un jour à un mendiant le manteau tout neuf qu'un tailleur avait confectionné à ses mesures. Il fumait du haschich. Il avait déclaré : mon travail, c'est la poésie. Sa fille avait écrit sur lui une biographie que Tirumakal avait offerte à Chentamarai pour un de ses anniversaires, avec l'ensemble de ses poèmes. Quant à Bhârâtîdâsan, un des disciples du poète, éditeur de la revue *Kuyil*, il

vivait séparé de sa famille. Il avait fait une scène lors du festin de mariage de sa fille, ordonnant à grands cris qu'on lui prépare un œuf dur sur-le-champ.

Amma lui avait aussi appris que Sylvia Plath s'était suicidée en plongeant la tête dans un four à gaz, et qu'Anna Akhmatova s'était tenue des mois durant devant la prison de Léninegrad. Loin d'évoquer de pâles figures historiques sans consistance, elle parlait de ces femmes avec force détails comme si elle les connaissait personnellement.

Le soir, sur son lit, Chentamarai s'allongeait, la tête sur un coude dans la posture de Ranganâtha, et tentait d'imaginer un homme assis face à elle, jouant du yâzh pour son plaisir. Ce n'était pas facile. Elle se représentait de même Bhârati allant mendier du riz à ses voisins et Chellammâl, heureuse, lui prenant les grains des mains pour les lancer aux oiseaux. Pourquoi, se demandait-elle, un geste qui ne soulève aucun tollé lorsqu'il est accompli par un homme passe-t-il pour acte de pure folie de la part d'une femme ?

Un jour, par extraordinaire, on avait donné *Karnan*, un beau film ancien, au cinéma du quartier. Durant tout le temps où Devika interprète une chanson d'amour, Sivaji Ganesan, dans le rôle de Karnan, reste assis, très raide, une main sur la cuisse. Est-ce parce qu'il joue un personnage de guerrier ? se demandait Chentamarai. Alors que Devika virevolte autour de lui tel un papillon, Sivaji Ganesan arbore, en fait de sourire, le rictus qui crispe les lèvres quand on presse en vain un tube de dentifrice vide. Si les représentants du genre masculin peuvent s'adoucir, s'attendrir et fondre dans l'ardeur de la dévotion, pourquoi le même abandon leur est-il impossible dans l'amour ? Chentamarai prit ce jour-là une décision irrévocable : elle ne prendrait jamais au sérieux que les hommes capables de fondre de tendresse. *Nekku nekkul uruki uruki*. De fondre jusqu'au fond du cœur.

Les amis de sa mère, hommes et femmes, qui se rassemblaient chez elles le vendredi soir, étaient pour la plupart des poètes et des écrivains. Lors de ces réunions, on lisait des nouvelles et des poèmes en différentes langues, que l'on traduisait ensuite. Certains vers s'étaient ainsi gravés dans sa mémoire. Ils l'accompagnaient le matin au réveil, le soir pendant ses marches le long du fleuve, ou la nuit avant de dormir, quand elle fermait les yeux. Ils voletaient, légers, dans son espace intérieur tels des rubans à ses cheveux puis, sans crier gare, se faisaient pesants comme des balles en

plomb. La poésie, c'est à ça qu'on la reconnaît, répondait sa mère quand elle lui faisait part de cette impression.

Le comportement et la conversation des membres de l'assemblée paraissaient parfois étranges à la fillette. Un jour, par exemple, un poète bengali était tombé littéralement aux pieds de Tirumakal en s'écriant : « Mâ ! » L'homme était follement épris de sa mère, lui avait expliqué un des étudiants de celle-ci. Chentamarai avait alors interrogé la principale intéressée. Selon Tirumakal, il n'en était rien, la femme que cet homme vénérat était le pur produit de son imagination.

Pourquoi dans ce cas ne lui avait-elle pas demandé de mettre fin à ses apparitions régulières ? avait insisté sa fille.

— Parce qu'il écrit des poèmes de qualité.

— Tu aimes sa poésie de la même façon que celle d'Appa ?

— Il était plus facile de vivre avec la poésie de ton père qu'avec le poète qu'il était.

Tirumakal avait traduit toute la poésie de Muttukumaran du tamoul en anglais. Dans ses interventions lors de conférences sur les poètes de langues indiennes, elle citait son nom et lisait ses poèmes. Certains, dans l'auditoire, échangeaient des regards ou se poussaient du coude, mais elle poursuivait comme si de rien n'était.

Une fois absorbée dans son travail, rien ne pouvait plus l'en distraire. Elle restait sans sortir, sans cuisiner ni prendre de douche. Les cheveux noués en chignon serré au sommet du crâne à la façon de l'ascète Nârada, livres et papiers éparpillés autour d'elle, elle répondait d'un vague « Mmm... » à tout ce qu'on pouvait lui dire. Un jour, pour en avoir le cœur net, Chentamarai lui avait dit : « Amma, je vais mourir. » « Mmm... » avait marmonné sa mère. Lorsque sa fille le lui avait relaté plus tard, elle s'était contentée de rire en disant : « J'ai fait ça, moi ? »

C'était Chentamarai qui obligeait sa mère à manger en lui apportant des biscuits et des fruits. Dès son retour de l'école, elle préparait du thé. Tirumakal lui lisait n'importe quel extrait de ce qu'elle venait d'écrire, fût-ce un passage d'article universitaire. Chentamarai ne comprenait pas toujours de quoi il était question, mais elle aimait l'écouter. Elle s'était portée volontaire pour l'assister dans de petits travaux, consulter le dictionnaire, chercher dans des livres les références à préciser, changer le ruban de la machine à écrire. Au sortir de son travail, le visage de

Tirumakal rayonnait comme si elle s'éveillait d'une méditation. Elle s'asseyait dans un fauteuil, regardait par la fenêtre, dénouait sa chevelure. Parfois, au crépuscule, on ne distinguait plus d'elle que son ombre, des contours qui de ses tempes à la pointe de ses cheveux se détachaient sur un doux liseré de lumière. Dans ces instants-là, la jeune fille se prenait à aimer sa mère encore plus fort.

Celle-ci restait assise ainsi un moment, puis sa voix montait pour l'appeler par son nom entier :

— Chentamarai...

Elle accourait. Le visage illuminé par un sourire, penchant la tête de gauche et de droite, sa mère disait :

— On prépare quelque chose à manger ?

Elle répondait du même mouvement de tête. Puis toutes deux discutaient sérieusement du menu. Des pois ? Pas question, trop longs à écosser. Pas de curry de poisson, elles n'avaient pas acheté les ingrédients. Pas de parâtha non plus, il aurait fallu pétrir la pâte. Restait-il du lait ? Du yaourt ? Et ainsi de suite. À bien regarder, le débat n'était pas vraiment nécessaire. Elles finissaient le plus souvent par se décider pour un curry d'œufs accompagné de riz. Sa mère aimait cuisiner en tenant compte de la couleur. Quand elle disposait les plats sur la table, le riz blanc et les tranches de carotte orange voisinaient avec le rouge clair du curry d'œufs, le vert éclatant du chutney à la menthe et à la coriandre, le blanc du yaourt aux légumes verts. Les couleurs, à elles seules, mettaient l'eau à la bouche. Le visiteur qui entrait par chance ce jour-là pouvait s'attendre à un bon repas.

Ce visiteur se présentait souvent sous les traits de Mohan Gupta, chargé de glaces et de sucreries. C'était un auteur reconnu ; ses pièces sujettes à controverse étaient jouées dans bon nombre de villes, commentées, discutées pour leur structure, son usage de la langue, son point de vue sur les relations humaines. Il entamait de longues discussions avec Timmakal, assis dans sa chambre en sa compagnie, et ne partait que très tard, à une ou deux heures du matin. Un jour, Chentamarai, venue poser une question à sa mère, avait surpris des bribes de conversation en anglais. Mohan Gupta demandait :

— Tiru, je peux venir habiter avec toi ?

— Non, c'est impossible.

— Pourquoi ? Crois-tu que tous les hommes se comportent comme Muttukumaran ?

Un long silence avait suivi. Puis sa mère avait repris la parole d'une voix très douce, en traînant un peu sur la prononciation anglaise :

— Mohan, je me suis battue pour recréer un monde où nous puissions vivre, Chentamarai et moi. Tu ne peux pas imaginer combien j'ai souffert. Ma vie est plus mouvementée que n'importe laquelle de tes pièces. Pour fonder un foyer libre, débarrassé de Muttukumaran et de ses semblables, j'ai dû traverser des épreuves... l'hôpital...

Sa voix s'était brisée.

— Tiru, je t'en prie, avait soufflé Mohan sur un timbre rauque.

Chentamarai, faisant volte-face, avait regagné sa chambre.

Sa découverte du manuscrit eut lieu quelques jours plus tard. De retour de l'école à midi, alors que sa mère était partie pour un colloque et qu'une de ses étudiantes vivant dans un foyer était venue lui tenir compagnie à la maison, elle le trouva en fouillant la bibliothèque à la recherche d'un vieux livre. Écrit en tamoul, il avait pour titre *Tiruvâsakam*, comme le recueil de Mânikkavâsagar, mais cette fois dans le sens de « message de Tiru » et non dans celui de « poèmes divins ». Elle le sortit.

Combien de lectures en fit-elle dans les jours qui suivirent, et combien d'autres plus tard, elle n'aurait su le dire. Elle le lut et le relut en diverses circonstances, à différents moments de sa vie, et chaque fois il la frappait de plein fouet à la façon d'une vague puissante. Chaque fois de nouveaux détails lui apparaissaient. C'était une histoire tissée de fils multiples – l'idéalisme et la douceur du grand-père, sa relation avec sa fille, ses amis, l'aventure amoureuse de Tirumakal – exprimés dans une riche palette d'émotions qui perçaient tour à tour telles de jeunes tiges – tristesse, tendresse, colère, surprise, respect, désir – et qu'elle éprouvait en lisant. Certaines parties étaient si poignantes qu'elles la faisaient s'écrier de douleur : Amma ! Amma ! Elle aurait voulu que sa mère redevienne une toute petite fille qu'elle aurait prise sur ses genoux. Certaines phrases, certains épisodes du manuscrit demeuraient à jamais gravés dans son esprit.

Le récit de sa mère commençait par un voyage en bateau. Son père Râmasâmi avait décidé de mettre un terme à sa carrière en Malaisie, où il

avait perdu le goût de vivre à la mort de sa femme, et de regagner son Tamil Nadu natal. Il avait embarqué avec Tirumakal, alors âgée de trois ans. Cette longue traversée, écrivait celle-ci, ne lui avait laissé pour souvenirs que le cou de son père dans lequel elle enfouissait la tête, le khadi rugueux de sa chemise, la douceur de ses mains protectrices autour d'elle, le ciel d'un noir d'encre, clouté d'innombrables étoiles, qu'elle voyait depuis le pont supérieur, et la mer infinie.

Râmasâmi était arrivé à Chennai deux ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il y avait acheté une imprimerie et fondé une maison d'édition qu'il dirigeait selon ses propres principes. Il ne publiait que des livres en rapport avec la culture tamoule, les chants traditionnels, les diverses religions, la science, ainsi que des manuels scolaires. Il refusait d'éditer les ouvrages qui traitaient complaisamment de rituels et de symboles tel le jeûne du vendredi auquel les hindous se soumettaient pour apaiser la déesse ou la sainteté du tali, le bijou de mariage que les femmes portaient au cou, de même que les ouvrages qui se livraient à des attaques en règle contre une caste ou une communauté linguistique. Pour alimenter son entreprise, il devait imprimer des tracts, des formulaires, des cartes de vœux, des avis de mariage et autres papiers, soumis eux aussi à une sélection implacable : pas de publicités pour la magie noire, les potions miracles, pour les charmes et contre les sorts ; pas d'invitations aux cérémonies de puberté des fillettes, ni d'annonces de mariages accomplis selon les rituels. « Non, Monsieur, disait son père, nous ne pouvons l'imprimer. » Elle avait grandi avec ce refrain, écrivait-elle.

Un des amis de Râmasâmi, lettré tamoul et réformateur social, lui avait apporté un jour un manuscrit dans lequel il prônait le remariage des veuves comme seul moyen de réinsertion dans la vie sociale et invitait les jeunes hommes idéalistes à se sacrifier en les épousant. C'était un homme intègre, connu pour exprimer sans détour des opinions audacieuses. On l'appelait Sâmbasivanâr ou par le titre de Mahâpanditanâr, « vénérable érudit ».

— Eh bien, Râmasâmi, que pensez-vous de mon livre ? Révolutionnaire, non ? Osez-vous le publier ?

— Le publier n'est pas un problème. Bien sûr que je le peux. Mais dites-moi, qu'y a-t-il de révolutionnaire à dire qu'une veuve ne peut espérer retrouver l'accès à une vie digne de ce nom qu'en se remariant ? Nous devrions plutôt l'aider à étudier et à trouver un travail. Si vous protestez contre le fait qu'on lui impose, comme le port d'un uniforme, d'abandonner

tout symbole faste, pottu sur le front ou fleurs dans les cheveux, très bien. Mais quand vous affirmez qu'il est nécessaire de lui associer un homme pour lui offrir une nouvelle vie, c'est comme si vous disiez qu'elle doit toujours rester sous le contrôle d'un représentant du genre masculin, qu'elle doit se glisser dans son ombre, qu'il est son seul refuge possible. Qu'elle soit plutôt libre de se marier ou non, et si oui avec quelqu'un qu'elle aime vraiment. En outre, pourquoi cette idée qu'il lui offrirait en l'épousant une nouvelle vie autrement inaccessible, pourquoi suggérez-vous qu'il se sacrifie en agissant ainsi ? avait demandé Râmasâmi d'une voix conciliante.

Sâmbasivanâr s'était senti un peu vexé par sa réponse, lui qui avait toujours écrit à la louange des femmes, qui soutenait que celles-ci ne devaient en aucun cas suivre un enseignement ou une formation menaçant leur féminité. Un grand nombre de gens saluaient en lui un défenseur de la cause féminine, et voilà que Râmasâmi l'avait déboulonné de son piédestal.

Ce dernier était pourtant bien placé pour lui parler de cette façon. De longues années auparavant, la fille d'un ami de son père avait perdu son mari et son visage portait une expression d'inguérissable chagrin. Râmasâmi était amoureux d'elle. Nombreux étaient les proches qui le pressaient d'offrir « une nouvelle vie » à cette femme. Lorsque, loin de toute perspective de cet ordre, il lui avait déclaré sa flamme et fait sa demande, elle avait semblé réfléchir un moment, puis lui avait dit :

— Je veux étudier. Vous m'aiderez ?

Râmasâmi avait accepté sans hésiter. Plus tard, il avait dit à Tirumakal :

— À ce moment, ta mère a eu un de ces sourires ! On aurait dit une fleur qui s'épanouit. Toute la tristesse reflétée auparavant sur son visage venait de ce qu'elle ne pouvait pas suivre des études.

Il avait décliné les propositions de ses amis qui auraient voulu participer par un discours à la célébration de son mariage.

— Non, vous parleriez à n'en plus finir du remariage de « cette veuve », de la nouvelle vie de « cette veuve », vous répéteriez le mot « veuve » des dizaines de fois et ça l'atteindrait profondément.

Après la cérémonie, il l'avait laissée au foyer de l'université pour qu'elle puisse suivre les études de son choix tandis qu'il embarquait pour la Malaisie. À l'issue de sa formation d'enseignante, elle l'avait rejoint pour vivre avec lui. Durant tout le temps qu'ils avaient vécu éloignés l'un de

l'autre, ils s'étaient écrit. Cette correspondance existait toujours, notait Tirumakal, et se trouvait en sa possession.

Râmasâmi commémorait les deux anniversaires, naissance et mort, de sa femme. Pour fêter le premier, une sucrerie complétait toujours le repas. Le jour du second, il passait la chanson *Vaarai, nî varaai* – « Viens, viens, veux-tu ? » – sur le tourne-disque. Au détour de la chanson, quand les paroles deviennent *nî varaai...* – « Viens, mon amour, viens » – il joignait doucement sa voix à celle de l'interprète. Tirumakal voyait dans ce comportement la marque d'un amour très profond.

Râmasâmi avait un autre ami, Subbaiyâ Nâidu, de langue telugu, qui maîtrisait le sanskrit et le tamoul et avait étudié la musique de manière intensive. Il était en très bons termes avec des artistes de la communauté Isaivêlâlar. Le soir, il chiquait son tabac Tangaspam avant de fredonner, puis d'entonner, des kriti de Tyâgarâja ou des javali appropriés à la danse classique. Il récitait le *Kindanâr Kalakshepam* de N.S. Krishnan à l'intention de Tirumakal. Quand il s'absorbait dans le telugu, cependant, il avait toutes les peines du monde à en émerger. Il chantait souvent *Râma ika nannu brova...* – « Râma, écoute-moi » – dans le râga Sahana. Il commençait avec le seul mot de *Râma*, l'étirant tel un long soupir. Puis il le reprenait et l'allongeait encore, le faisait tressauter, puis résonner comme la syllabe *Om*, parfois sur un timbre très doux. Avec le vers *Ika nannu brova rādha* – « Écoute-moi, je t'en prie » – commençait sa supplique. Le kîrtanam atteignait ses notes les plus basses sur les mots *Daya leda ?* – « N'as-tu aucune pitié ? » – et l'on aurait dit qu'il déambulait, perdu, au niveau le plus ténébreux du monde souterrain. Peu à peu, remontant sur le mot *Shrî* –, il gagnait les aigus les plus hauts en revenant à *Râma*. Râmasâmi écoutait et participait de toute sa présence à cette expérience musicale.

Un jour, Nâidu lui avait demandé s'il ne devait chanter pour lui qu'en tamoul.

— Bien sûr que non, chante dans toutes les langues que tu veux. La musique n'est pas monolingue. En Amérique, tu sais, il y a un Noir du nom de Louis Armstrong qui joue de la trompette. De la musique de jazz. Quand il souffle, c'est la vie de tout le peuple noir qu'on croirait voir défiler. Il nous entraîne dans toutes sortes d'endroits...

Il avait alors posé un 33 tours d'Armstrong sur le plateau du vieux gramophone qu'il avait rapporté de Malaisie avec mille précautions. Il

passait souvent des disques qu'ils écoutaient ensemble. Quand Tirumakal était à la maison, elle se joignait à eux.

Râmasâmi aimait faire la cuisine. Il confectionnait le tuvayal, écrasant les ingrédients en pâte très fine sur la pierre à broyer les épices. Il n'abandonnait à sa fille que les tâches mineures, rapides à accomplir.

— Va lire, ma fille, lui disait-il. Profite de ce petit moment pour étudier.

Les parents éloignés qui leur rendaient visite de temps à autre considéraient son éducation d'un regard critique :

— Une fille devrait au moins être capable de cuisiner ! Elle ne sait même pas faire cuire du riz !

Il les voyait venir. C'était un préliminaire, ils allaient bientôt l'inviter à se remarier, à s'adjoindre « une femme capable de préparer un repas goûteux, de lui apporter une gorgée d'eau quand il est malade ». Il leur servait sans un mot du riz, du curry de poisson, des œufs à la poêle. Parfois, il leur expliquait.

— Ses études d'abord. Cuisiner, c'est secondaire. Quand elle aura faim, elle apprendra d'elle-même à faire à manger.

C'était exactement ce qui s'était produit. Tirumakal s'était mise à cuisiner quand la santé de son père avait commencé à se dégrader. Elle échangeait avec lui des propos enjoués tout en s'occupant du repas, l'appelait Appov, Ayya, ou, sur le mode taquin, Râmasâmiyâre, « Monsieur » Râmasâmi. Parfois, il se contentait de lui donner des instructions de la pièce voisine. Ou bien il venait à la cuisine lui montrer comment faire et se chargeait des tâches les moins contraignantes. À l'époque, elle préparait sa maîtrise de littérature anglaise et ne cessait de courir entre l'université et la maison. C'est à cette période que, en qualité de lectrice dans la maison d'édition de Râmasâmi, elle avait recommandé la publication des poèmes de Muttukumaran, acceptée par Râmasâmi. Et que Muttukumaran avait commencé à fréquenter leur foyer.

L'ayant observé depuis le début, elle s'était très vite aperçue qu'il éveillait en elle des sentiments très intenses. Il avait été un peu plus long à comprendre. Il ne lui avait d'abord prêté aucune attention, et sa distance semblait signifier qu'il n'avait rien à dire à une fille qui étudiait la littérature anglaise.

Chentamarai aimait particulièrement le voyage en rickshaw que Tirumakal évoquait dans le manuscrit, et relisait souvent ce passage par pur

plaisir. Le désir sous-tendait l'épisode comme une fibre étirée à se rompre. Il suffisait de toucher cette corde en un point, n'importe lequel, s'avisa-t-elle plus tard bien des fois, pour que les vibrations qui s'en échappent se propagent sur toute sa longueur.

Un soir qu'à la nuit tombée il s'était mis à pleuvoir, Tirumakal avait atteint Mannadi sous des trombes d'eau. Elle s'était réfugiée sur la véranda exhaussée d'une maison. Tout autour d'elle, la pluie ruisselait des tuiles du toit en fines cascades. Devant elle, ce n'était qu'un rideau, de pluie ou de fumée, elle n'aurait su le dire. Soudain, comme dans un tableau qui aurait pris forme sous ses yeux, Muttukumaran s'était détaché de cet écran, s'approchant pour s'asseoir à l'abri lui aussi. Il ne l'avait pas remarquée et lorsqu'il avait repoussé de la main la mèche mouillée qui collait à son front, un de ses doigts l'avait frôlée sans qu'il en ait conscience. C'était le contact d'un ongle, comme un infime tracé de plume, mais Tirumakal en avait été bouleversée. « Était-ce en réaction au froid subit apporté par la pluie, ou l'effet de la combinaison inexplicable de chaleur et de froid provoquée par le toucher de Muttukumaran ? J'ai brusquement senti mes jambes se dérober sous moi », écrivait-elle. Elle aurait voulu l'étreindre sur-le-champ, allongée avec lui sur le sol dur.

À travers les descriptions des poètes, elle connaissait tout de la façon dont les hommes regardent les femmes, mais elle avait compris ce jour-là ce que les yeux d'une femme pouvaient voir chez un homme.

Il était trempé. Ses vêtements lui collaient au corps. Sous la transparence du tissu blanc de sa chemise, les épaules sombres semblaient monter et descendre au rythme des plis, les bras pendaient hors des manches courtes, mouillés, perlés de gouttes. Lorsqu'il avait remonté son pagne de coton pour le nouer en jupette et s'était adossé au mur, elle avait découvert ses jambes noires, robustes d'avoir beaucoup marché. Les sandales à semelle de pneu. Ses orteils, pour certains déformés, aux ongles mal coupés. Ses pieds déployés en éventail, les talons craquelés. Pourquoi disait-on que les dieux masculins avaient des pieds de lotus ? Quel besoin pouvait-on avoir de pieds de lotus, épargnés par la boue et la poussière, par les marques de la marche, des trébuchements, des chutes, des jeux ? Les pieds de Muttukumaran étaient ancrés dans le sol, façonnés par les mouvements de la terre. Ils avaient mille et une histoires à raconter, contrairement à ses mains aux doigts fuselés. Tirumakal avait frissonné.

C'est alors que Muttukumaran l'avait enfin reconnue. Ils avaient échangé quelques propos. Plus tard, il était monté avec elle dans un rickshaw pour la reconduire chez elle. Ils avaient vécu ce trajet comme un voyage vers un univers fantastique. Le rickshaw volait, traversant le déluge. Devant les deux jeunes gens livrés à la pluie battante dans l'habitacle ouvert, la silhouette courbée du conducteur, l'eau tombant à grosses gouttes de sa casquette, se soulevait à intervalles réguliers entre deux pressions du pied sur les pédales.

Ils avaient arrêté leur décision quelques semaines plus tard. Lorsqu'elle en avait parlé à Râmasâmi, il n'avait émis aucune objection, conscient du torrent d'émotions qui la traversait. Peut-être avait-il jugé nécessaire de prendre ses précautions avant de lui dire quoi que ce soit. Le jour suivant, il l'avait prévenue d'une voix douce :

— Tu sais, Tiru, je crois qu'il a un problème avec l'alcool.

— Appa, ce n'est pas un ivrogne invétéré qui ne tient pas sur ses jambes. Il lui arrive de boire un verre ou deux avec ses amis quand il se trouve en leur compagnie, c'est tout.

— Apparemment, il fume aussi du chanvre. C'est Nâidu qui me l'a dit, ils sont voisins.

— Le chanvre, ce n'est pas du poison. Bhârati en fumait, lui aussi. Aujourd'hui, c'est monnaie courante.

Un peu plus tard, quelques semaines à peine après leur mariage, avait commencé pour Tirumakal un voyage en territoire de violence dont elle décrivait minutieusement les étapes. Certains détails étaient à vous glacer le sang.

À cette époque, elle était maître de conférences à l'université. Elle avait déjà publié en anglais plusieurs comptes-rendus de ses recherches et quelques traductions de poèmes tamouls. Dès la parution de son premier article, Râmasâmi lui avait offert une Remington, devant laquelle elle s'asseyait chaque fois qu'elle voulait écrire. Dans une aile de la maison, une pièce avait été arrangée à l'intention de Muttukumaran, avec un grand bureau recouvert de similicuir vert, garni de cinq sortes de stylos et de feuilles blanches, assorti d'une chaise confortable conçue pour soutenir le dos. Les fenêtres étaient habillées de vitraux de couleur, comme dans une église.

— Muttu n'est qu'un poète, pas Jésus-Christ ! lançait parfois Tirumakal à son père pour le taquiner.

Râmasâmi avait transmis à sa fille, et à elle seule, la direction de l'imprimerie et de la maison d'édition. Muttukumaran n'avait d'ailleurs manifesté aucun désir d'y occuper quelque fonction que ce soit, content d'écrire sa poésie. Les journées de Tirumakal, partagées entre publication, impression et obligations professorales, étaient bien remplies. Elle faisait la cuisine quand elle en avait envie. Râmasâmi s'était, lui, converti à un régime de fruits et de lait. Lorsqu'elle était très concentrée sur son travail, ils faisaient venir leur repas d'un restaurant proche – sauf parfois le riz, qu'elle préparait elle-même.

Muttukumaran avait tout un régiment d'amis qui aimaient l'écouter déclamer ses poèmes, assurément magnifiques, pendant des heures. Ils éprouvaient à intervalles rapprochés le besoin d'ingurgiter café, thé et pakora pimentés qu'un homme à tout faire dépêché de l'imprimerie allait leur chercher.

Le soir, Tirumakal aurait aimé sortir avec son mari, mais il préférait arpenter la plage en compagnie de ses camarades. Soucieuse de ne pas attenter à son indépendance, elle ne cherchait pas à l'en dissuader et passait un moment avec Râmasâmi à parler de l'imprimerie, de l'université.

Ignorante du contexte familial de son mari, elle ne savait pas quelle était sa conception de l'épouse modèle. Il lui avait dit un jour que sa mère s'appelait Dhanalakshmi et qu'il avait été profondément ému par son nom, Tirumakal. Mais au fond de son cœur, n'existait-il pas une femme idéale pour lui jouer du yâzh dans ses moments de tristesse ? Une femme qui aurait pris sa douche à l'aube, se serait vêtue de soie, aurait tressé lâchement ses cheveux encore humides puis, le front rutilant de kumkum, l'aurait réveillé avec une tasse de café fumant et regardé avec ravissement déguster des iddli d'un blanc de jasmin disposés sur une feuille de bananier ? Quoi qu'il en soit, il semblait considérer qu'il n'était pas traité ainsi qu'un mari doit l'être.

Dans une première phase, les violences n'avaient pas excédé les limites du faux pas commis dans un accès d'humeur.

— Faire cuire le riz, c'est suffisant, selon toi ? Et qui va réchauffer le kuzhampu ? Qu'as-tu donc de mieux à faire que de nourrir un mari qui a faim ?

— Muttu, est-ce si difficile de réchauffer un kuzhampu ? Tu pourrais apprendre. Je rentre à l’instant de l’imprimerie où je viens de terminer mon travail et je dois encore prendre des notes pour préparer mon cours de demain. Mets juste la table, s’il te plaît. Je prends une douche rapide et je te rejoins.

Un vacarme de plats en métal mêlé de grommellements furieux lui avait répondu, suivi d’un grondement sourd :

— Tu es une femme, oui ou non ?

Il avait répété sa question, encore et encore, inlassablement. Plus tard dans la nuit, il s’était rétracté. Il s’était jeté aux pieds de Tirumakal, avait refusé de relever la tête avant qu’elle lui ait pardonné. Parfois, tout finissait par un poème, une étreinte farouche ou un profond sommeil, le visage entre ses seins. Excès, excès en tout.

Puis elle avait commencé à trouver ça et là dans la maison des paquets de poudre de chanvre. Lorsqu’elle les lui présentait, il évitait son regard. Jamais plus, lui jurait-il.

Chentamarai une fois conçue, Râmasâmi avait veillé sur sa fille avec le plus grand soin. Chaque matin, avant de partir pour l’université, elle devait lui dire ce qu’elle avait mangé. Il lui faisait apporter tous les jours des sucreries au ghî. Il avait chargé un couple de vieilles personnes de la rue voisine, qui contre un peu d’argent cuisinaient pour quelques familles, de livrer chez eux leurs repas quotidiens.

— Pourquoi se fait-il autant de souci ? maugréait Muttukumaran.

— Il s’inquiète pour toi aussi. Il dit que tu écris beaucoup et que je dois m’assurer que tu bois du lait.

— Ah bon...

Son recueil de poésie venait de lui valoir un prix prestigieux et des amis lui rendaient continuellement visite. Après les avoir introduits auprès de lui, elle se retirait dans sa chambre pour se reposer. Chacun d’eux, à sa façon, y trouvait à redire. Un jour, l’un d’eux lui avait fait la morale :

— L’hospitalité est l’essence même de la culture tamoule, vous le savez. Vous voilà mariée à un poète illustre. Ne devriez-vous pas vous occuper de lui et de ses amis ? On croirait que vous cherchez à nous insulter.

Tirumakal l’avait écouté patiemment avant de répondre :

— Vous venez chaque jour sans exception, comme si vous n’aviez ni famille, ni femme ni enfants, pour parler littérature. Très bien, je ne m’y

oppose pas. Mais qui êtes-vous pour me donner des leçons d'hospitalité ? Je peux avoir mille choses à faire, je peux aussi être très fatiguée. Votre culture tamoule ne fait-elle aucune place aux temps de repos nécessaires, quand il s'agit d'une femme ?

Du fond de la maison leur était parvenue la voix de Râmasâmi :

— Elle est enceinte. Ne la dérangez pas.

Ce soir-là dans la cuisine, les ustensiles en métal avaient valsé. Lorsqu'elle était venue voir ce qui se passait, il l'avait repoussée. Il avait les yeux rouges. Autour de lui, l'air puait l'alcool et le chanvre.

— Muttu, qu'est-ce que tu fais ? s'était-elle exclamée en tentant de le calmer.

Il avait pressé la main contre son ventre pour la faire reculer.

— Ne m'appelle pas par mon nom ! Tu es une femme, oui ou non ? Alors pourquoi « Muttu » ? Appelle-moi Attân, « l'aîné ». C'est la forme convenable. En tant que femme, tu me dois le respect...

— Muttu, Ayya est peut-être encore éveillé...

— Ayya, toujours Ayya ! Tu invoques ton père pour la moindre brouille !

Comme il passait devant elle en titubant, elle lui avait pris la main pour le guider vers la chambre. Il s'était dégagé brutalement.

— Et d'abord, qu'est-ce que tu fabriques, assise des heures entières devant ta machine à écrire ? Si c'était moi, on comprendrait, c'est moi le poète ! Tout ce que tu écris est bon pour la poubelle, tu n'as pas compris ?

Avant qu'elle puisse le retenir, il s'était rué dans la pièce voisine, avait balayé la Remington d'un grand geste du bras puis l'avait projetée à toute force contre le mur d'un coup de pied. Tirumakal assistait à la scène, médusée.

Plus tard, ayant recouvré sa lucidité, il lui avait demandé pardon, comme d'habitude. Pendant plusieurs jours, elle n'avait pu parler à son père les yeux dans les yeux.

La petite fille était née. Lorsqu'on l'avait présentée à Râmasâmi, emmaillotée dans un linge blanc, il avait lâché : « *Tamarai poû*... Fleur de lotus... » Muttukumaran avait relevé et l'avait appelée Chentamarai, lotus rouge. Six mois plus tard, Râmasâmi était mort paisiblement, sa chemise et ses draps inondés par le bébé allongé auprès de lui, qui tirait sur son col.

Pendant qu'on enlevait la dépouille, c'était Muttukumaran qui pleurait le plus fort, suppliant le défunt de lui pardonner.

Râmasâmi avait légué l'imprimerie, les éditions, la maison et tout ce qu'il possédait à sa fille. Muttukumaran s'était tenu tranquille un temps. Quelques mois plus tard, à la stupéfaction de Tirumakal, il avait déposé sur son bureau le manuscrit d'un nouveau recueil qu'elle avait lu aussitôt d'un trait. Il lui avait semblé que tous les poèmes étaient traversés par un courant de violence qui ne se contentait pas de refléter la réalité brute du monde, mais s'exacerbait fortement dans les représentations du féminin. De nombreuses scènes imaginaires en attestaient : un pénis transformé en lame lacérant une femme de part en part, des mamelons arrachés, du sang dégorgeant des blessures. Des loups hurlaient, des porcs grognaient et couinaient en s'échappant d'un vagin. Un membre viril changé en pierre pilonnait et déchirait une vulve.

Lorsqu'elle lui en avait fait la remarque le soir, Muttukumaran s'était assombri :

— Mais on va le publier, n'est-ce pas ?

— La décision ne m'appartient pas. La maison d'édition s'appuie sur un comité de lecture, comme tu le sais. J'ai envoyé le manuscrit à ses membres.

— Mais la maison d'édition nous appartient, non ?

— Elle est à *moi*, Muttu, mais je ne peux rien décider seule.

— Mais je fais partie du comité de lecture pour la poésie, moi aussi.

— Oui, mais quand il est question de la publication de leurs propres œuvres, les membres du comité n'ont pas voix au chapitre et sont remplacés par quelqu'un d'autre.

— Qui avez-vous coopté pour prendre ma place, en l'occurrence ?

— Manikkam.

— Comment avez-vous pu faire ça ? Il appartient à une autre génération. Il ne comprend rien à ce que j'écris ! Vous auriez dû choisir quelqu'un qui me connaît bien, un de mes amis.

— Moi aussi, jusqu'ici, j'ai toujours jugé les textes proposés en fonction de leur qualité ! Ce que je viens de te dire, c'est une réflexion personnelle qui n'a rien à voir avec la décision que j'aurai à prendre au sein du comité. Souviens-toi, qui a recommandé ton premier livre à Ayya ? As-tu oublié ?

— Avec toi, aucun risque, tu te charges de me le rappeler ! avait-il coupé d'un ton rageur en se levant de son siège. Chaque fois que je dis quelque chose, tu réponds : « Ce sont les principes d'Ayya, on ne peut pas les changer, il ne l'aurait pas souhaité. »

Il rugissait, à présent :

— Ayya par-ci, Ayya par-là, toujours Ayya ! À se demander s'il était seulement un père pour toi ou bien...

D'un seul élan, Tirumakal avait bondi sur ses pieds et lui avait décoché un coup de genou bien ajusté à l'entrejambe. Il était tombé, mains pressées entre les cuisses, geignant et glapissant : « Ayyo ! »

Debout au-dessus de lui, elle l'avait regardé en silence, avant de lui tourner le dos pour se pencher vers Chentamarai qui venait de se réveiller en pleurant. Alors qu'elle s'apprêtait à la prendre dans ses bras pour l'emmener dans la chambre, elle avait reçu un coup sur le crâne.

À son réveil, elle s'était retrouvée allongée sur un lit, bras et jambes attachés. Elle avait essuyé un interrogatoire nourri.

— Depuis quand connaissez-vous ces pulsions de violence ? Il paraît que vous avez déjà attaqué plusieurs fois votre mari, est-ce vrai ? Éprouvez-vous une aversion envers les hommes ? Quelles sont les autres personnes féminines de la maisonnée ?

— Tamarai, avait-elle murmuré.

Les questions faisaient mouvement autour d'elle tels des bataillons de soldats encerclant l'ennemi, prêts à donner l'assaut. La guerre se poursuivait durant six mois, alors que le personnel de son entreprise la croyait en villégiature quelque part. Puis un jour, Ekambaram, un employé de l'imprimerie, était tombé sur elle, stupéfait, alors qu'il rendait visite à un autre patient de l'hôpital psychiatrique. Il avait appelé Subbaiyâ Nâidu et le pandit tamoul Sâmbasivanâr à la rescousse ; ils avaient fait sortir la jeune femme. Subbaiyâ Nâidu l'avait emmenée vivre chez lui ; Ekambaram lui avait ramené Chentamarai. Heureusement, Muttukumaran était alors à Kanchipuram pour affaires. Pendant les six mois d'absence de sa femme, il s'était arrangé pour faire publier son recueil de poèmes.

Il n'avait fallu que dix jours à Tirumakal, avec l'aide d'un avocat ami de Râmasâmi, pour vendre l'imprimerie, la maison et les droits de l'entreprise d'édition. Elle était retournée à l'université pour rassembler les certificats et références qui lui étaient nécessaires. Elle avait réfléchi longuement à un

endroit éloigné avant d'arrêter son choix sur Bénarès, où habitait un parent de l'avocat. Elle avait expédié les meubles et une grande partie de leurs affaires par camion, puis avait quitté la ville avec Chentamarai, une valise dans chaque main. Elle racontait leur départ en détail.

« Nous dûmes partir très tôt pour la gare, car c'était le jour des funérailles d'Annâdurai et les rues étaient envahies par la foule. Assise à côté de Subbaiyâ Nâidu dans le rickshaw, j'avais l'impression que tous les habitants de Chennai s'étaient rassemblés pour me dire au revoir. Leur chagrin m'a littéralement engloutie. Tandis que la procession avançait à pas lents, des femmes massées le long des trottoirs se frappaient la poitrine, pleurant et gémissant : "Ayya, Ayya, pourquoi nous avez-vous abandonnés ?" J'avais comme un poids au fond du ventre. Virant de droite et de gauche, fonçant par les allées, le rickshaw atteignit la gare. "Nous sommes arrivés, Amma", me dit le conducteur. Regardant à travers les barreaux, je vis une grande horloge, et la détresse qui m'avait prise aux tripes déferla sur moi. Suffoquant, le visage pressé contre le montant de la fenêtre du rickshaw, j'éclatai en sanglots.

« "Amma, Amma, qu'est-ce qui se passe ?" demandait l'homme, paniqué.

« Nâidu était consterné. J'ai pleuré un long moment, tenant d'un bras Chentamarai sur mes genoux. Quand nous fûmes montées dans le train, je me suis étendue de tout mon long sur la couchette, les yeux fixés au plafond blanc, avec son ventilateur et ses ampoules, et j'ai recommencé à pleurer. Je me remémorais un poème de Muttukumaran au sujet d'un voyage en train. Lorsque je me suis retournée en faisant bien attention à ne pas réveiller Chentamarai, des étincelles filaient devant la fenêtre, clignotant telles de minuscules étoiles. »

Lorsqu'elle reposa le manuscrit après l'avoir lu une première fois, Chentamarai s'avisa qu'il n'y avait aucune image de son père dans la maison. Dans sa mémoire, il n'était guère qu'une moustache chatouillant sa joue. Il était bien représenté par une photo au dos d'un de ses premiers recueils, mais c'était un vieux cliché jauni et marbré de pliures, la plus profonde lui traversant le visage par le milieu du nez et l'œil gauche. Un insecte avait creusé un trou dans l'œil droit. Elle ne pouvait se le figurer tel qu'il était réellement.

Lorsque Tirumakal rentra de voyage, sa fille l'accueillit en la serrant très fort dans ses bras. Le soir, pénétrant dans sa chambre et la trouvant

endormie, Chentamarai déposa un baiser sur son front. Amma se réveilla et la regarda droit dans les yeux :

— Tu l’as lu ?

En manière de réponse, elle posa la tête contre sa poitrine.

Plusieurs mois s’écoulèrent. Un jour, au bord du Gange, sa mère la fit asseoir et lui apprit que son père était mort. Il s’était éteint dans la salle commune d’un hôpital public, les viscères brûlés par l’alcool. C’étaient les amis de Muttukumaran qui avaient allumé son bûcher, ajouta-t-elle. Elle parlait d’une voix neutre, comme s’il s’agissait d’une information banale. Chentamarai se serra un peu plus fort contre elle et après un long moment de silence, elles se levèrent pour continuer leur promenade.

Devant elles marchait un jeune couple. L’homme tenait sur un bras une petite fille d’un an à peine, endormie, la tête nichée dans son cou, ses lèvres délicates en contact avec sa peau. On avait attaché les cheveux de l’enfant d’un ruban rose qui flottait au vent ; ses jambes pendaient, alourdies par le sommeil ; les clochettes de ses chaînettes de cheville tintaient doucement. Chaque fois que sa tête glissait, son père la redressait de sa main libre avec beaucoup de délicatesse. De temps en temps, la petite tournait le visage d’un côté puis de l’autre et frottait son nez contre son épaule. Il la regardait en coin et rectifiait la position du bébé pour la rendre plus confortable. Alors les petites jambes se balançaient et les clochettes tintaient un peu plus fort.

Comme ils empruntaient le même chemin, la mère et la fille marchèrent dans les pas du couple jusqu’à chez elles. Une fois refermée la porte d’entrée, Chentamarai monta dans sa chambre puis, assise à son bureau, la tête posée contre le plateau, se mit à pleurer à petits coups. Lorsque, au bout d’un long moment, elle se redressa, elle trouva une photographie encadrée sur le bureau, qui la représentait enfant dans les bras de son père, vêtue d’une jupe vert émeraude et d’un corsage rouge, un ruban du même rouge dans ses cheveux noués sur le côté. Sa mère, debout à côté de Muttukumaran, portait un sari de la couleur brique des noix d’arec. Les chevelures des deux adultes étaient semblables, denses et bouclées. Chentamarai regardait droit devant elle, ses yeux grand ouverts cerclés d’un maquillage noir dégoulinant, les jambes ballantes, des chaînettes aux chevilles, le postérieur en appui sur le bras gauche de son père. La main

droite de celui-ci reposait, légère, sur la jupe émeraude qui couvrait sa cuisse.

Quelques jours plus tard, quand elle voulut rendre la photo à sa mère, Tirumakal lui proposa de la garder, et elle la posa dans un endroit où elle pouvait y jeter un regard de temps à autre.

Finalement, elle allait participer à cette journée commémorative, décida-t-elle. Elle se sentait prête à faire un juste accueil au volume des œuvres complètes de Muttukumaran. Alors qu'elle glissait sa réponse à l'invitation dans une enveloppe, elle entendit sa mère ouvrir la porte d'entrée. L'instant d'après, elle l'entrevit qui passait devant sa porte, et ce fut comme si une plume jaune d'or, portée par le vent, venait de traverser l'espace.

Les ailes brisées

Prohiber les grosses bedaines, les poitrines grasses et flasques sur les corps masculins, se dit Châyâ.

Il fallait des lois. Elle en avait déjà élaboré un certain nombre dans sa tête. Une loi contre le mariage des hommes au torse lisse et glabre. Une loi pour interdire le baiser aux mâcheurs compulsifs de bétel (leurs dents virent au rouge des cristaux d'étain écrasé). Une loi pour confisquer leur bourse aux maris qui en serrent les cordons dès qu'ils voient leur femme poser un regard de convoitise sur un objet qui lui plaît. Et bien d'autres encore.

— Le rasam est trop chaud !

S'il y avait un individu que ces lois, fussent-elles entrées en vigueur, auraient mis à rude épreuve, c'était bien l'homme assis par terre, imposant comme une montagne et transpirant abondamment, qui venait de lui grommeler ce reproche.

— Prenez votre temps, vous n'êtes pas pressé, suggéra-t-elle.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Un chien grognant après une chienne qui passe devant lui le nez en l'air s'exprimerait avec plus de douceur, nota Châyâ.

— Amma ! Amma ! Tu m'as servi trop de riz ! geignit Shekhar.

— Comment ça, trop ? s'interposa son père. Au prix qu'on paie la nourriture ! Mange ou tu auras une fessée ! Petit vaurien !

À la vue de son fils crispant les joues pour se retenir de pleurer, Châyâ édicta d'urgence un nouveau décret : imposer la vasectomie à tous les hommes dépourvus de la gentillesse la plus élémentaire pour les empêcher d'engendrer des enfants.

Quand Bhâskaran était venu la première fois, curieux de rencontrer la jeune fille qu'on lui proposait d'épouser, il était déjà bien enveloppé. Pourtant, à force de voir les héros des films tamouls, Châyâ considérait l'embonpoint comme un critère de beauté masculine.

— Ce candidat a certes un bon métier, mais n'est-il pas un peu gros pour notre Châyâ, elle qui est mince comme une liane ? Physiquement, ils ne forment pas un couple bien assorti, avait risqué sa mère.

L'oncle Sandrou, irrité par cette réaction, avait pris son beau-frère à témoin :

— Qu'est-ce qu'elle va chercher là ? Elle n'y connaît rien. Le garçon nous a paru en bonne santé, rien de plus. À l'entendre, il faudrait qu'il soit maigre comme un homme rongé de fièvre ! Quant à la petite, qu'est-ce que sa minceur a d'exceptionnel ? Après avoir mis au monde un enfant ou deux, elle se sera remplumée, voilà tout !

Châyâ avait donné son entier consentement à cette union. Elle imaginait Bhâskaran, l'allure dégagée malgré les tressautements de sa bedaine, déambulant et chantant en duo avec elle une chanson d'amour. Châyâ-Bhâskaran ! Comme leurs deux noms allaient bien ensemble ! D'ailleurs c'était aussi l'avis du brahmane attaché à la famille, qui s'était exclamé : « Quelle belle association ! Vous avez remarqué ? Comme le couple Râma-Sîtâ ! »

— Châyâ ! Apporte le pickle de mangue ! Il y a au moins un mois que je n'en ai pas mangé.

Elle ouvrit le bocal. La surface était nappée d'une pellicule cotonneuse de mois.

— Ayyo...

— Quoi ? Il est gâté ?

Elle hocha la tête.

— Il m'a pourtant coûté assez cher ! Tu aurais pu faire attention !

Châyâ se mordit la lèvre inférieure. Oui, c'était de sa faute. Elle avait oublié de secouer le bocal de temps à autre comme elle l'aurait dû.

— Quel gaspillage ! D'huile, d'épices, de sel ! Tu n'as donc aucune notion de l'importance de l'argent ? s'écria Bhâskaran en se levant pour aller se laver la main droite.

Non, se dit Châyâ, tous les ingrédients ne sont pas perdus. Le mélange de sel et de piment me ronge le cœur. L'huile ruisselle sur mon visage.

— Amma, s'il te plaît, donne-moi de l'argent pour le bus, je pars à l'école, intervint Shekhar.

— Mon chéri ! Je t'avais complètement oublié. Tiens, et fais bien attention à toi, promis ?

Tandis qu'elle essuyait le sol à l'endroit où le père et le fils avaient déjeuné, Bhâskaran se changeait. Depuis une semaine qu'il le portait, son pantalon s'était défraîchi. Tous les plis du fer avaient disparu et le vêtement pendait, indécent, autour de son corps lourd.

— Vous n'avez pas un autre pantalon à mettre ?

— Celui-ci fera encore l'affaire. À quoi bon payer un dhobi pour des lessives et des repassages inutiles ?

Encore une loi à instaurer : interdire aux pingres de se ma...

— Tu as versé mon café dans la thermos ?

Elle suspendit l'énoncé du nouveau décret pour répondre oui.

— Et mon déjeuner, tu l'as empaqueté ?

— Mmm...

Bhâskaran emportait chaque matin toutes les victuailles dont il aurait besoin au cours de la journée. Il n'était pas question pour lui de gaspiller son argent au restaurant. Au début, elle avait ressenti de la fierté en lui préparant à manger. Elle pensait qu'il appréciait sa cuisine pour son goût particulier. Dès son retour du bureau, elle l'interrogeait :

— Le riz cuit au lait vous a plu ?

— Oui.

Ou, un autre jour :

— Le riz sucré, comment l'avez-vous trouvé ? La voisine d'en face m'a dit qu'elle l'avait senti de chez elle pendant qu'il cuisait et qu'il avait une odeur alléchante.

— Pas mal. Mais tu as mis trop de ghî. Fais attention à la dépense.

Il n'est pas donné à tout le monde de savoir faire des compliments, s'était dit Châyâ.

Une nuit, elle s'était décidée à lui poser directement la question qui lui tenait à cœur.

À la faveur de l'obscurité, ses pensées intimes trouvaient spontanément le chemin de ses lèvres. La fenêtre était ouverte. Les multiples senteurs apportées par la brise l'exaltaient, elle se sentait l'âme légère comme une fleur de coton. Se penchant au-dessus de lui, elle avait glissé les doigts dans

ses boucles frisées. Ses cheveux étaient saturés d'huile, mais quand on aime, quelle importance ? (En revanche, il suffit de ne pas aimer pour qu'un infime espace entre deux dents vous fasse l'effet d'une grotte béante.) Elle lui avait chuchoté à l'oreille :

— Je peux vous demander quelque chose ?

Il somnolait déjà, et aucun son ne lui avait répondu, pas même le « quoi ? » revêche dont il était coutumier et qui chaque fois lui serrait le cœur. Pressant la joue contre son épaule, elle avait poursuivi :

— Vous aimez beaucoup les repas que je vous prépare, n'est-ce pas ? Ça ne fait sourire personne, au bureau ?

— C'est bon, répliqua-t-il sèchement, mais tu gaspilles. Cela dit, ça coûterait encore plus cher de manger dehors.

L'épaule de Bhaskaran la brûlait à présent comme un tison. Les doigts qui avaient joué avec ses cheveux lui faisaient mal, comme si on venait de les lui trancher. Elle s'était levée pour rejoindre son lit.

Dans ce genre de circonstances, il venait à Châyâ des idées bizarres. Admettons que Sivaji Ganesan ait répondu la même chose à Saroja Devi dans un film, se dit-elle ce soir-là, comment aurait réagi sa partenaire ? L'actrice se serait sûrement levée pour gagner la fenêtre puis, regardant dehors, aurait entonné la romance de la flèche qui atteint l'héroïne en plein cœur. Quant à elle, son répertoire se limitant à la musique carnatique, qu'aurait-elle pu faire ? Se mettre à chanter *Mînakshi me modam dehi* ? Improviser quelque chose sur le rîga Ânandabhairavi en donnant libre cours à sa mélancolie ? En se voyant dans cette situation, elle n'avait pu retenir un sourire. Quelle imagination débordante ! Mais n'était-ce pas grâce à l'imagination qu'elle était capable de formuler tout un arsenal de lois implacables ?

— Je m'en vais, Châyâ.

— Mmm...

— Occupe-toi du bocal de pickle, dit-il avant de passer le seuil. Il se peut qu'il ne soit pas moisi jusqu'au fond. Nettoie bien la surface et récupère tout ce que tu peux.

— D'accord.

Châyâ s'assit pour manger à son tour. Elle ajouta un peu de riz aux restes de Shekhar. Tout en malaxant les grains au curry de légumes, elle se

remémorait toutes les occasions où elle avait cherché querelle à sa mère, étant enfant.

Ainsi, lorsque son Amma lui servait cet accompagnement, la fillette lâchait la boule de riz qu'elle venait de préparer dans sa main et jetait son assiette à travers la cour.

— Pourquoi m'as-tu préparé du curry de légumes ? Tu sais bien que je déteste ça !

Les caprices du goût ! Certain prisonnier, disait-on, avait réclamé des aubergines frites sous prétexte qu'il ne pouvait pas manger la soupe de riz qu'on lui servait sans rien pour l'accompagner.

Payait-elle aujourd'hui pour les tourments qu'elle avait infligés jadis à sa mère ?

Un jour, elle était revenue de l'école en s'écriant :

— Qu'est-ce qu'il y a pour le goûter ?

Un iddli s'était matérialisé sur son assiette.

— La poudre de piment, Amma, s'il te plaît.

— Il n'y en a plus. Tiens, prends du chutney.

Châyâ s'était levée d'un bond, furieuse, secouant sa jupe. En un tournemain, sa mère avait fait griller le piment, puis l'avait broyé et proposé à sa fille.

— Tu aurais pu le préparer avant que j'arrive, non ?

— C'est vrai. Mais depuis ce matin, je ne sais pas ce qui se passe, j'ai une douleur à la poitrine...

À ce souvenir, les larmes lui montèrent aux yeux. Amma ! La gorge nouée, elle ne pouvait plus rien avaler. Elle restait assise, la main dégoulinant de sauce, le cœur gonflé de chagrin. Ses pensées dérivèrent de nouveau vers Bhâskaran. Combien de rêves la vie de couple lui avait-elle inspirés avant son mariage !

Elle se leva, secouant la main pour faire tomber les grains de riz qui y restaient collés.

Dans un de ces rêves, elle se coupait un doigt avec le couteau à peler les légumes, et il accourait le lui bander en souriant. Dans un autre, il la giflait violemment... Non, pas de gifle, elle aurait eu la joue boursouflée. Le dos, plutôt. Donc, il lui rossait les côtes alors qu'elle n'avait rien fait de mal, et plus tard, la voyant sangloter, il s'écriait : « Maudite main ! C'est cette main qui t'a frappée ! Comment ai-je pu... »

Dans chacun de ces épisodes imaginaires, elle souffrait pour lui, et il fondait devant sa souffrance. Somme toute, ses fantasmes s'inscrivaient scrupuleusement dans le cadre de ce qui était autorisé aux femmes hindoues. Même quand, sous l'influence des livres que son frère lui avait offerts, elle se laissait entraîner à imaginer des situations légèrement plus suggestives, jamais elle n'aurait pu prévoir à quel point ce gros ventre pourrait un jour lui répugner. Car en bonne représentante de la tradition féminine hindoue, pour peu qu'il fût son mari, elle aurait consacré sa vie à un lépreux !

Tout en se lavant les mains, l'idée d'une nouvelle loi, aussitôt promulguée, surgit dans son esprit : interdiction aux femmes qui n'ont pas lu le *Kâma Sûtra* de se marier.

À ce moment, on frappa à la porte et elle alla ouvrir.

Mâlati, qui habitait dans une rue voisine, se tenait sur le seuil, toute en sueur d'avoir marché sous le soleil brûlant.

— Bonjour Mâmi ! Je peux entrer ?

— Bien sûr. Qu'est-ce qui t'amène en plein midi, avec cette chaleur, et dans ton état, qui plus est ?

— Je voudrais que vous me confectionniez deux corsages de sari, répondit la jeune femme en lui tendant des métrages de tissu léger, finement brodé à la main.

— Ça a dû te coûter cher !

— Dix-neuf roupies le mètre. Je ne voulais pas, mais c'est mon mari qui a insisté. Il dit que si je porte de la soie pour la cérémonie du sîmantam, j'aurai trop chaud et je serai trempée.

— Si je comprends bien, tu en as besoin pour la semaine prochaine ?

— Oh oui, s'il vous plaît ! Vous prenez toujours deux roupies par corsage ?

— Il faut voir, dit-elle doucement, caressant des yeux les belles pièces de tissu. Le prix du fil a doublé, la bobine est passée de quatre à huit anna. Et tu les veux très rapidement...

— Alors je vous les paierai trois roupies chacun, Mâmi. Maintenant, je dois y aller, excusez-moi.

— Va, et prends bien soin de toi.

Trois roupies. Était-ce excessif ? Allons donc, Mâlati avait les moyens. Et si elle allait raconter à tout son entourage que Châyâ Mâmi prenait à

présent trois roupies pour un corsage ? Peu importe ! Son travail les valait. Un tailleur en aurait pris au moins cinq !

Trois et trois, six. Avec ses six roupies, elle se paierait une place de cinéma pour ce film tamoul dans lequel le héros mourait. Qu'il meure donc, le pauvre idiot ! Qu'aurait-il fait de mieux, vivant ?

Châyâ prenait plaisir à exécuter toutes sortes de travaux d'aiguille. Sa belle-sœur Saroja avait trois enfants, trois petites filles aux boucles noires qui retombaient en grappes serrées sur leur tête. Elle s'offrait souvent à leur coudre des vêtements.

— Oh oui, belle-sœur, je t'en prie ! s'exclamait Saroja. Ça te vaudra une jolie petite fille, un jour, tu verras.

Vraiment ? Plus jeune, elle avait souhaité avoir toute une ribambelle d'enfants, au moins cinq ou six. Quand elle s'en ouvrait à sa mère, celle-ci la traitait de jeune idiote. Pourtant, en dix ans de mariage, elle n'avait mis au monde que Shekhar. La radinerie de son mari se serait-elle étendue au domaine de la progéniture ?

Elle achetait tous les magazines qu'elle pouvait se procurer dans le commerce pour étudier les modèles de vêtements d'enfants et les reproduire.

Un soir, en rentrant du bureau, Bhâskaran l'avait trouvée en train de coudre.

— C'est pour qui, tout ça ?

— Pour les filles de Saroja. C'est joli, non ?

— Tu ne fais pas ça gratuitement, j'espère ?

— Si. J'y prends beaucoup de plaisir.

Le mois suivant, il lui avait remis dix roupies de moins sur l'argent des dépenses du ménage. Elle avait levé sur lui un regard surpris.

— J'ai décompté le prix du fil et des aiguilles. C'est du gaspillage de ta part.

Quand Saroja était revenue lui apporter du tissu, elle lui avait déclaré :

— Tu sais, je ne vais plus avoir le temps de coudre pour toi.

— Allons donc, belle-sœur, qu'est-ce que tu me racontes ? Tu n'as rien d'autre à faire de tes après-midi !

— Bon, je veux bien m'en occuper, mais dis-moi, si tu confiais le travail à un tailleur, il te prendrait combien ?

— Au moins cinq roupies, pourquoi cette question ?

— Alors, donne-m'en la moitié. Pour acheter le fil.

La réaction de Saroja était restée imprimée dans sa mémoire. Yeux écarquillés, lèvres entrouvertes et rejetant la tête en arrière, sa belle-sœur lui avait décoché un regard perçant qui semblait dire : « Quelle mesquinerie de la part de l'épouse d'un cadre ! C'est donc tout ce que tu vaux ? » Avant de répliquer sèchement :

— Très bien, tu l'auras.

Depuis ce jour, Châyâ se faisait payer ses travaux de couture.

Elle ouvrit l'armoire et déposa les pièces de tissu de Mâlâti à côté de deux robes destinées aux fillettes. Puis elle sortit l'ouvrage en cours qu'elle avait promis pour le jour même, ôta le capot de sa machine et s'installa.

Les corsages posés devant elle lui avaient été commandés par Ranjita, qui habitait juste en face de chez elle. La jeune femme en avait besoin de deux nouveaux chaque mois. Si on se fatiguait à travailler, se plaisait-elle à dire, autant que ce soit pour bien manger et pour bien s'habiller, non ?

Et Châyâ ? Elle n'aurait pas su dire pour qui ou pour quoi elle vivait. Peut-être se laissait-elle simplement survivre, faute de pouvoir dépouiller sa vie comme on enlève une chemise, quand l'idée vous en vient ?

Au cours de ces dix dernières années, tout son intérêt pour les vêtements et les bijoux s'était évaporé. Elle ne regardait plus en esthète la beauté d'un fil de bordure doré, d'un agencement raffiné de couleurs. À son insu, elle tendait la main vers l'étiquette pour s'enquérir du prix.

Cependant, chaque automne, pour Dîvâli, elle se faisait offrir un sari en soie par son mari, comme le voulait la tradition.

— Tu y tiens vraiment ? demandait-il avec réticence.

— Oui.

Non qu'elle eût vraiment envie d'un nouveau sari, mais elle choisissait le plus cher de tous pour se venger de la pingrerie ordinaire de Bhâskaran, pour le plaisir de le voir souffrir, sur le chemin du retour, comptant ce qui lui restait dans son porte-monnaie. Parfois sa propre attitude lui faisait honte. Avait-elle donc perdu toute dignité pour s'abaisser ainsi à réclamer ? Mais la joie cruelle qu'elle éprouvait à l'idée de l'avoir obligé à dépenser son argent balayait rapidement ses scrupules.

— Tu ferais n'importe quoi par gourmandise ! lui avait souvent reproché sa mère, quand elle était enfant.

Châyâ raffolait des mangues. Elle adorait planter les dents dans la chair du fruit entier, laisser ruisseler le jus le long de sa main, sentir la pulpe fondre dans sa bouche tel un morceau de beurre.

Peu après leur mariage, Bhâskaran était parti pour Salem dans le cadre de son travail. La saison des mangues battait son plein.

— Surtout, n'oubliez pas de m'en rapporter ! avait-elle insisté joyeusement.

À son retour, elle s'était précipitée, le visage rayonnant :

— Où est ma commande ?

— Je n'ai pas acheté tes mangues. Elles étaient bien trop chères.

Ce jour-là, Châyâ avait tiré un trait définitif sur sa gourmandise.

Saroja s'étonnait souvent de ne jamais la voir manifester d'enthousiasme à l'égard de quoi que ce soit.

— Il y a bien quelque chose qui te motive dans la vie, non ?

— Je vis parce qu'il le faut, voilà tout, répondait-elle.

Quatre heures. Elle venait de terminer sa couture, et Shekhar n'allait pas tarder à rentrer de l'école. Elle était en train de rassembler ses affaires quand il fit irruption, volubile comme toujours, avec mille choses à raconter.

— Amma, tu sais, Mohan a eu la meilleure note en tamoul et ses parents lui ont offert un tricycle.

— Tu aimerais en avoir un ?

— Sûrement pas !

— Pourquoi donc ?

— Mais Amma, je suis trop grand. C'est une bicyclette qu'il me faudrait, à moi.

— Et tu voudrais en avoir une ?

Il fouilla dans ses poches d'où il retira deux pièces de dix paisa.

— Voilà ce que j'ai pu épargner jusqu'à présent.

Le petit idiot, on aurait dit son père.

— Si tu veux, on peut t'en acheter une...

— C'est beaucoup trop cher, tu ne crois pas ?

Le cœur de Châyâ se serra. Elle aurait été moins triste si Shekhar s'était roulé par terre en hurlant qu'il voulait un vélo. Mais ses lèvres pincées, sa

réponse raisonnable, cette façon de se résigner en adulte sans faire d'histoires la plongeait dans un tourment intolérable. N'y avait-il donc plus d'enfants ? Pourquoi se conduisaient-ils tous comme des grands ? Si seulement ce petit dénaturé pouvait verser quelques larmes ! se disait-elle. Ça me réconforterait, de voir quelqu'un se comporter normalement dans cette maison !

— Allez, va jouer. Mais pas dans la terre, tu te salirais.

Sur ces entrefaites, Bhâskaran entra.

— Chââyâ, l'initiation du fils de Govindan a lieu demain. Vas-y de ton côté, moi, j'irai plus tard dans la journée.

— D'accord.

— Tu n'auras pas besoin de faire la cuisine, on déjeunera là-bas.

— Qu'allez-vous lui offrir, comme cadeau ?

— Pour la cérémonie du cordon sacré, pas besoin de cadeau.

— Alors qu'on va prendre un repas là-bas ?

— Si je ne pouvais pas manger chez mon ami pour l'initiation de son fils, où est-ce que je pourrais le faire ?

— Très bien, allez-y, vous. Moi, je resterai ici.

— À ta guise, pas de problème. En plus, on économisera un trajet en bus.

Comme il semblait avoir enterré la question, c'est elle qui revint à la charge.

— Vous irez quand même, seul, de votre côté ?

— Puisque tu dis que tu ne veux pas venir...

— Mais sans cadeau, c'est inimaginable !

— Si tu y tiens tant, achètes-en un ! Tu gagnes bien de l'argent avec ta couture, non ?

Sa réflexion la fit vaciller. Il avait raison. Pourquoi n'avait-elle pas envisagé l'éventualité de dépenser ce revenu ? Et pourquoi maintenant rechignait-elle encore à cette idée ? L'avait-il contaminée, lui avait-il inoculé cette avarice qu'elle détestait ? Même au cours de sa conversation avec Shekhar, il ne lui était pas venu à l'esprit qu'elle pût participer à l'achat de la bicyclette.

Prise d'un tremblement, les mains glacées, elle agrippa le dossier d'une chaise.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu te tais ?

— Pour rien.

Elle s’assit avec un recueil de patrons pour y chercher un modèle de corsage à reproduire. Bhâskaran feuilletait le journal dans son fauteuil.

— Shekhar voudrait un vélo, déclara-t-elle tout à trac.

— Aujourd’hui, c’est un vélo, demain ce sera autre chose, mais on ne peut pas tout acheter. Dans deux ans, il ne s’en servira déjà plus.

— Pouvez-vous me dire ce qui est important, alors, aujourd’hui ? demanda-t-elle en lissant d’un geste lent la page du recueil étalé sur ses genoux.

Bhâskaran lui adressa un regard surpris :

— Qu’est-ce qui t’arrive ?

— Rien. En ce qui me concerne, j’ai besoin de quelque chose, mais vous ne pouvez pas me le donner.

— Quoi donc ?

— La paix de l’esprit, dit-elle en refermant le livre d’un claquement sec.

— Depuis quand perd-on la paix de l’esprit pour ne pas avoir acheté de vélo à son fils ! Ne va pas raconter ça dehors, on rira de toi !

— Vous vous moquez bien, vous. Pourquoi pas les autres ?

— Si c’est aussi important que ça, achète-le-lui toi-même, ce vélo !

— C’est exactement mon intention, déclara-t-elle avec une emphase peut-être destinée à se persuader qu’elle en était capable.

Elle se faisait l’effet de l’individu atteint d’un ictère qui, niant son malaise, prétend que tout va bien et se trouve simplement un petit air jaunâtre ; ou du gamin qui vient de se blesser au pied en jouant et boitille, prétendant qu’il n’a pas mal et peut très bien continuer à courir. Elle répéta avec fermeté :

— Je vais le lui acheter, ce vélo.

— Alors pourquoi m’as-tu d’abord demandé de le payer ?

— Je me disais que je le ferais si vous refusiez.

— C’est ça ! Autrement dit, tu me vois comme une vache à lait.

— Je ne fais pas commerce de lait.

— De lait ou de noix d’arec, peu importe. Est-ce qu’il t’arrive de penser à utiliser l’argent que tu gagnes ?

— *Ton argent, mon argent*, quelle différence ? Shekhar est *notre* enfant, pour autant que je sache. À moins que vous n’en doutiez ?

— Ferme-la ! Tu n’as pas honte ?

Elle se tut.

Ils dînèrent en silence, puis elle nettoya le sol et fit la vaisselle. Shekhar s’était endormi près de la porte. Quand elle eut terminé, elle le prit dans ses bras pour aller le mettre au lit.

Lorsqu’elle éteignit enfin la lumière et se laissa tomber sur le matelas, elle sentit monter en elle une colère amère contre l’homme qui dormait à côté d’elle d’un profond sommeil, tourné vers la porte, inconscient des abcès douloureux que ses questions, maniées comme autant de bistouris, avaient percés en elle. Quel sommeil ! Mais rien ne s’opposait à ce qu’il dorme ainsi, cela ne lui coûtait pas une paisa, personne n’allait lui présenter l’addition à son réveil !

Comment peut-il me juger aussi méprisable ? se désolait-elle. Comme si de nous deux, c’était moi, l’avare ! Mon mariage une fois fixé, combien d’amies j’ai invitées au cinéma, à la plage...

Cependant, la question restée ouverte traçait en elle un sillon urticant de chenille : si elle ne regardait pas à la dépense, pourquoi se montrait-elle si économe de son propre argent ? Pour qui épargnait-elle ? Dans quelle perspective ? En cas d’urgence. Quelle urgence ? Une nécessité subite. De quel ordre ?

Puis, telles les apparitions nocturnes sur lesquelles l’éclair fait brièvement la lumière, des sentiments jusqu’alors méconnus surgirent des ténèbres de ses pensées. Elle se revoyait, contemplant avec une satisfaction sans mélange les montants inscrits dans son livret bancaire. Les diables noirs de sa conscience agitaient leur index sous son nez en poussant des cris de triomphe et se jetaient sur elle :

— Toi aussi ! Toi aussi ! Tu es comme lui !

Elle voulut les écarter, mais trop tard, ils l’oppressaient sous un épais manteau. Elle avait la gorge sèche. Lorsqu’elle avalait, sa salive la brûlait comme une pommade sur une plaie à vif. Ses yeux ruisselaient.

— Quoi ? Tu pleures ?

Elle se figea. Elle avait dû faire du bruit, sans s’en rendre compte, en ravalant ses larmes.

Les larmes, la seule chose dont elle savait se montrer généreuse.

Il la prit dans ses bras.

Une loi, vite : un mari qui s’approche sans y être invité...

Elle se laissa étreindre, mais les pensées qui la traversaient allaient à contre-courant de cette docilité. Et s'il la désirait parce que l'accès à son corps était gratuit ?

Cette discordance lui embrasait le cœur et la consumait. Il la serra plus fort ; déjà il se penchait au-dessus d'elle comme un homme avide d'une tasse de café, impatient de boire.

Une loi ! Une loi ! Tout homme coupable d'avoir contraint son épouse à céder à ses avances sera assigné à perpétuité dans les quartiers de prostituées !

Des larmes silencieuses frappaient à la porte de son cœur.

— Votre courrier, Monsieur !

— Châyâ, une lettre pour toi !

Elle tendit une main essuyée à la hâte dans le torchon qui pendait à sa taille. Peine perdue. Déjà Bhâskaran lisait à mi-voix les lignes qui lui étaient adressées, et Châyâ ramenait son bras le long du corps, poing fermé, doigts crispés, pour se retenir de lui arracher le feuillet.

Peu après son mariage, une amie lui avait écrit pour solliciter un prêt de vingt roupies que Châyâ lui avait aussitôt envoyées. En y repensant, elle s'étonnait d'avoir accepté aussi facilement, elle qui salivait à la vue d'un billet de vingt roupies comme un affamé devant un plat de riz. Depuis ce jour, tous les courriers qu'elle avait reçus étaient passés par la censure de son mari avant de lui être remis.

— C'est une lettre de ta mère.

— Puisque vous l'avez lue, dites-moi ce qu'elle contient.

Elle avait été une enfant possessive qui n'aimait pas partager et protégeait jalousement ses affaires. *Ma jupe, ma craie, mon livre, mon ruban.* Il suffisait que quelqu'un mange dans son assiette attitrée pour qu'elle se transforme en véritable furie. Un jour, la voyant ranger soigneusement des graines de tamarin qu'elle venait de ramasser, sa tante s'était esclaffée, bouche grand ouverte sur ses dents mal alignées : « Tu es une petite futée, toi ! »

La Châyâ du temps présent n'était plus la fillette qui se serait battue pour défendre son droit à la propriété de graines de tamarin. Chaque ligne écrite par sa mère débordait d'une tendresse qui lui était destinée et pourtant elle

acceptait sans protester que ce nectar soit avalé par Bhâskaran, tel du lait déversé sur le sable brûlant et absorbé par le désert. Elle n'aimait pas lire son propre courrier après lui. Il lui semblait que le regard sec de son mari en avait tari tout le suc.

— Ce qu'elle contient ? Lis toi-même. Tes parents vont recevoir la visite d'un prétendant à la main de ta sœur et t'invitent à être des leurs. Pourquoi ne vient-on pas nous prévenir de vive voix, quand il y a si peu de distance entre Vepery et Triplicane ?

— Vraiment ? Faites voir.

Elle prit le feuillet avec douceur, comme on caresse un chaton. Une lettre de sa mère...

Châyâ chérie...

— Alors ? demanda-t-elle quand elle eut terminé sa lecture.

— Alors quoi ? Tu ne peux tout de même pas te déplacer chaque fois qu'un garçon bon à marier vient voir ta sœur. Ça peut se reproduire des centaines de fois !

Quelle rudesse de langage !

— Mais tout de même, si Amma s'est donné la peine d'écrire...

Il partit sans lui avoir donné de permission explicite. C'est alors qu'une pensée interdite aux femmes hindoues depuis des temps immémoriaux surgit à sa conscience. Elle devait, elle voulait, elle allait le quitter. Comme un élastique étiré jusqu'à la limite de sa résistance, son endurance se brisa net et elle se sentit plus légère. Les points de son corps où la tension s'était exercée semblaient ne plus exister. Dans l'espace libéré, ses projets d'avenir se dilataient. Sa décision était prise.

Il lui en avait fallu, du temps, pour se rappeler qu'elle avait suivi des études et qu'elle était donc capable de gagner sa vie ! Finie, son existence de prisonnière ! Les femmes lestées d'un mari lourd comme pierre pouvaient bien pleurer toutes les larmes de leur corps et traîner ce boulet jusqu'à la fin de leurs jours, très peu pour elle ! Elle saurait prendre sa vie en main.

Il est impossible d'affirmer une fois pour toutes que telle chose est bonne et telle autre mauvaise, se disait-elle. Était bon pour elle ce qui lui apportait un réconfort mental, comme de dormir d'un bon sommeil, étendue de tout son long sous le ventilateur en marche sans se préoccuper du montant de la facture d'électricité. Elle avait besoin de se déployer, de prendre son envol.

L'élan qui la poussait à battre des ailes dans le silence inaltérable de l'espace, c'était ça, le sentiment d'être vivante.

Elle trouverait un travail quelconque. Quelques jours plus tôt, justement, la directrice de l'école voisine qui cherchait une enseignante de couture lui avait proposé d'en assumer provisoirement la fonction. Elle n'avait qu'à retourner la voir pour s'informer. Et même si elle ne faisait pas l'affaire, elle n'aurait pas d'inquiétude à avoir. Grâce à la machine que sa mère lui avait achetée, elle pourrait toujours survivre en cousant des corsages de sari à deux roupies. Elle louerait un petit deux-pièces pour Shekhar et elle, ce serait bien suffisant. Quel goût aurait leur existence ?

Dans la pièce de devant, elle installerait deux chaises pliantes, chacune dans un coin, l'une face à sa machine à coudre, l'autre attenante à une petite table qui servirait de bureau à son fils. Elle travaillerait tous les jours à sa couture. Le soir, au retour de Shekhar après l'école, ils iraient ensemble faire les courses à Mylapore. Pour l'anniversaire du garçon, ils inviteraient tous ses camarades de classe à déjeuner. Elle préparerait des friandises sans regarder au prix du sucre. La nuit, elle pourrait s'étirer et prendre toute la place sur le lit, un lit pour elle toute seule, certaine de ne pas buter contre un torse glabre et lisse en se tournant.

Une nuée de rêves et de pensées s'épaississait autour d'elle quand une voix la fit tressaillir. C'était Shekhar.

— Oui, qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle, étourdie comme si elle venait de sauter d'une falaise.

La vibration de ses cordes vocales lui fit l'effet d'une bourrasque balayant le nuage de fumée qui l'enveloppait, d'une foule de mains qui repoussaient ses ailes déployées. Se pouvait-il qu'elle ait eu ces pensées ? Elle se trouvait dans l'état de l'individu qui vient de commettre un meurtre dans un accès de folie furieuse et se considère, incrédule, le couteau à la main.

Elle ne se demandait pas si elle avait eu raison ou tort. Aucun règlement n'encadrerait les transgressions de la pensée. Non, elle s'étonnait simplement d'avoir été traversée par l'idée qu'elle pût être libre. Elle se regardait subitement comme elle aurait regardé une autre personne, consciente d'avoir entretenu confusément cette idée depuis très longtemps, stupéfaite de ne pas l'avoir reconnue plus tôt. Son besoin de liberté avait brusquement débordé comme l'eau d'une noix de coco brisée net en deux.

Elle ne s'était jamais interdit ces élucubrations, ayant sans doute compris qu'elles ne débouchaient sur rien de concret, et pourtant la vigueur torrentielle avec laquelle elles venaient de ressurgir l'avait profondément ébranlée.

Après avoir perdu peu à peu tout espoir au cours des dix dernières années et conclu au caractère éphémère de toute chose, elle trouvait presque réjouissant de découvrir en elle-même un tel désir de briser ses entraves et de prendre la fuite.

Elle rejoignit Shekhar.

— Tu m'as appelée, qu'est-ce que tu veux ?

— En jouant à la balle, j'ai fait tomber ça.

Il lui montrait un cadre au verre brisé contenant une photo de lui et de ses parents. C'était l'enfant qui avait tenu à ce qu'ils posent tous les trois, ce jour-là. Elle portait un sari violet à bordure rose ; Shekhar était vêtu d'une chemise à carreaux et d'un short. Quant à Bhâskaran, on aurait dit le roi Nala après sa métamorphose en cocher disgracieux, tant il était mal attifé. Sa dégainé la consternait, même après tout ce temps, chaque fois qu'elle posait les yeux sur la photo.

Peu importe l'habit, c'est la personnalité qui compte, avait-elle dit à ses parents pour l'excuser, au début. Mais elle était la seule à connaître la vérité, à savoir que Bhâskaran n'avait aucune idée de ce qu'elle voulait dire par là. La nécessité de bien se vêtir ne lui échappait pas complètement, mais les costumes avaient un coût et sa compulsion à économiser était la plus forte.

Elle avait été choquée le jour où, dans les premiers temps de son mariage, son frère lui avait déclaré :

— Si tu ne sais pas comment faire comprendre à ton mari ce qui doit changer en lui, ne t'en prends qu'à toi-même.

Pour elle, quel que soit le degré d'intimité dans un couple, chacun des conjoints devait disposer d'un espace de liberté inaliénable. Comment aurait-elle pu chercher à le transformer ? D'autant qu'une tentative de cet ordre aurait été stupide puisque, loin de reconnaître ses propres défauts, il les prenait pour des qualités – ce qui était son droit le plus strict. Elle aurait trouvé insensé de mener une bataille perdue d'avance contre cette situation.

Pourtant, le jour où son frère l'avait déclarée responsable de la persistance des travers de Bhâskaran, elle s'était dit qu'il avait peut-être en partie raison et qu'elle devait au moins essayer de faire évoluer son mari. Dans cette perspective, elle s'était mise à dépenser sans compter avec un bel enthousiasme. Elle lui répétait à l'envi : « L'argent va et vient, mais le bonheur, c'est différent. » Il l'écoutait sans comprendre et, ne voyant pas où elle voulait en venir, dépensait encore moins pour rester dans les limites du budget établi par lui au début de leur vie commune.

Alors elle avait décidé de ne plus lui adresser la parole et durant quelques jours, elle était restée silencieuse. Comme il semblait ne rien avoir remarqué, elle avait fini par craquer.

— Cela fait cinq jours que je ne vous parle plus. Vous savez pourquoi ? lui avait-elle demandé le dernier soir.

— Ah bon, tu ne m'as pas parlé ? s'était-il étonné.

Et il lui avait expliqué la nécessité d'être économe. À l'époque, elle ne le détestait pas encore. Elle avait avancé gentiment :

— Vous avez beaucoup souffert, étant enfant, n'est-ce pas ? Vous avez dû sonner aux portes pour manger à votre faim, vous avez financé vous-même vos études. Vous tiriez de l'eau au puits, vous alliez porter les seaux de maison en maison. Vous viviez dans un tel état de manque que l'argent est devenu pour vous la chose la plus importante de toutes. Mais la situation n'est plus la même. Votre argent compte-t-il plus que moi dans votre existence ?

À présent, elle trouvait parfaitement idiot de s'être livrée à cette analyse du caractère de son mari. On l'avait offerte à Bhâskaran, un homme plus âgé qu'elle et plus fort physiquement. Elle était sa propriété au même titre que le sofa et ses coussins. Si son mari mourait, on tirerait un trait sur elle. Rideau. « FIN. » Dans ces conditions, que pouvait lui apporter d'avoir lu Freud ? Elle s'embrouillait les idées pour trouver des justifications à son attitude, sans aucun résultat. Le pouvoir de droit divin dont il était investi le rendait imperméable.

L'analyse délicate de Châhâ l'avait amusé :

— Qu'est-ce que tu vas chercher ! s'était-il esclaffé.

Alors elle avait compris qu'en tirant la corde du puits, en remontant de l'eau des profondeurs de la terre, il avait extirpé de son cœur les émotions les plus douces.

Sur cette photo, bien qu'il eût l'air franchement laid, il trouvait qu'il présentait bien. Ignorant ou se méprenant sur les sourires ironiques de son entourage, il déclarait avec fierté :

— Belle allure, non ?

Ainsi exposé au ridicule, il avait besoin de soutien. Dans ces moments-là, il lui faisait pitié et c'était par compassion – ce sentiment commun qui interdit aux êtres humains d'abandonner autrui à son sort – qu'elle restait près de lui.

Il lui semblait que les émotions particulières partagées par les couples avaient cessé de les inspirer et que n'existaient plus entre eux que la politesse et le respect dus à tout individu. Si elle lui servait ses repas, si elle s'inquiétait de le voir trempé par la pluie, si elle le soignait quand il tombait malade, ce n'était pas parce qu'il était son mari, mais parce qu'il était un être humain. En personne civilisée et bienveillante, elle aurait rendu ces services à n'importe qui d'autre. La même compassion l'animait lorsque, trouvant Lucky, le chien du voisin, frissonnant sous l'averse, elle l'essuyait gentiment, puis étalait un épais sac de jute au sec pour qu'il s'y étende.

— Tu crois qu'Appa va me gronder ?

— Non, mon chéri, mais ne joue plus à la balle à l'intérieur.

— On va vite remplacer le verre. Tu es très belle sur cette photo, Amma.

Le plaisir qu'elle éprouva à entendre Shekhar prononcer ces mots lui fit honte. Quelle réaction lamentable ! Avait-elle donc perdu toute trace de discernement pour que ces paroles, dans la bouche d'un si jeune enfant, fassent bondir son cœur de joie ? Pas tout à fait, car son bonheur exprimait en creux une souffrance. Si cette simple petite phrase lui était si douce à l'oreille, dite par son fils, c'était sans doute qu'elle ne l'avait jamais entendue de la bouche d'un homme.

— Tu es belle, Amma...

Un jour, Shekhar dirait « Tu es belle » à sa femme. Dans le sillage de cette pensée, elle découvrit combien elle regrettait que son mari ne lui ait jamais parlé de cette façon. Il ne la gardait auprès de lui que pour la satisfaction de ses besoins vitaux et les divers services qu'elle pouvait lui rendre. Il ne lui avait jamais dit qu'elle était belle, même au moment où leurs deux corps ne faisaient qu'un, au plus fort de l'étreinte.

Quand ce rapport physique se déroulait de façon mécanique, elle détestait s'y prêter. Elle se trouvait pire qu'une prostituée. Les personnes de son entourage, se fût-elle confiée à l'une d'entre elles, lui auraient répondu que c'était un péché de nourrir de telles pensées. Sa mère lui aurait ordonné de se frotter le corps de terre rouge et de prendre un bain pour s'en purifier.

La prostituée, au moins, vendait son corps pour de l'argent. Mais soumettre le sien à son conjoint, son compagnon le plus proche, qu'est-ce que cela signifiait ? Se voyait-elle comme une pativrata, l'épouse dévouée corps et âme à son mari et à son devoir conjugal ? C'était sans doute ce que les gens auraient dit d'elle, eussent-ils été au courant de ce qu'elle vivait. Ils auraient proclamé qu'en cultivant le désintéressement et la pureté, elle se consacrait entièrement à son mari malgré l'indifférence de celui-ci.

Si toutes les femmes qui trahissent leur nature sont des pativrata, alors j'en suis une, moi aussi, se dit-elle avec contrariété. Pour que la femme jouisse d'une image positive aux yeux de la société, il fallait qu'elle se consume et se comporte en victime consentante plutôt que de se révolter et de chercher son plaisir. Mais en se conduisant ainsi, elle ne faisait que tricher et retourner son hostilité contre elle-même.

Il faudrait promulguer une loi qui expose les réalisateurs de films tamouls à des poursuites judiciaires lorsqu'ils représentent la femme en martyre, poursuit Châyâ par-devers elle. On veut que nous fassions preuve de qualités surhumaines, utopiques. Or j'ai besoin ici et maintenant d'un homme qui m'apporte la conviction qu'il existe une beauté secrète dans l'acte d'union, qui regarde mon corps en esthète comme un tableau. Voilà, j'ai osé le penser, et alors ? Le pays va-t-il être dévoré par les flammes ? Quand la vérité elle-même s'est suicidée, comment peut-on encore invoquer la splendeur ancienne de la grande Inde ?

— J'y vais, Amma, lui cria Shekhar en sortant.

Elle se pencha pour ramasser la lettre qui lui avait échappé de la main alors qu'elle était perdue dans ses réflexions. Le chaos intérieur où l'avait plongée ce simple message en disait long sur l'intensité de son désir d'aller chez sa mère. Comment cette souche de Bhâskaran pouvait-il ne pas comprendre ?

Châyâ savait combien ce jour était important pour Bhûma. Elle n'avait pas de secrets pour celle qui était son amie autant que sa sœur et avec qui elle partageait tout, à l'exception de ses plus gros chagrins. Ceux-là, Châyâ les gardait pour elle, si lourds soient-ils.

Qui était l'homme qui venait voir sa cadette ? Que faisait-il, quel caractère avait-il ? Elle aurait voulu tout savoir sur lui. Quand Bhûma revenait de l'université, c'était souvent en compagnie d'Îshvaran, un jeune homme sympathique. Était-ce lui ? Avait-elle réussi à convaincre leur père ?

Le tour que prenaient ses interrogations l'amusait. Son propre mariage avait été arrangé de A à Z par ses parents. Sans doute était-ce la raison pour laquelle elle s'opposait à ce genre d'alliance et souhaitait qu'il en aille autrement pour sa sœur. Elle secoua la tête, fatiguée d'avoir trop réfléchi. Comme si mes pensées étaient capables à elles seules de déclencher une révolution, se dit-elle, découragée. Mais c'était décidé, elle irait à Vepery.

Elle s'avisa que Bhâskaran était parti sans lui laisser d'argent. Midi trente. La banque serait fermée. Elle gagna la cuisine et vida la boîte à monnaie des deux roupies et quelques paisa qu'elle contenait. Puis de l'armoire de sa chambre, elle sortit un sari aubergine à pois dorés dans l'intention de l'offrir à Bhûma.

— Tu vas chez grand-mère ? demanda Shekhar qui venait d'entrer.

— Oui, et tu viens avec moi.

— Comment vas-tu t'habiller ?

Quel réconfort d'entendre quelqu'un se préoccuper des vêtements qu'elle portait ! Il sortit après avoir choisi un sari pour elle. Alors qu'elle en ajustait les plis, il revint, une rose à la main.

— D'où vient cette fleur ?

— Elle ne m'a rien coûté, Amma, c'est la dame d'en face qui me l'a donnée.

Ulcérée par la première partie de sa phrase, elle répliqua :

— Pourquoi ? Tu n'aurais pas acheté une rose pour ta mère ?

Shekhar la regarda bouche bée, sans répondre.

— Dépense donc ton argent sans compter, idiot ! reprit-elle en lui caressant affectueusement la tête.

Parfois, on aurait dit un Bhâskaran en herbe.

Il eut un sourire et acquiesça d'un « Oh ! » en hochant la tête.

Lorsque sa mère la vit sur le seuil, son visage s'illumina.

— Je savais bien que tu viendrais. Sans toi, Bhûma ne peut même pas remuer le petit doigt. Bonjour, mon petit, poursuivit-elle, avisant Shekhar. Sais-tu que ta tante va se marier ?

— Qui est le garçon ? demanda Châyâ. Tu ne dis rien de lui dans ta lettre. Est-ce qu'on le connaît ?

— Pas du tout. Mais il va venir, tu vas le voir. Je sais qu'il est maître de conférences à l'université. Pour le reste, adresse-toi à Bhûma et à son père, ils te donneront toutes les informations nécessaires.

— Pourtant, c'est ta fille ! Tu ne devrais pas les connaître, ces informations, toi aussi ?

— Certes, mais depuis quand ton père me consulte-t-il avant de prendre des décisions ?

C'était une de ses récriminations coutumières. Son époux ne lui confiait jamais rien, il ne lui demandait jamais son avis. En mariant sa fille aînée à Bhâskaran, il n'avait pas agi différemment – Châyâ n'avait pas oublié.

Un jour, peu après la cérémonie, Appa leur avait apporté un grand album dans lequel il avait collé toutes les photos de l'événement. Amma l'avait ouvert sur ses genoux et le regardait attentivement, assise entre ses deux filles. Elle s'essuyait fréquemment les yeux.

Châyâ avait trouvé les photos réussies. Alors qu'elle discutait avec sa sœur avant de reprendre leur examen depuis le début, leur mère s'était éloignée.

Un peu plus tard, Châyâ était allée la trouver. Elle s'apprêtait à la houspiller, à lui lancer : « Qu'est-ce qui t'a pris ? Pourquoi tu es partie sans rien dire ? » Mais en la voyant assise dans un coin de la cuisine, le regard rivé aux poutres du plafond, elle s'était ravisée et lui avait simplement demandé :

— Amma, qu'est-ce que tu as ?

— Rien du tout, s'était hâtée de répondre sa mère en se levant. Juste la tête qui tournait.

— Mais tu n'as pas fait de commentaires sur les photos. Elles ne t'ont pas plu ?

— Elles ne sont pas mal. Avec ta guirlande autour du cou, tu es belle à attirer le mauvais œil.

— Et lui ?

— Qui, le marié ?

Elle s'était tournée vers le foyer pour l'allumer.

— Remplis vite une casserole d'eau, c'est l'heure de faire le café.

— Tu as les larmes aux yeux, Amma, pourquoi ?

— C'est la fumée, ma chérie, la fumée du fourneau. Ne reste pas ici, va, fais ce que je te dis.

Ce jour-là, elle était si heureuse qu'elle n'avait pas accordé d'importance à cet incident. Quelques jours plus tard, cependant, la façon dont sa mère avait esquivé sa question et invoqué la fumée lui était revenue à l'esprit. Irritée, elle était retournée la voir :

— Je l'aime, alors pourquoi pleures-tu ? avait-elle attaqué. Tu ne peux pas supporter que ta fille soit heureuse ? Avec toi, c'est toujours comme ça. Si cela lui parvenait aux oreilles, tu te rends compte à quel point il serait malheureux ?

— Je te demande pardon, j'ai eu tort, c'est vrai, avait répondu sa mère, et sa voix sèche craquait comme une feuille de bananier qu'on déchire.

Puis elle s'était enfermée dans le silence.

Châyâ avait aussitôt parlé de sa réaction à Bhâskaran avec la franchise caractéristique des couples dans les premiers temps de leur vie commune.

— Elle peut bien croire ce qu'elle veut, avait-elle conclu. Moi, je vous aime.

— Ça ne vaut pas la peine d'en parler, avait répondu Bhâskaran.

Elle s'était alors demandé si l'amour qu'elle venait de lui déclarer avec une telle conviction faisait partie de ce « en ».

Cette scène l'avait poursuivie de longs jours durant. Le soir, au moment où elle glissait dans le sommeil, ou vers midi, seule devant ses travaux de couture, la vision de sa mère assise dans un coin sombre de la cuisine et regardant fixement en l'air lui revenait subitement.

Elle trouva sa sœur dans sa chambre, le nez dans un livre.

— Hé, Bhûma, tu lis ou tu fais semblant ?

— Pourquoi est-ce que je ferais semblant ?

— Allez, raconte, donne-moi toutes les nouvelles.

— Quelles nouvelles ? Il n'y a rien de spécial. Il va venir ce soir, tu le verras.

— Mais qui est-ce ? Je le connais ?

— Toi, oui. Les parents, pas encore.

— C'est Îshvaran ?

Bhûma fit oui de la tête.

— Petite cachottière ! Attends un peu, je vais tout leur dire !

— Quoi ? Tu ne me laisseras donc pas être heureuse, moi ?

Le sourire qui avait éclairé le visage de Châyâ s'éteignit.

— Qu'est-ce que tu dis, Bhûma ?

— Rien, c'était pour rire.

Châyâ eut un sourire forcé. Quelque chose lui disait que sa sœur n'avait pas voulu plaisanter.

— Châyâ ! appela sa mère de la cuisine. Tu peux venir ? Il y a pas mal de choses à préparer.

Après avoir sorti la farine de pois chiches pour la confection du Mysore pak, Châyâ s'occupait de mille autres détails lorsque Shekhar fit irruption dans la cuisine, suivi de cinq ou six camarades.

— Amma, il y a un marchand de glaces qui passe. Tu m'en achètes une, dis ?

— La glace, ce n'est pas bon pour toi. File.

— Le petit en a vraiment envie, intervint sa grand-mère, achète-lui-en une !

— Tais-toi donc. Si je lui cédaï, il faudrait que j'en paie à tous les enfants, non ? lâcha Châyâ d'un ton plein d'amertume.

Sa mère, qui remuait la pâte, penchée au-dessus du feu, leva la tête et la vit irritée, au bord des larmes. Elle lui tendit la cuiller pour qu'elle la relève au fourneau, courut vers son armoire et sortit d'une boîte un billet de cinq roupies qu'elle remit à Shekhar.

— Prends ça et va acheter des glaces pour toute la bande.

Shekhar interrogea sa mère du regard.

— Prends l'argent et file, pauvre glouton ! Tout ce que tu vois, tu veux l'avaler. Tu n'es qu'un estomac ambulante. Allez, circule, va t'empiffrer !

Shekhar laissa tomber le billet par terre.

— Ne me gronde pas, Amma, s'il te plaît, gémit-il les larmes aux yeux, bouleversé.

— Pourquoi le tourmentes-tu ? Est-ce une façon de parler à un enfant ? Dis-lui d'accepter cet argent, protesta sa grand-mère.

Comme Châyâ restait sans réaction, elle ramassa le billet.

— Tiens, Shekhar, ta maman est occupée. Prends ces cinq roupies, elle ne te grondera pas. Mange une bonne glace bien gelée et reviens poser ta main toute fraîche sur moi. C’est ta grand-mère qui te le demande. Va.

Shekhar quitta la pièce.

— Qu’est-ce qui t’arrive, en ce moment, Châyâ ? Tu n’as qu’un fils, et tu ne peux pas lui faire plaisir ? Quel genre de femme es-tu donc ?

— Que chacun élève son enfant comme moi, ce sera déjà bien. Des conseils, tout le monde peut en donner. Mes problèmes, par contre, je suis la seule à les connaître.

Sa mère n’insista pas. Pour lui montrer qu’elle n’était pas fâchée, elle se mit à parler de tout et de rien, mais le visage de Châyâ restait obstinément fermé. À la fin, elle n’y tint plus.

— Écoute Châyâ, on te voit rarement ici, alors le jour où tu es là, évite de faire la tête. Même si, je dois le dire, ça n’enlève rien à ta beauté.

Châyâ, enfin déridée, éclata de rire.

— Arrête, Amma !

— Allez, va demander à Bhûma de passer un joli sari. Il se fait tard.

Après avoir aidé Bhûma à s’habiller, Châyâ sortit dans l’arrière-cour. Une voix lui parvenait du dehors, celle du laitier, crut-elle comprendre, ou du vendeur de yaourt. S’étant soigneusement rincé le visage à l’eau froide pour évacuer sa fatigue, elle rentra dans la maison et se dirigeait vers la chambre de Bhûma pour y prendre une serviette quand elle entendit sa mère et sa sœur qui parlaient ensemble. Comme il était question d’elle, elle s’arrêta pour écouter sans être vue.

— Bhûma, disait sa mère, Kuppu voudrait qu’on lui prête un peu d’argent, mais ton père a emporté la clé avec lui. Est-ce que tu crois qu’on peut demander à Châyâ ?

— Après le drame qu’elle a fait pour les glaces, tu n’y penses pas ! J’étais là, j’ai tout entendu. Ce n’est plus la Châyâ que je connaissais. Elle a beaucoup changé. Tu n’as qu’à dire à Kuppu de revenir demain.

Derrière la porte, Châyâ était clouée sur place, les jambes flageolantes. Était-ce vraiment Bhûma qui venait de parler ? Des gouttes d’eau et de transpiration mêlées ruisselaient sur son visage encore mouillé. Avant que sa mère sorte, elle s’essuya en hâte les joues et le front dans le pan de son sari, puis gagna la cuisine.

Elle trouva dans la réserve un miroir cassé devant lequel elle refit sommairement sa natte sans se peigner. Puis elle se servit de la poudre de kumkum déposée devant l'effigie des dieux pour en poser une touche sur son front.

— Tu ne vas pas te changer ? demanda sa mère, qui venait d'entrer.

— Ce n'est pas vraiment nécessaire. Ce n'est pas moi qu'on vient voir, laissa tomber Châyâ.

Elle avait prévu de se présenter vêtue d'un beau sari devant le jeune homme qui avait su ravir le cœur de Bhûma, puis de lui poser des questions taquines pour le pousser dans ses retranchements, mais cette perspective avait pris un goût amer. Ce n'était plus sa Bhûma qu'elle s'apprêtait à épauler.

La voix de son père lui parvint du dehors. Ils devaient être tous arrivés. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine. Il s'agissait bien d'Îshvaran, le jeune homme qu'elle avait déjà rencontré. Il émanait de lui une nouvelle gaieté. Quand elle se les représentait ensemble, Bhûma et lui, elle était émerveillée par le couple idéal qu'ils formaient.

À ce moment, le souvenir de la photo dont Shekhar avait cassé le verre surgit spontanément devant elle et elle se surprit à comparer le Bhâskaran boudiné de l'image au jeune homme élancé qu'elle avait devant les yeux. Puis le souvenir de sa mère assise dans un coin sombre, le regard fixe, revint lui traverser l'esprit. Elle commençait à avoir mal à la tête.

Son père, l'apercevant, l'appela pour la présenter aux nouveaux venus. Par courtoisie, elle passa un moment en leur compagnie, puis se leva et sortit. Il lui semblait que sa migraine avait empiré. Pensant que l'air frais pouvait lui faire du bien, elle gagna l'arrière-cour à pas lents et, prise d'un étourdissement, s'assit sur la pierre à laver le linge. Dans le crépuscule qui descendait lentement, elle parcourut d'un regard las le rouge encore éclatant des sev arali, le jasmin corail qui exsudait son parfum le soir venant et les dernières fleurs du kasi tumbai. Elle posait les yeux sur un régime de fruits pendant à un bananier lorsque l'obscurité l'engloutit.

Derrière ses paupières fermées, une comète tourbillonnait, d'où fusaient des bouffées scintillantes de rouge, de vert et de bleu. Leur luminosité très intense n'avait pourtant rien d'aveuglant. Elles retombaient avec une légèreté de pétales, douces, veloutées comme la peau d'un bébé. Elles flottèrent un moment de-ci de-là, telles des fleurs de coton, puis se

rassemblèrent et de leur lumière conjugulée surgirent soudain deux yeux bleu noir. Ils disparurent peu après, remplacés par une sorte de baigneur en celluloïd aux bras ronds, au beau ventre de conque blanche, et la comète se remit à tourner.

— Assez, assez, je n'en peux plus... murmura Châyâ.

La voix de sa mère l'appelait, lointaine, légère comme un souffle de vent.

— Châyâ !

— Am... Amma !

Les syllabes s'échappaient de sa bouche en un long sanglot jailli du tréfonds de son être avec la violence d'un raz-de-marée.

— Ma petite fille, ma chérie, qu'est-ce qui t'arrive ?

Deux bras frais comme des guirlandes de jasmin la cueillirent et voilà qu'elle reposait sur les genoux de sa mère, à côté de la pierre à laver. De son estomac tordu comme un torchon montaient des spasmes douloureux qui lui comprimaient la poitrine. Une eau brûlante et aigre reflua dans sa bouche qu'elle couvrit, sans effet, de sa main. Sa mère la redressa pour l'asseoir et Châyâ s'abandonna contre elle. Tout en lui caressant doucement le dos de haut en bas, Amma lui essuyait les lèvres et le menton.

— Attends, je vais appeler ton père et ta sœur. Dans mon inquiétude, je n'y ai pas pensé plus tôt.

— Surtout pas ! gémit Châyâ en secouant la tête si fort qu'elle s'étrangla. Amma, je...

Sa voix se brisa.

— J'ai compris. De combien ?

— Je ne sais pas.

Elle tendit les bras dans un geste las, enlaça la taille de sa mère, posa la tête contre son épaule. Au bout d'un long moment, s'apercevant qu'elle pleurait, elle se laissa emporter sans vergogne par les vagues puissantes de son chagrin. Le cœur brisé comme si elle venait de perdre un combat, elle pleurait en criant sa détresse à mots hachés, trempés de larmes, entre deux sanglots.

— Pourquoi... Pourquoi maintenant... Il ne me reste plus rien, Amma, j'ai tout perdu... même ma liberté... Je suis seule...

— Petite folle, qu'est-ce que tu racontes ?

Le timbre de sa mère était rauque.

— Bhûma n’a-t-elle pas dit que j’avais changé ? Qu’est-ce que je peux faire, Amma ? Il m’a transmis son obsession de l’argent... Pourquoi est-ce que je me suis mariée ?

Le flot incohérent semblait intarissable.

— Enfin Châyâ, de quoi est-ce que tu parles ? demanda sa mère d’une voix agitée et pleine d’inquiétude.

Son ton pressant fit à Châyâ l’effet d’un coup entre les deux yeux et la rappela à elle-même. Elle bondit sur ses pieds et essuya ses larmes.

— Est-ce que j’ai dit des bêtises ? s’inquiéta-t-elle dans un murmure. C’est la fatigue, tu sais, rien d’autre.

— Châyâ, tu as quelque chose dans la tête dont tu ne veux pas parler.

— Non, Amma, rien du tout. C’est d’avoir marché au soleil. Je n’avais pas encore conscience de mon état. Si j’avais su, je ne serais pas venue par cette chaleur. De plus, je suis restée près des fourneaux. C’était un vertige passager. Ne dis rien à qui que ce soit, je t’en prie. Viens.

Sa mère se leva et la suivit à l’intérieur. Elle passa le doigt sur le tissu de son corsage, mouillé à l’épaule par les larmes de Châyâ. Si les gens aimaient avec cette fluidité, se dit-elle, ma petite fille ne se trouverait pas dans une telle détresse.

Châyâ retourna se rincer le visage et appela son fils.

— Viens, Shekhar, on y va, lança-t-elle en direction de la chambre.

— Allez-y sans vous presser, et faites bien attention, cria son père selon son habitude.

Sa mère l’accompagna jusqu’à la porte. Lorsqu’elles atteignirent le seuil, elle posa la main sur l’épaule de Châyâ.

— Au revoir, dit-elle dans un grand soupir, à bientôt.

Châyâ hocha la tête et se mit en route. Amma était une mère elle aussi, elle comprenait son chagrin. Tout en se faisant cette réflexion, il lui vint à l’esprit que ce n’était pas la seule raison de son empathie. Elles partageaient d’autres points communs, des entraves... Il y avait, remise dans un coin de la maison, une vîna aux cordes brisées, couverte de poussière comme un enfant qui vient de se rouler dans la terre. Châyâ avait entendu dire que sa mère en jouait très bien. Celle-ci lui avait raconté qu’au début de sa vie d’épouse, elle pratiquait quotidiennement jusqu’au retour de son mari, le soir. Un jour, un vieil homme l’avait interpellée de la maison voisine :

— Amma, vous devez avoir fait des libations de miel aux dieux dans une vie antérieure ! Lorsque vous chantez, c'est comme si on me versait du nectar dans les oreilles. Je voudrais que vous jouiez pour moi tous les après-midi.

À l'époque, Amma avait quinze ans. Elle avait été triste de quitter son père, lui qui appréciait tant sa musique. « Kamu, joue-moi le râga Sahana, doucement, dans la cinquième variation », lui disait-il souvent.

Accédant au désir de son voisin âgé, elle lui avait offert chaque jour un récital.

Un soir, son époux était rentré du bureau au moment où elle interprétait un hymne du *Tirupukazh* avec ferveur. Elle avait chanté le morceau jusqu'à la fin avant de se lever. À peine le vieil homme avait-il franchi le seuil qu'Appa lui avait demandé :

— Avec qui es-tu mariée ?

— Avec vous, bien sûr, lui avait-elle répondu sans comprendre.

— Tout ce qui est à toi m'appartient et n'appartient qu'à moi, le sais-tu ? Tu ne dois pas jouer de la vîna pour n'importe quel étranger, mais uniquement pour moi.

En relatant l'histoire à Châyâ, à qui elle parlait parfois de cet épisode, Amma s'était mise à rire :

— Mais comment jouer pour quelqu'un qui vous demande pourquoi on ne mélange pas les râgas Hari Kambhoji et Mohana !

Cette nuit-là, pendant qu'il dormait, elle avait sectionné les cordes de son instrument et n'y avait plus jamais touché. C'était un peu, disait-elle, comme si elle avait brisé et jeté au loin son tali de femme mariée.

Un jour, sa fille, avisant l'instrument délabré, lui avait demandé :

— Comment as-tu pu, Amma ?

Sa mère avait poussé un grand soupir, puis elle avait ri.

— À l'époque, j'en ai été capable. Mais aujourd'hui, si je tenais mon instrument entre mes mains, je deviendrais folle. La contrainte que je m'impose depuis si longtemps volerait en éclats.

Quoi d'étonnant à ce que cette femme, qui souffrait chaque fois qu'elle posait les yeux sur sa vîna, pût comprendre la douleur de sa fille, se disait Châyâ. Il lui semblait que sa mère était sa seule amie.

Elle attendait le bus pour Triplicane en compagnie de Shekhar, suffoquant sous l'emprise de pensées pénibles. Encore quelques mois, et

elle ne pourrait plus faire de couture. Son mari, apprenant la nouvelle, allait pester – qui va devoir payer, régler les frais médicaux ? – contre cette calamité qui l'écrasait.

À l'université, on l'avait surnommée « la belle rêveuse ». Mais qu'étaient devenus ses rêves ? Elle attendait un deuxième enfant et elle n'était même pas capable d'imaginer les vêtements qu'elle allait coudre pour elle – si c'était une fille – dans ses couleurs préférées, vert, rouge, violet en diverses combinaisons. Qui avait déclaré un jour à sa mère qu'elle aurait une demi-douzaine de bébés quand elle serait grande ? Désormais, pour elle, penser se limitait à anticiper les factures que le médecin allait leur présenter et le manque à gagner qui serait le sien pendant les mois où elle serait incapable de coudre. Toutes les pierres précieuses qu'elle avait amassées dans son cœur s'étaient changées en vulgaires cailloux.

Ses rêves, ses véritables rêves, la vie les avait exigés en sacrifice. Allait-elle aussi revendiquer son bonheur à l'idée d'être bientôt mère ? Pour le moment, son état d'esprit était tout entier tourné vers la révolte. Pourquoi dois-je subir cette épreuve ? se disait-elle. Il fallait une nouvelle loi, il le fallait absolument. Mais pour en finir avec quoi ? Avec tout ça. Pour protéger de la destruction tout ce qui risquait d'être détruit.

Le bus était arrivé. Elle en descendit un peu plus tard comme elle y était montée, la tête pleine de soucis. Elle reprit sa marche à pas lents, flanquée de son fils. En arrivant devant chez eux, elle éprouva une puissante résistance à entrer. Elle aurait voulu continuer à marcher dans les rues en compagnie de Shekhar.

Bhâskaran surgit brusquement dans ses pensées. Si elle devait mourir bientôt, il ne saurait jamais à l'issue de quel combat intérieur elle était partie. Il dirait que ce genre de malheur n'arrivait qu'à lui, il s'apitoierait sur l'injustice de son sort. Châyâ fut prise d'une envie de rire en imaginant la situation. À l'idée des dépenses à encourir, il s'abstiendrait même de se remarier ! À cette pensée, le sourire qui s'était esquissé en elle s'épanouit sans retenue sur ses lèvres.

Bhâskaran s'en prit à elle aussitôt qu'il les aperçut :

— Où étais-tu donc, Châyâ ? Tu n'as aucun sens de tes responsabilités !

Il ne répondait pas de grand-chose lui-même, mais on pouvait toujours compter sur ce clown pour offrir gratuitement le spectacle de son ridicule.

— Alors, où étais-tu ?

— À Vepery, répondit-elle en se dirigeant vers la cuisine.

— Vepery ? Et qui paie les allers-retours en bus ?

Elle prit son temps avant de lui répondre, ravie de la petite comédie qui se jouait à l'insu de son mari.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Vous aurez bientôt des dépenses beaucoup plus importantes à prévoir qu'un malheureux ticket de bus.

— Des dépenses ? Quelles dépenses ? De quoi parles-tu ?

— Je vous le dirai plus tard.

— Toi et tes secrets !

À la nuit, lorsqu'elle s'étendit, épuisée, sur le lit, Bhâskaran ne dormait pas.

— Alors, de quelles dépenses voulais-tu parler, tout à l'heure ?

Ne sachant comment aborder le sujet, elle garda le silence.

— Allez, dis-le-moi.

Elle se rappelait l'excitation et la pudeur qui l'avaient gagnée la première fois, quand elle lui avait annoncé qu'elle attendait un enfant. Cette fois, elle se sentait vide de toute émotion. Alors, à l'aide de mots dépourvus de la beauté et de la solennité qui convenaient à l'événement, dans l'indifférence du marcheur qui jette au loin le caillou sur lequel il vient de trébucher, elle dit :

— Un autre enfant sera là bientôt.

Un silence descendit sur la pièce. Puis Bhâskaran se mit à grommeler :

— En effet, ça va faire de grosses dépenses supplémentaires.

Elle ne releva pas. Elle connaissait ses réactions par cœur. Elle n'éprouvait même plus le besoin inquiet de liberté qu'elle avait connu. Tel un oiseau auquel on a rogné les ailes, elle se replia sous la couverture, ne souhaitant que dormir, tandis que Bhâskaran additionnait dans sa tête les montants des frais à venir, échafaudait des plans pour équilibrer son budget.

Une loi... une loi... une loi... pensa encore Châyâ avant de sombrer dans le sommeil.

De haute lutte

Le lait, auquel elle avait ajouté du sucre et une pincée de poivre, était chaud à point. Elle alla chercher une thermos pour l'y verser.

C'était un des éléments essentiels de chaque récital.

À peine la dernière note du chant s'éteignait-elle sous un tonnerre d'applaudissements qu'il se tournait vers Cempakam d'un mouvement lent. Ce qu'elle voyait alors s'était profondément imprimé dans son cerveau : le triple menton, le cou épais orné d'une fine chaîne en or, brusquement baigné de sueur ; les épaules couvertes du châle de soie rouge dont l'avait un jour revêtu sur scène le grand Kripânanda Vâriyar ; le sourcil discrètement levé à son intention. À ce signal, elle remettait le tamera entre les mains de l'élève qui avait accompagné le chanteur, remplissait une timbale en argent et la lui tendait en disant à voix basse :

— C'était magnifique.

Puis il buvait et, chaque fois, il trouvait quelque chose à redire :

— Tu aurais pu mettre un peu moins de sucre.

Ou encore :

— Le lait est tiède.

Il chuchotait, mais Somu, l'élève, qui avait tout entendu, la regardait du coin de l'œil.

Impassible, elle répondait :

— Très bien, j'y ferai attention la prochaine fois.

Sur le chemin du retour, dans la voiture, Shanmugan prenait doucement sa main dans la sienne. Puis il évoquait un des râgas qu'il venait de chanter, précisait le mouvement – âlâpana, improvisation ou niraval – et demandait :

— Est-ce que c'était bien ?

Il ne se satisfaisait pas d'un vague murmure d'approbation.

— Est-ce que je l'ai chanté tel qu'Ayya nous l'a enseigné ?

Certains soirs, elle restait silencieuse et regardait par la vitre défiler la rue, les maisons, les piétons.

— Allons, dis-moi, insistait-il.

Il arrivait qu'il ait commis une erreur, un détail, indécélable par le public. Lorsqu'elle le lui faisait remarquer, son visage s'assombrissait :

— Tu as raison. Évidemment, rien ne t'échappe, à toi. Tu n'étais pas la disciple favorite d'Ayya pour rien, grommelait-il.

Sa rancœur persistait jusqu'à leur arrivée chez eux, mais passé le seuil, son humeur changeait du tout au tout. Il jouait au carom avec les enfants, savourait le rasam à l'ail avec un plaisir manifeste.

Après dîner, il prenait le tampura sur ses genoux et faisait résonner les cordes.

— S'il te plaît, ma chérie, chante...

Et il nommait le morceau qu'il n'avait pas rendu à la perfection.

Tout en l'écoutant, il exprimait sa contrition par des exclamations désolées.

— Amma ! Amma !

Parfois, il se frappait le front contre la caisse de l'instrument en gémissant :

— Tu veux m'achever, misérable ! Et il invoquait la mémoire du maître, son propre père : Ayya ! Ayya !

Plus tard dans la nuit, il arpentait la véranda dans un sens puis dans l'autre, inlassablement.

Elle, après avoir fini de chanter, partait se coucher et s'endormait aussitôt. Il lui arrivait de se réveiller en pleine nuit et de le voir aller et venir sans répit. Elle se levait, s'approchait de lui tout doucement par derrière et lui touchait le bras. Il l'enlaçait alors sans se retourner. Le visage, les épaules, la poitrine pressés contre son dos, elle restait immobile, puis, au bout d'un moment, elle retournait se coucher. Souvent, il l'accompagnait pour s'allonger à côté d'elle et la tenait serrée dans ses bras. Leur étreinte les conduisait parfois à faire l'amour. Il déployait alors tous ses efforts pour l'amener à l'orgasme et lui demandait sans cesse si elle était satisfaite.

Il lui arrivait aussi de vouloir rester seul. Ces soirs-là, il déroulait une natte, s'allongeait sur la véranda et répétait le morceau qu'elle avait chanté

comme il devait l'être. Jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Tôt le matin, la troupe des élèves de Shanmugan venait entourer celui qu'ils appelaient « frère aîné », leur Annan. Ils noyaient aussitôt Cempakam sous un flot de requêtes :

— Anni ! Annan voudrait de l'eau chaude à boire !

— Anni ! Annatchi réclame du café !

— Anni ! Du rasam pour Annan, avec beaucoup de poivre, s'il te plaît !

Ses élèves semblaient servir à Shanmugan de rideau derrière lequel il pouvait harceler Cempakam par procuration. Venait-elle en personne l'affronter du regard, il détournait les yeux.

Les nuages accumulés entre eux se dissipaient au cours de la journée et le soir, les plaisanteries et les taquineries coutumières reprenaient le dessus. C'était une sorte de jeu, mais un jeu sans arbitre ni règles auquel les participants eux-mêmes n'avaient pas conscience de jouer. Un jeu dont il aurait été bien difficile de dégager un gagnant et un perdant, où défaite et victoire changeaient constamment de camp.

Un portrait encadré d'Ayya était accroché au mur du salon, entouré d'une guirlande de fleurs. Ayya, « le maître » : tous ceux qui connaissaient Kadirvel Pillai appelaient ainsi le chanteur carnatique, fils de Kanakambal, issu d'une grande et longue lignée d'Isaivélâlar traditionnellement dédiée aux arts de la danse et de la musique.

Quand sa mère dansait, parée de ses pendants d'oreilles en or et en diamant, le cou encerclé d'un collier de rubis, un fin tracé de noir soulignant ses paupières, les lèvres rouges de bétel, elle plongeait en pâmoison la ville de Kumbakonam tout entière, racontait Ayya. Il l'avait aussi vue se produire dehors, pendant la procession de la divinité du temple à travers les rues.

— Je la revois comme si c'était hier, en sari rouge vif et corsage vert, interprétant le navasandhi kavuthuvam au carrefour. Dans mon souvenir, Cempakam, confiait-il à sa jeune élève, la rue s'étirait loin devant nous. De chaque côté, des hommes portaient des lampes à pétrole sur l'épaule. Il y avait beaucoup de monde. La danse d'Amma faisait paraître les lieux encore plus spacieux.

Longtemps après, alors qu'il repassait au même endroit, la place et les voies bordées de leurs égouts à ciel ouvert lui avaient semblé beaucoup plus exiguës. Dépouillée de la danse de sa mère, la rue se révélait dans sa nudité ordinaire.

Kanakambal avait emmené son fils avec elle à Chennai pour voir Gandhi. Le rassemblement avait lieu sur la plage où affluait continûment une véritable marée humaine. Elle était restée debout plusieurs heures derrière lui, les mains sur ses épaules. Pendant le voyage de retour en train, elle n'avait pas dit grand-chose. Mais le jour où elle s'apprêtait à danser de nouveau, elle avait revêtu un sari en simple khadi. Lorsque les autorités du temple lui avaient fait part de leur étonnement, elle avait répliqué :

— Dites-moi, dans quel shâstra est-il écrit que l'on doive s'habiller de soie ? Je ne suis pas une vulgaire saltimbanque. Messieurs, je mange mes repas assaisonnés de sel.

Plus tard, elle avait entretenu des liens d'amitié avec l'athée Râmamirtham Ammayâr et l'avait accompagnée à plusieurs réunions du Mouvement rationaliste pour le Respect de Soi.

Quand Ayya avait dix ans, aucun homme, depuis longtemps déjà, ne s'arrêtait plus chez eux pour rendre visite à sa mère, à l'exception de Govindarâja Mudaliyâr. L'avocat était un érudit féru de culture tamoule. Accompagné d'Ayya, il chantait souvent des extraits du *Tevaram* ou du *Tirupukazh* sur différents râgas. C'est à ce moment qu'Ayya avait commencé à apprendre le chant carnatique.

Peu à peu, les occasions de danser en public s'étaient raréfiées pour Kanakambal, puis elles avaient cessé complètement lorsque l'État du Tamil Nadu avait frappé d'interdiction le système qui vouait les devadâsi au service des temples. Elle n'en avait pas paru affectée. Animée et gaie, elle passait son temps à expliquer à Ayya les subtilités de la musique et à discuter avec le maître de celui-ci. Elle ne dansait plus que les soirs où Mudaliyâr lui demandait d'interpréter certains chants pour lui en y apportant l'expressivité du Bharatanâtyam.

Un soir, quelqu'un était venu lui annoncer que Mudaliyâr venait de mourir d'une crise cardiaque. Elle s'était adossée un moment contre un pilier, figée, sans rien dire. Comme l'avocat avait laissé un testament par lequel il lui léguait plusieurs biens immobiliers, la situation matérielle de la mère et du fils (âgé de dix-sept ou dix-huit ans à cette époque) s'était maintenue et ils avaient pu continuer à vivre dans un confort relatif.

Mudaliyâr et Kanakambal s'étaient fait prendre en photo dans un studio de Kumbakonam, lui, assis, le dos très droit, les bras posés sur ceux du fauteuil, elle debout à côté de lui, un peu en retrait, effleurant d'une main le dossier du siège, l'autre pendant le long du corps. Ils avaient accroché le tirage au mur, dans le coin gauche de l'étroit couloir qui longeait l'avant de leur maison, et Kanakambal ne l'avait pas déplacé après la mort de l'avocat.

Plus tard, sa santé déclinante l'avait forcée à s'aliter. Dans son visage immobile, ses yeux ne cessaient de balayer l'espace qui l'entourait. C'était la photo qu'ils cherchaient, s'était dit Ayya, cette photo que l'on croisait du regard chaque fois que l'on empruntait le couloir au gré des allées et venues quotidiennes. Alors qu'il se faisait cette réflexion, elle l'avait appelé auprès d'elle et prié de lui apporter la boîte dans laquelle elle rangeait les grelots qu'elle s'attachait aux chevilles pour danser. Elle les avait sortis de leur coffret, placés le long de son corps comme elle l'aurait fait d'un bébé et caressés doucement pour les faire tinter. Le lendemain, elle avait rendu son dernier soupir.

Ayya relatait la vie de sa mère épisode par épisode, comme s'il s'agissait d'une histoire. Il avait déplacé la photo du couloir dans sa propre chambre.

Depuis qu'elle avait perdu son mari, la mère de Cempakam gagnait sa vie en travaillant comme cuisinière dans plusieurs maisonnées. C'était une femme qui aimait chanter. Chaque matin, elle commençait sa journée en fredonnant le râga Bhûpâlam et elle la terminait le soir sur le mode Nîlambari. La vie ne lui avait pas permis d'étudier la musique, mais elle ne manquait pas un seul concert au temple.

La petite enfance de Cempakam s'était déroulée tout entière autour de la musique. Lorsque le rémouleur ambulant posait une lame contre sa meule en clamant : « Aiguiseur de couteaux ! », le crissement produisait à son oreille une mélodie animée d'un rythme distinct et elle appelait sa mère pour le lui faire entendre. Lorsque cette dernière, ayant huilé les cheveux de sa fille assise sur un tabouret, lui donnait un bol d'eau à tenir pendant qu'elle lui massait le crâne, la petite y trempait les doigts, produisait des clapotis sur différentes notes, *salak-palak*, *salak-palak*, deux fois vers elle, quatre fois vers le bord opposé et demandait :

— Qu'est-ce que je joue là, Amma ?

— Comment pourrais-je savoir ?

— Vraiment, tu n'as pas reconnu le morceau ? C'est *Vâravîna* !

— D'accord, d'accord.

— Et celui-là ?

Salak salak salak palak palak palak, faisaient les doigts.

— Non plus. Allez, ça suffit, répondait sa mère en la massant de plus en plus fort.

— *Orumayudane ninaithu*, bien sûr !

Et sa mère éclatait de rire.

Dans la ville, tout le monde avait entendu parler du talent et de la gentillesse d'Ayya. Quand Cempakam avait atteint l'âge de cinq ans, sa mère, prenant son courage à deux mains, l'avait emmenée voir le grand musicien chez lui.

Il était sorti s'asseoir sur la véranda exhaussée du devant de sa maison et lui avait demandé la raison de sa visite.

— Pourriez-vous enseigner la musique à ma fille ?

— Ça ne serait pas une bonne chose. Madame. Envoyez votre fille à l'école. Quand elle en sortira, elle pourra faire son chemin. La musique exige d'énormes efforts, on doit lui sacrifier jusqu'à sa propre vie. Dans son cas, ce n'est pas envisageable.

Et, prenant congé, il s'était retiré à l'intérieur de la maison.

Au lieu de quitter les lieux, sa mère était restée plantée là, debout. Une ou deux heures plus tard, Ayya, stupéfait de les trouver en ressortant, s'était exclamé :

— Vous n'êtes pas parties ! Qu'attendez-vous donc de moi ?

— Enseignez-lui la musique, je vous en prie. Elle peut rester habiter chez vous. Traitez-la comme votre propre enfant.

Ayya avait posé les yeux sur Cempakam. Elle se rappelait encore les vêtements qu'elle portait ce jour-là : une jupe longue en coton, verte, à carreaux et bordure noire, et un corsage jaune à manches courtes, bouffant aux épaules. Sa mère lui avait soigneusement lissé les cheveux et les avait rassemblés sur le côté en queue-de-cheval attachée par un ruban, puis ornés d'une tresse de jasmin. Elle ne portait pas de sandales. Les deux pieds écartés bien ancrés dans le sol, elle avait soutenu son regard.

— Chante-moi quelque chose, avait-il ordonné.

Sa mère avait préparé Cempakam très sérieusement en prévision de ce moment. Elle lui avait fait répéter un morceau composé peu avant par Ayya sur le râga Ânandabhairavi, dans lequel Sîtâ, enfant, se demandait qui étaient ses parents véritables. C'était un chant poignant, qu'il avait déjà interprété lui-même par deux fois au temple.

— *Bhûmi yen thâi endrâl...* S'il est vrai que la Terre est ma mère... avait entonné Cempakam, bras croisés, sans bouger et regardant droit devant elle.

Lorsqu'elle s'était tue, il était resté un moment silencieux, puis, d'une voix pleine de tendresse, il avait lancé :

— Viens ici.

Elle l'avait rejoint en deux pas. Il l'avait soulevée pour l'asseoir à côté de lui, puis, lui caressant les cheveux, il avait levé les yeux vers sa mère et avant même qu'ils aient fini de parler tous les deux, elle s'était endormie d'un profond sommeil, la tête sur ses genoux.

Ayya aimait raconter cette anecdote. Il terminait toujours en disant :

— On aurait dit que tu te savais arrivée à la destination qui était la tienne.

Une période d'études très intensives avait suivi. Ayya faisait pratiquer Cempakam avec son fils Shanmugan, de quatre ans son aîné. Un ou deux mois plus tard, la mère de la fillette était partie travailler à Delhi comme cuisinière pour une famille d'indiens du Sud. Elle envoyait régulièrement de l'argent pour sa pension. Quand elle venait lui rendre visite, une fois l'an, elle lui demandait de chanter pour elle.

Pour le reste, Cempakam était élevée comme la propre fille d'Ayya. Nâgammâl, son épouse, était comme une seconde mère pour l'enfant et lui faisait partager le grand intérêt qu'elle portait aux textes de culture tamoule. Ainsi Cempakam apprenait-elle la musique avec l'un et la littérature avec l'autre.

Ayya avait besoin chaque jour d'une bouteille entière d'alcool. Il buvait le soir, seul ou entouré d'amis musiciens. Au cours de ces soirées circulaient des histoires, s'échangeaient des informations, s'ébauchaient de nouvelles compositions. C'était aussi le moment qu'il choisissait souvent pour évoquer sa mère.

Quant à Cempakam, c'était avec Shanmugan qu'elle chantait, parlait, se disputait et se réconciliait.

Le garçon, un peu paresseux, ne prenait pas ses études très au sérieux. Il manquait d'attention pendant les cours et tout son comportement semblait dire : qui d'autre que moi pourrait revendiquer l'héritage musical de mon Ayya ? Il semblait croire que son père lui avait transmis tout son talent par la voie du sang, qu'il n'avait à se plier à aucune discipline, qu'il ne devait s'imposer aucun effort. Il ne se levait pas à quatre heures du matin pour exercer sa voix comme le faisaient Cempakam et les autres étudiants qui habitaient chez Ayya. Et comme pour confirmer qu'il n'avait pas besoin de se fatiguer, les notes jaillissaient de sa gorge avec le naturel et la vivacité d'un torrent de montagne.

Ayya insista pour que Cempakam apprenne, en plus du chant, à jouer d'un instrument de musique et commença à lui enseigner la vîna. Il lui interdisait toutes les tâches domestiques qui auraient pu lui abîmer les doigts, comme éplucher les légumes ou faire la vaisselle. Quand Nâgammâl tombait malade, ce qui n'arrivait que très rarement, il ne comptait pas sur ses élèves pour effectuer les travaux ménagers à la place de son épouse. Il s'en chargeait lui-même, assisté par Shanmugan. L'attention qu'il portait aux doigts de Cempakam lui valait d'être exemptée en fait de toute besogne. Elle était seulement chargée de cueillir et de préparer les feuilles de bananier qui leur servaient d'assiettes et de remplir des verres d'eau pour le repas.

— Je suis sûr qu'elle va devenir fainéante, grommelait Shanmugan. Au fond, c'est simple. Je n'ai qu'à demander à apprendre la vîna, moi aussi, et comme ça, on ne me chargera plus des tâches ménagères.

— Pourquoi cherches-tu à rivaliser avec elle ? demandait Ayya.

Quand son père regardait ailleurs, Shanmugan tourmentait la fillette. Il lui donnait des tapes sur la tête, tirait violemment sur sa natte derrière son dos pendant qu'elle chantait et s'amusait des grimaces qui déformaient ses traits lorsqu'elle se mettait à pleurer.

Pourtant c'était aussi Shanmugan qui grimpait aux arbres pour lui cueillir des mangues, qui allait lui chercher des concombres verts au potager, qui allait voler de la noix de coco et du sucre de palme dans la cuisine, à l'heure où Nâgammâl faisait la sieste. Pour elle.

Le jour où Cempakam devint pubère, elle gagna la pièce du fond et se tint longtemps debout devant la fenêtre, une sensation de lourdeur dans les cuisses, tenaillée par l'inquiétude : allait-on l'isoler trois jours durant ou bien aurait-elle encore le droit de chanter, de toucher les instruments de musique, d'aller lire les livres qu'Ayya gardait dans sa chambre ? En revêtant le demi-sari beige à fleurs violettes, elle avait pensé à sa mère, à présent si loin d'elle, qui avait laissé le vêtement à Nâgammâl lors de sa dernière visite en vue de cette occasion. Elle avait aussi parlé à sa fille de ce qui l'attendait.

Non, on ne pouvait pas le lui interdire, elle devait chanter ! Jouer de la vîna ! Prendre les gros volumes d'Ayya comme des chatons sur ses genoux pour les feuilleter !

Au bout d'un moment, Ayya entra et vint droit vers elle. Il lui encadra la tête de ses mains et la posa contre sa poitrine :

— Chère petite princesse, lui dit-il avec douceur.

Elle fondit en larmes. Comment avait-il deviné l'état d'esprit dans lequel elle se trouvait ?

— Tu as peur de ne pas pouvoir chanter, jouer de la vîna et toucher à mes livres, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête.

— Bécasse ! Tout le monde le peut, et à n'importe quel moment. Quel rapport y a-t-il entre tout ça et ce qui t'arrive ? Qui t'a demandé de venir t'isoler dans cette pièce ? Allez viens, sors d'ici, conclut-il en l'entraînant par la main.

Puis, interpellant Nâgammâl qui s'affairait au ménage :

— Nâgou ! Ne lui demande pas de rester à l'écart. Tu sais que je n'aime pas ça du tout.

Son épouse regarda Cempakam en souriant :

— Je n'y suis pour rien. C'est elle qui a voulu rester là-bas debout près de la fenêtre. Je lui ai dit plusieurs fois de sortir, mais elle n'a rien voulu savoir.

Ayya recouvrit le sol de la pièce d'étude d'un drap blanc et lui tendit le tampura. Il appela Shanmugan et ses autres élèves, puis ils pratiquèrent ensemble comme ils le faisaient chaque jour. Ils remarquèrent bien que Cempakam portait un demi-sari, sans que cette nouveauté bouleverse leur

routine. Ainsi cet aspect de sa vie, s'intégrant à tous les autres, ne fut jamais pour elle source de rupture et de discontinuité.

La première fois qu'il décida de se faire accompagner au chant en concert par un de ses élèves, Ayya choisit Cempakam. Shanmugan vint avec eux au récital, mais il n'était pas prévu qu'il chante et il en conçut de la rancœur. Selon lui, Ayya l'avait tenu délibérément à l'écart pour le punir.

Quelques jours plus tôt, vers midi, un visiteur s'était présenté à l'improviste pour inviter Ayya et convenir des conditions de sa prestation. Comme ce dernier était en train de faire la sieste, c'était Shanmugan qui avait fait asseoir l'homme sur la véranda, puis il avait disparu à l'intérieur de la maison et aussitôt oublié sa présence.

Deux heures plus tard, lorsque Ayya était sorti, l'homme se trouvait toujours là, à l'attendre. Il avait salué respectueusement le musicien et ajouté qu'il avait grand soif. Ayya, découvrant la situation de son visiteur, avait aussitôt appelé Cempakam.

La jeune fille regardait des livres dans l'étude d'Ayya avec Shanmugan. Décelant de la colère dans sa voix, elle s'était hâtée de sortir :

— Vous m'avez appelée, Ayya ?

— Cempakam, qu'est-ce que ça veut dire ? Tu trouves correct de faire attendre quelqu'un aussi longtemps sans lui demander s'il a soif ou faim ? Il est midi passé, et il vient de loin. Qu'étais-tu donc en train de faire ?

À ce moment, Shanmugan, qui avait tout entendu, était apparu sur le seuil.

— C'est de ma faute, Ayya. C'est moi qui l'ai reçu et invité à s'asseoir. Puis il m'est complètement sorti de l'esprit. De toute façon, je ne crois pas qu'il s'agisse d'un concert important. À en juger par sa tenue, tu seras payé deux miettes de noix de coco pour ton récital, avait-il conclu sur le ton de la plaisanterie.

Ayya, saisissant la pièce de coton blanc qu'il portait à l'épaule, l'avait lancée au visage de son fils. Il avait déposé une carafe d'eau, une collation et une assiette de fruits à côté du visiteur. Puis il s'était excusé en lui expliquant ce qui s'était passé et avait accepté son invitation.

Après son départ, il était allé trouver le jeune homme.

— Shanmugan, un chanteur ne doit se montrer arrogant en aucune circonstance.

Le garçon s'était contenté de lever le sourcil en se tournant vers Cempakam, les lèvres crispées.

C'était le concert dans lequel Ayya avait choisi de se faire accompagner par Cempakam. Vers la fin du récital, il l'invita à chanter en solo deux kîrtanam.

Le récital, qui avait lieu dans un petit village, marquait l'inauguration d'une route bétonnée construite pour remplacer la piste de terre qui avait jusqu'alors servi de rue principale. Seules la sono et quelques ampoules pour éclairer la scène fonctionnaient à l'électricité. Aucune lumière n'agressait l'œil. Parfois, la lampe torche d'un spectateur se levant pour partir captait dans son pinceau une chemise blanche, un sari ou un corsage de couleur vive, la joue d'un enfant endormi posée contre une cuisse.

Dès les premières minutes, un pont s'était établi entre les musiciens et le public, unis par la sensibilité de leur perception. Aucun applaudissement ne salua la dernière note du récital, mais un vieil homme s'avança pour déclarer :

— Ayya, ce soir, votre musique nous a complètement subjugués. J'ai quatre-vingts ans, je ne sais pas s'il existe ou non une autre vie, mais si je dois renaître, je voudrais que ce soit en tant qu'enfant dans votre foyer, pour le bonheur de vous entendre chanter tous les jours.

Puis, n'ignorant rien des habitudes de l'artiste, il lui remit une petite bouteille d'alcool. Ayya ne la refusa pas, mais, sur le plateau qu'on vint lui tendre, il prit la moitié de noix de coco sans toucher aux billets de banque de sa rémunération.

— S'il vous plaît, gardez l'argent pour offrir des sucreries à ces bambins qui n'ont pas pleuré et qui ont été si sages pendant tout le récital.

Cette nuit-là, dans le char à bœufs qui les ramenait par une route sinueuse à travers champs et bois, il s'adressa à Shanmugan :

— Si j'ai demandé à Cempakam de chanter ce soir, expliqua-t-il, sache que ce n'était pas pour te punir. Mon choix n'a rien à voir avec ce qui s'est passé l'autre jour. C'est bien parce qu'elle est plus avancée que vous tous, et de loin, grâce à son travail acharné.

Dès lors, Shanmugan se mit à pratiquer sans relâche, comme un forcené.

Le jour vint où Ayya fixa la date de l'aranguettam de Cempakam, prête à se produire pour la première fois seule en public. Le petit récital, auquel il

ne manqua pas de convier la mère de la jeune fille, avait lieu dans une école de la ville. Ce devait être une représentation toute simple, mais Cempakam réservait une surprise à son maître.

Elle avait composé pour la circonstance un varnam, sur un « collier » de différents râgas, qui évoquait la danse d'un paon dans une clairière de la forêt profonde. Elle le chanta à la place de l'invocation coutumière à Vinâyaka. Sa signature figurait en bonne place dans le vers qui disait : « *Kadirvel Nâgamiruvâr makal Cempakam manam makizha*. Puisse le cœur de Cempakam, fille de Kadirvel et des deux Nâga, se réjouir. »

À peine étaient-ils rentrés que Shanmugan éclata :

— N'était-ce pas de l'arrogance de sa part de chanter sans avoir d'abord invoqué Ganesh ?

— Non, répondit Ayya, c'était la fierté que donne la connaissance de son art, et nous avons tous besoin de la ressentir.

Sa mère, très touchée d'entendre Cempakam lier son nom – Nâgavalli – à celui de Nâgammâl, l'épouse d'Ayya, en évoquant les « deux Nâga », s'était sentie récompensée de toutes ses années de travail en cuisine. Elle mourut malheureusement avant de pouvoir assister aux récitals ultérieurs de sa fille.

Au cours de l'année qui suivit, Cempakam reçut au moins cinq ou six invitations à chanter. De son côté, Shanmugan, après avoir accompagné quelque temps Ayya au chant, put enfin voler de ses propres ailes et commença à se produire en soliste. Nul ne sait à quel moment se noua un lien profond entre les deux élèves. Peut-être existait-il depuis longtemps au fond d'eux-mêmes à leur insu.

Le jour où Ayya aborda la question de son mariage, Cempakam n'en souffla mot.

— N'épouse jamais un homme qui voudrait t'empêcher de participer à des concerts. Ton mari devra respecter ton art.

Quand il lui demanda ce qu'il devait faire, s'il devait chercher quelqu'un du côté des jeunes gens de sa caste, elle ne répondit pas. En sortant de la pièce, elle tomba sur Shanmugan dans le couloir.

— Cempakam, qu'est-ce que je viens d'entendre ? Il n'est pas question que tu épouses un autre homme que moi !

Le cœur gonflé de joie, elle se précipita vers lui et le serra très fort dans ses bras, la tête contre son torse nu.

Lorsqu'ils firent part à Ayya de leur souhait commun, ce dernier ne réagit pas tout de suite tandis que Nâgammâl, tout heureuse, serrait Cempakam sur son cœur.

— Rien ne presse. Pourquoi ne pas attendre un an ou deux avant de vous marier ? avait finalement suggéré Ayya à son fils.

— À quoi bon différer, alors que notre décision est prise ? répliqua Shanmugan.

— Elle est encore très jeune. Laissons-la grandir un peu.

Les amoureux déambulaient, la mine sombre, comme deux âmes en peine. Le troisième jour, Ayya accepta de fixer la date de leur mariage.

Deux mois de bonheur intense suivirent, mois de caresses et d'exploration pour les jeunes mariés tout à l'émerveillement de leur désir et de leur découverte l'un de l'autre. De tout ce temps, ils n'étudièrent aucun nouveau morceau. Puis un jour, Cempakam reçut une invitation à donner un récital dans une autre ville. Elle envoya un télégramme pour répondre qu'elle acceptait et prépara à l'intention d'Ayya une liste des morceaux qu'elle prévoyait de chanter. Il y apporta deux ou trois modifications et proposa de lui enseigner deux nouvelles compositions. Au dîner, il suggéra à Shanmugan de se joindre à Cempakam pour étudier ces morceaux en même temps qu'elle.

— Pourquoi ? s'enquit aussitôt Shanmugan. Est-ce qu'elle va donner des récitals en public ?

— Pourquoi pas ? rétorqua sèchement Ayya. Tu voudrais qu'elle fasse la cuisine, peut-être ?

— Non, Ayya. Mais pourquoi devrait-elle courir d'un endroit à l'autre alors qu'elle pourrait chanter tout son content à la maison ? Ces allées et venues la fatigueront. Je me chargerai de tous les déplacements pendant qu'elle se reposera ici tranquillement.

Ayya continua à manger sans un mot. Lorsque Cempakam vint lui apporter de l'eau pour la nuit, il se tourna brusquement vers elle :

— Va-t'en ! Va t'occuper de ton foyer et faire des bébés !

Figée, les larmes aux yeux, elle ne répondait pas.

— Pourquoi pleures-tu, malheureuse ?

— S'il vous plaît, Ayya, apprenez-moi les nouvelles compositions.

— Va, nous commencerons demain, dit-il d'une voix radoucie.

Ayya ne cessa d'enseigner jusqu'à sa mort.

Dehors, on disait que Shanmugan était l'héritier de sa tradition musicale. Distinctions, châles cérémoniels et éloges pleuvaient sur lui. Les moments qu'il passait à chanter avec Cempakam à la maison se raréfièrent et ne furent bientôt plus qu'un souvenir. Les déploiements de faste, les démonstrations ostentatoires se multipliaient dans le sillage du succès. Shanmugan était entré dans un vaste cercle d'acolytes obséquieux, de flagorneurs et d'artistes véritables. Cempakam vivait en retrait à côté de lui, faisait résonner le bourdon du tamera, lui tendait sa timbale de lait chaud, mais en un lieu imperceptible à l'œil nu, ils restaient arc-boutés tels des lutteurs dans un conflit qui semblait ne jamais devoir finir.

— Anni, pourrais-tu me donner un verre de lait avec de la poudre de curcuma, s'il te plaît ? demanda Somu, l'élève qui secondait Shanmugan au chant, en entrant dans la cuisine.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu as ? Tu ne te sens pas bien ?

— J'ai toussé deux ou trois fois, Anni.

Il portait toujours ses bracelets au poignet.

Trois ans plus tôt, un jour où Shanmugan était parti, il avait insisté auprès de Cempakam pour qu'elle lui enseigne un varnam de sa composition. Puis il l'avait interprété lors d'un petit récital, sans négliger d'en mentionner l'auteur. À la fin, un grand musicien qui avait assisté au concert était venu le trouver. C'était un homme intransigeant qui barrait aux femmes l'accès à toute scène sur laquelle il se produisait. Il s'était adressé à Somu d'un ton railleur :

— Alors comme ça, tu as commencé à te faire enseigner par une femme ? Au point où tu en es, pourquoi ne portes-tu pas des bracelets comme elle ?

— Bonne idée, Anna. Je vais m'en procurer une paire de ce pas.

Et il s'était aussitôt rendu à la bijouterie la plus proche d'où il était revenu, deux joncs en argent au poignet.

Pour ce qu'il considérait comme un outrage envers l'éminent personnage, Shanmugan avait réprimandé son élève, mais ce dernier avait

refusé d'ôter ses nouveaux ornements.

Tandis que Somu buvait son lait au curcuma, un autre étudiant entra pour annoncer l'arrivée de « Monsieur Rangasâmi », suivi de peu par ce dernier, très agité.

— Amma, ô Amma, nous avons commis une grave erreur ! s'exclama-t-il en franchissant le seuil de la pièce principale.

— À quel sujet ? demanda-t-elle, sortant de la cuisine pour le rejoindre.

Elle l'invita à s'asseoir et fit de même.

— Je retrouve la ville après un mois d'absence. Avant mon départ, j'ai chargé mon assistant de recruter les musiciens pour accompagner Shanmugan Annan dans le récital que nous l'avons invité à donner bientôt. Mais il est nouveau, il ne connaît pas les us et les coutumes de notre milieu... Il a engagé des femmes au violon comme au ghâtam. Qu'allons-nous faire ?

— Monsieur Rangasâmi, dans le domaine de la musique, qu'importe si l'interprète est un homme ou une femme ? Dans la famille de notre Ayya, les femmes jouent de tous les instruments, y compris du mridangam et du kanjira. À l'époque où il se disait qu'elles ne devaient chanter « ni râga, ni tânam, ni pallavi », les femmes de sa lignée interprétaient tous les mouvements et tous les morceaux, même les svara. C'est le fils de notre Ayya qui donne ce récital. Il ne sera pas fâché. Vous pouvez partir tranquille, dit-elle en lui souriant.

Debout sur le seuil de la cuisine, Somu tripotait ses bracelets d'un air songeur.

Un châle pailleté d'or scintillant sur ses épaules, Shanmugan monta en scène et salua le public, puis il s'assit en jetant un coup d'œil autour de lui. Son regard glissa sur Somu, sur Cempakam au tampura, puis se teinta de surprise en découvrant la violoniste et la joueuse de ghâtam, tandis que Rangasâmi présentait les artistes.

Au cours du premier morceau, lorsqu'il fit une première pause pour laisser Somu prendre le relais, son second ne releva pas. Il regardait ailleurs. La deuxième fois, Somu restant inattentif, Cempakam se pencha vers son micro et répéta le vers chanté à la place du jeune homme. Stupéfié par son intervention, Shanmugan se tourna vers elle. Cempakam le regardait au fond des yeux, le visage rayonnant, épanoui dans un sourire.

Lorsqu'un immense applaudissement souleva la salle pour saluer sa voix, Shanmugan la fixa, sonné tel un lutteur au tapis. Alors Somu prit le tamera des mains de Cempakam, déplaça son micro devant elle et ce fut elle qui entonna le vers suivant. Shanmugan, saisi d'une sueur en dépit de la climatisation de la salle, déposa son châle pailleté à côté de lui et se remit à chanter. Avec elle.

OceanofPDF.com

La forêt

Ce n'était pas à une forêt ordinaire que Chentiru pensait, mais plutôt à la forêt des poèmes classiques tamouls, au cœur de laquelle une eau pure comme le lait se jette en cascade entre des parois rocheuses où s'accrochent des ruches sauvages. Elle voulait séjourner dans une forêt. Une forêt pour laisser derrière elle les bruits de voitures, de conversations, de pas, d'appareils ménagers.

Son projet lui valait les taquineries de son entourage : « Mûre pour le vânaprastham ? », « Finie la maison, bonjour la forêt ! »

Brahmachâryam, grihastham, vânaprastham, sannyâsam... Les quatre étapes de l'existence ne pouvaient-elles donc se concevoir que séparément ? Ne pouvait-on aborder l'une sans avoir quitté la précédente ? Était-il interdit de les mélanger ?

Quand elle était petite, elle habitait avec sa mère et son frère cadet à Bangalore, alors que son père travaillait comme chef comptable dans une plantation de café pour un patron qui en possédait plusieurs. Pendant la période des vacances où les enfants séjournaient chez lui, ils passaient leurs après-midi à folâtrer entre les plants de café, de poivre et de cardamome, le long des pentes densément arborées de ce versant de la montagne. Les travailleurs des plantations les mettaient souvent en garde contre les ours et autres animaux sauvages qui pouvaient rôder alentour.

Avant sa naissance, ses parents vivaient ensemble sur la plantation. Lorsque les contractions avaient commencé, on avait transporté sa mère à l'hôpital relativement éloigné où elle devait accoucher, mais il avait fallu s'arrêter en route. Dix minutes plus tard, Chentiru naissait sous un arbre à la vaste frondaison.

Son père lui disait souvent pour la taquiner :

— Un jour, je marchais dans la forêt quand j’ai aperçu un bébé allongé sous un arbre. Je t’ai prise dans mes bras et je t’ai rapportée à la maison. Alors comment veux-tu que ce soit ta mère qui t’ait mise au monde ?

Il la provoquait jusqu’à la faire pleurer, juste pour s’amuser. Les larmes aux yeux, elle allait chaque fois trouver sa mère pour lui demander si c’était vrai.

— C’est ça, il t’a trouvée sous un arbre... Tu le prends pour le grand roi Janaka, ma parole ?

En grandissant, son frère cadet avait commencé à son tour à se moquer d’elle.

— Hou... La fille née sous l’arbre !

Mais elle avait grandi, elle aussi, et ces railleries ne la faisaient plus pleurer.

— Oui, comme Bouddha, si tu veux savoir, répliquait-elle.

— Et tu vas partir comme lui chercher ton « arbre de l’éveil » ? ironisait-il.

Elle avait déclaré à Tirumalai qu’au fond d’elle-même elle était cette fille des pentes boisées où elle était née, où elle avait joué, enfant. Mais son mari refusait cet argument. On ne s’intitule pas femme d’une tribu forestière. Pour un peu, raillait-il, elle se serait prise pour Vallî chantant *âlolam*... afin d’éloigner les oiseaux de ses cultures. Qu’avait-il donc dit pour qu’elle veuille partir en toute hâte se retirer dans la forêt et y vivre en ascète ? Il avait été prêt à partager avec elle ses responsabilités au sommet de l’entreprise. S’il avait été le souverain de ce royaume, elle en aurait été la reine, c’était ce qu’il aurait souhaité. Ce n’était pas de sa faute si ses partenaires en avaient décidé autrement. Ne voyait-elle pas qu’il déplorait cet état de choses ? Était-ce une raison pour faire ses valises ? Pour s’enfuir dans la forêt ?

Certes, elle lui avait apporté un soutien sans faille pendant les années difficiles, à l’époque où il devait frapper à toutes les portes pour tenter de se faire une place au soleil. Il l’avait toujours reconnu. Mais la situation n’était plus la même. Ce n’était pas parce qu’on demandait à Chentiru de se tenir un peu à l’écart de l’affaire qu’il lui fallait se préparer à partir comme si elle devait renoncer à tout.

Et d’ailleurs, pourquoi la forêt ? Comme si la forêt l’attendait pour devenir son refuge ! Elle lui faisait l’effet de ces rêveurs qui s’identifient

aux personnages des épopées. En outre, même aux temps épiques, c'étaient exclusivement les hommes qui se rendaient seuls dans la forêt, pour chasser ou pour anéantir des êtres maléfiques. Lorsque les femmes y pénétraient, ce n'était jamais sans leur mari : Sîtâ avait accompagné Râma exilé sur ordre de son père, Damayanti avait suivi Nala après la perte de son royaume aux dés, les épouses des sages partageaient la vie d'ermite de ces derniers. On ne pouvait rencontrer, seules en pleine forêt, que des séductrices, telle Menaka, cette nymphe envoyée par les dieux pour briser la méditation d'un ascète. À cette exception près, c'était pour une femme un lieu de perdition. Elle était désorientée par tout ce qui l'entourait, les arbres, les animaux, les fleurs. L'y envoyer, c'était la punir, la rendre orpheline, la couper du monde. Pour la garder de tout danger, il fallait un homme à ses côtés. Telle était l'opinion de Tirumalai.

— Le jour est venu de réécrire nos épopées ! avait-elle répondu en souriant.

— C'est pour t'y employer que tu t'en vas ? avait-il demandé.

— Entre autres raisons.

Elle avait adressé une demande de résidence au Service des Forêts. Le jour où elle reçut leur proposition de loger à la Guest House, le bungalow réservé aux fonctionnaires du gouvernement local à l'intérieur de la forêt, elle montra à Tirumalai la lettre au papier couleur de bouse. Il fit claquer sa langue d'exaspération, l'accusa d'avoir tout décidé et arrangé avant même de lui avoir fait part de son projet, objecta qu'elle se comportait comme s'il l'avait bannie. L'échange d'arguments se prolongeait. Après l'avoir menacée, puis implorée, Tirumalai, à bout de ressources, déclara :

— La gare routière est trop loin pour y aller à pied. Tu n'as qu'à te faire conduire en voiture par Annamalai, si tu veux.

Elle suivit son conseil.

— Surtout, ne pensez pas de mal de moi, Anni, lui dit Annamalai alors qu'ils attendaient le car.

— Bien sûr que non. Tu travailles pour ton frère, tu dois faire ce qu'il te commande, non ?

Elle monta dans le car qui venait d'arriver, mit la tête à la fenêtre et agita la main en signe d'au revoir. Le véhicule prit de la vitesse. Le vent lui cinglait le visage et la décoiffait, comme s'il avait engagé un corps à corps avec elle.

Elle pensait au carnet à couverture jaune chameau, aux pages très blanches, jeté dans sa valise parmi ses vêtements. Elle s'était également acheté une douzaine de crayons à mine grasse, un taille-crayon et une gomme. Le doigt du vent forma la première phrase puis, l'ayant écrite, poursuivit son chemin.

Dans leur course, le corps fouetté par la résistance de l'air, les chevaux de l'attelage paraissaient se jeter à toute force contre le vent. De chaque côté du chemin, les arbres semblaient se précipiter à leur rencontre. Le voyage avait été décidé subitement.

— Tous les sons et les couleurs de la forêt m'emplissent le cœur comme les éléments de ma dot rassemblés par mes parents, dit Sîtâ à Lakshmana.

Sans un mot, il se retourna face au vent, bras croisés. Un peu plus tard, le char s'arrêta et ils descendirent. C'est alors qu'il lui fit part de l'ordre de Râma. Dorénavant, elle n'aurait d'autre demeure que cette forêt. À ces mots, le regard de Sîtâ se durcit et elle prit la parole.

Lakshmana avait bien vu, n'est-ce pas, que son frère aîné avait pris pour habitude de douter de la pureté des autres et passait désormais le plus clair de son temps à les soumettre à l'ordalie. Râma, suspicieux de tout, non content d'interroger des témoins, demandait au soleil de confirmer leurs dires. Quand Sûrya objectait qu'il ne pouvait observer les faits et gestes des hommes qu'aux heures où il était présent dans le ciel, il allait trouver Chandra, l'astre nocturne, pour lui décocher ses questions. Lorsque Chandra protestait qu'il ne pouvait rien dire des jours de lune noire où il ne se montrait pas, il en appelait au feu pour établir la preuve de la pureté de l'individu.

Lakshmana n'en avait-il pas fait lui-même l'expérience ? Ne lui avait-il pas fallu prouver par l'ordalie la rigueur absolue de son célibat ?

Elle lui rappela ce qui s'était passé ce jour-là.

Il avait suffi à Lakshmana d'effleurer la corde de l'instrument appelé kingri par les habitants de la forêt pour que tous ses auditeurs éprouvent la sensation délicieuse d'une pluie de sons, d'abord éparse, avec la subtilité d'un parfum, puis de plus en plus dense et vive, tel un torrent de

montagne. Comme son corps rayonnait alors, éclairé de l'intérieur par la lumière de son ascèse ! Indrakâmini, la jeune femme Gandharva de l'assemblée d'Indra – Lakshmana se souvenait-il d'elle ? –, ayant échoué à éveiller sa lubricité, avait répandu des bracelets et des boucles d'oreilles brisés par ses soins sur la couche de celui qui l'avait dédaignée afin de jeter le doute sur lui. Au matin, Sîtâ, entrée dans la chambre de Lakshmana pour y faire le ménage, avait découvert la scène et s'était empressée d'aller prévenir Râma. Ce dernier n'avait-il pas accusé sur-le-champ son frère d'être un homme sans vertu ?

Le chef de village, convoqué, avait rassemblé toutes les jeunes filles des environs et leur avait enjoint de passer les bracelets que l'on avait fait réparer pour la circonstance. Aucune d'entre elles n'ayant la main assez fine, Râma lui avait demandé s'il restait une femme qui n'eût été soumise à l'épreuve. Sîtâdevi, avait répondu l'homme avec dévotion. Sîtâ avait alors fait glisser les joncs à son poignet sans la moindre difficulté. Indrakâmini avait tout prévu.

Lakshmana avait-il oublié comment il avait aussitôt réagi à l'accusation injuste de son aîné ? Il avait arraché un nouveau-né aux bras d'un villageois, s'était jeté dans le feu avec l'enfant et ils en étaient sortis indemnes l'un et l'autre, prouvant ainsi son innocence...

Elle était lasse de ces épreuves de pureté. Quoi qu'il en soit, cette forêt ne lui était pas étrangère et ce n'était pas un endroit qu'elle détestait. Mais avant de l'y laisser, Lakshmana devait constater le léger renflement de son ventre, il devait pouvoir rapporter le fait à son frère, attester qu'elle était enceinte. Faute de quoi, Râma n'aurait pas manqué d'organiser une nouvelle ordalie. Certains esprits répugnent à suivre la ligne droite ; celui du souverain d'Ayodhya était complètement gauchi.

Le char s'ébranla, le bruit des sabots s'éteignit peu à peu et ce fut le silence. Elle était seule. Le vent qui soufflait en rafales recouvrait son corps de poussière. Seule, fixant le fleuve à l'onde rapide et pensant à elle, à sa naissance.

Le stylet venait d'écrire cette phrase sur le feuillet de palmier lorsqu'une ombre se matérialisa au-dessus d'elle. C'était le sage Vâlmîki qui lui faisait face.

— Qu'écris-tu là, Amma ?

Elle se leva et s'inclina devant lui avec respect.

— L’histoire de ma vie, dit-elle, le *Sîtâyana*.

— Le *Râmâyana* que j’ai composé ne suffit donc pas ?

— Non. Les ères à venir en verront surgir bien d’autres versions. D’autres Râma, d’autres Sîtâ.

Prenant le manuscrit en lamelles de rondier dans sa main, Vâlmîki demanda :

— Est-ce la Sîtâ que j’ai décrite ?

— Vous êtes un poète de cour, un créateur d’histoires. Moi, cette histoire, je l’ai vécue. La femme que je suis a absorbé toutes sortes d’expériences. Ma langue n’est pas la vôtre.

— Où se passe le *Sîtâyana* ?

— Dans la forêt. Dans l’esprit des gens de la forêt.

La nuit tombait lorsque le car s’arrêta pour laisser descendre Chentiru. Il lui restait environ un kilomètre à parcourir à pied jusqu’à la Guest House, l’informa-t-on. Un jeune garçon se proposa pour porter sa valise. Dans les dernières lueurs du jour, il la conduisit à travers les arbres par un chemin de terre. Lorsqu’ils atteignirent le bungalow, il faisait nuit. Aussitôt qu’elle se fut présentée à la réception, un employé la guida vers sa chambre.

La pièce n’était pas très spacieuse, mais elle était aménagée de façon accueillante, et il s’en dégagait une impression de confort chaleureux, lénifiant comme une bouillotte d’eau chaude. Elle était meublée d’un lit étroit recouvert d’un jeté tissé main à motifs floraux, du rouge foncé des figes mûres, et d’une table avec sa chaise. Une salle de bains équipée du strict minimum complétait son logement. Mais le plus important, c’était la fenêtre, garnie de volets à lattes coulissant de haut en bas, dont l’homme à présent penché par-dessus la table ouvrait les battants.

Soudain une forêt surgit devant ses yeux, enveloppée de ténèbres. Une vaste forêt dont les branches pendaient tels des serpents au-dessus du sol ou s’élevaient à la façon d’un cou de girafe.

Il s’en échappait des sons étranges. Au beau milieu de l’ouverture, couleur de lait cuit et comme suspendue à un fil, brillait la lune.

La voix vibrante de Râmachandran Bhâgavatar se mit à résonner dans son esprit, qui chantait : *Alors que je te cherche, pourquoi me fuis-tu ? Pourquoi te détourner de moi, blanche lune ?*

Après s'être enquis de ce qu'elle prendrait pour dîner, l'employé se retira. Elle s'installa au bureau, la tête dans les mains, les coudes sur le plateau, sans quitter la lune des yeux. Puis elle se hissa sur la table, assise jambes pendantes sur le côté, et tourna la tête pour reprendre sa contemplation de l'astre et de la forêt baignée par ses rayons.

Il était temps d'aller dormir. Le cahier jaune chameau prit place sur la table, surmonté d'une douzaine de crayons et d'une gomme. À travers les lattes des volets qu'elle venait de fermer, filtraient des paillettes de lune.

C'était un étang couvert de lotus. Chaque fleur, de la largeur d'un genou maternel, comptait des milliers de pétales. Râvana qui passait par là, accompagné d'une suite de soldats et de gardes du corps, s'émerveilla de leurs couleurs et de leurs formes attrayantes. Il lui vint le désir d'en cueillir lui-même quelques-unes. Confiant l'arc et la flèche qu'il tenait à la main au soldat le plus proche, il pénétra dans l'eau, mouillant ses robes soyeuses. À ce moment, il entendit une voix d'enfant qui disait :

— Je te tuerai.

Croyant qu'elle émanait d'un martin triste, il inspecta les environs du regard, mais n'aperçut aucun oiseau parleur. La voix se faisait entendre chaque fois qu'il caressait une fleur de la main, sans qu'il puisse jamais discerner précisément de quel lotus elle émanait. Il en cueillit le plus grand nombre possible et s'en fut les porter à Mandodari, son épouse. Quand Râvana lui eut raconté ce qui s'était passé, elle entreprit d'ouvrir un par un les calices qui recouvraient entièrement le sol de la pièce, caressant chaque pétale. Rien. Enfin, au cœur de la dernière fleur, elle découvrit un bébé fille qui, levant sur elle le regard de ses yeux très noirs, lui dit d'une voix claire, avec un grand sourire : « Je tuerai Râvana » avant de se lancer dans le babil incompréhensible des nourrissons. La terreur au ventre, Mandodari déposa le nouveau-né dans un panier en bambou et se rendit au bord de la mer, accompagnée de deux servantes. Elle fit quelques pas dans l'eau et y déposa le panier qui s'éloigna en dansant sur les vagues, porté par le courant. Au bout d'un long voyage, il s'échoua sur une grève. L'homme qui le découvrit

souleva le couvercle et alerta ses semblables. Ils décidèrent de confier la petite fille à leur chef Janaka, qui lui donna le nom de Sîtâ.

De son côté, dès les premiers jours de sa vie, Râma avait été une cause de douleur pour un être vivant.

Kausalya, sa mère, avait décidé de servir de la viande de cervidés au festin célébrant sa naissance.

Un couple de daims se reposait à l'ombre d'un grand arbre très vert.

— Que se passe-t-il ? Tu n'as pas trouvé de feuilles fraîches ? As-tu soif ? demanda le mâle.

— Non, mais j'entends les chasseurs qui approchent. Tu ferais mieux de t'enfuir.

Trop tard, ils étaient sur eux.

— Si vous devez tuer l'un de nous, que ce soit moi, implora la daine.

— La chair du mâle est bien meilleure, répondirent-ils, et ils abattirent le daim.

Sa compagne courut trouver Kausalya :

— Je t'en supplie, rends-moi au moins la peau de mon bien-aimé. Dans sa contemplation, je trouverai un réconfort à ma souffrance.

Mais Kausalya refusa d'accéder à sa requête.

— Avec cette peau, je fabriquerai un beau kanjira. Je l'offrirai à mon fils pour qu'il en joue.

Chaque fois que Râma, après avoir rampé jusqu'à l'instrument, y appliquait les mains pour en tirer des sons, la daine était parcourue d'un frémissement douloureux. Chaque fois que la résonance atteignait ses oreilles, elle se mettait à hurler :

— Kausalya ! Toi aussi tu connaîtras un jour le déchirement d'être séparée de l'être le plus cher à ton cœur !

Sîtâ avait replié le manuscrit de rondier et enroulé la cordelette qui les traversait autour des feuillets empilés. Un peu plus loin, Vâlmîki racontait à Lava et Kusha le sacrifice du Putrakâmeshti que le roi Dasharatha avait offert jadis aux dieux pour avoir des fils, comment il avait été exaucé, et les naissances successives de Râma, Lakshmana, Bharata et Shatrughna.

Chentiru se réveilla de bonne heure, animée d'une envie pressante de marcher jusqu'à ce que ses jambes n'en puissent plus. Elle chaussa des sandales robustes. En sortant de sa chambre, elle aperçut l'employé de la Guest House qui venait à sa rencontre, et lui commanda une tasse de thé. Puis elle sortit s'asseoir sur les marches de la véranda pour l'attendre. Foncé, émeraude ou tendre, le vert se déclinait à perte de vue en ondes frémissantes. Dans une brèche intermittente ouverte par le vent entre deux strates moutonnantes, les rayons roses du soleil apparaissaient et disparaissaient, jouant à cache-cache.

Elle porta à ses lèvres la tasse qu'on venait de lui apporter et souffla plusieurs fois sur le thé avant de boire. L'odeur et le goût des feuilles de tulasî avaient un effet apaisant. En rendant la tasse à l'employé, elle l'interrogea sur l'étendue de la forêt, les zones de randonnée pédestre, la direction des sentiers. Puis, ayant opté pour l'est, elle se mit en route d'un pas vif, comme si elle se hâtait à la rencontre du soleil.

De nombreux chemins se présentaient à elle, sinueux, ponctués de bifurcations. À mesure qu'elle s'enfonçait dans les bois, la canopée s'épaississait au-dessus de sa tête et finit par oblitérer le soleil. De temps à autre, un rayon fugitif surgissait tel un éclat de diamant entre les feuilles pour disparaître aussitôt.

Soudain, elle sentit une fraîcheur sur sa peau et vit devant elle un ruisseau. Alors qu'elle s'en approchait, son regard fut attiré par le vol d'un paon au ras du sol, les plumes bleu et vert de sa queue pesant vers la terre. Avant qu'elle ait pu se remettre de sa surprise, l'oiseau se posa, arpenta un moment le sol et l'ineffable se produisit : déployant sa queue en éventail, il se mit à danser, par petits bonds, pour son seul regard. Il la regardait, lui aussi, se déplaçant à l'intérieur d'un petit cercle, non loin du ruisseau.

Elle se laissa tomber à genoux devant lui et fondit en larmes.

— Écoute, paon, je ne comprends pas. Je ne sais pas quel est mon but, ni même si ce but existe. Je sais écarter les obstacles, mais la nature de ma quête reste un mystère pour moi. Comment chercher ? Et d'ailleurs, est-ce que je cherche vraiment ? Jusqu'où suis-je prête à aller ? En dépit du chemin parcouru, je sens toujours ce fardeau peser sur mes épaules. Mon corps aspire à se sentir léger. Je voudrais m'élever dans les airs aussitôt que je pose le pied au sol, comme une balançoire à laquelle on a donné de l'élan.

Le paon n'avait pas cessé de danser.

— Paon, ô paon...

À ce moment, des voix lui parvinrent d'un endroit tout proche, exprimant l'étonnement à la vue de l'oiseau.

— *Ayika ! Tya morala bag !* Vous avez vu le paon !

— Regardez, un paon qui danse ! Il va sûrement pleuvoir quelques gouttes.

C'était un trio de jeunes femmes qui s'avançaient tout en devisant en marathi, des sacs à provisions à leurs bras. Elles se rafraîchirent au ruisseau puis, après avoir secoué le fichu qui leur couvrait la tête et s'être essuyé le visage, elles s'assirent. La surprise éclaira leur regard en apercevant Chentiru. Elles l'invitèrent à partager les victuailles qu'elles déballaient et Chentiru les rejoignit. Un chutney rouge fait de piments, d'ail, de cacahuètes grillées, de coco râpé et de sel gemme, le tout grossièrement moulu, accompagnait des rotî très épaisses à base de farine de millet. Une des femmes rompit un morceau de galette, y étala un peu de chutney et le lui tendit. La deuxième écrasa un oignon entre ses paumes et lui en donna la moitié. La troisième déposa quatre ou cinq piments verts sur sa part de galette.

Puis elles se présentèrent ; Minabâi, Rukminibâi et Savitabâi venaient d'un village voisin. « Chentiru » étant trop difficile à prononcer, ses nouvelles compagnes optèrent pour Sentiabâi. Les quatre femmes se mirent à bavarder comme de vieilles connaissances tout en mangeant, à se poser des questions, à livrer des informations sur elles-mêmes. Pour Chentiru, chaque bouchée avalée de ce pain au millet assorti de chutney, d'oignon et de piment vert, était un pur régal.

Leur collation terminée, Minabâi tira quelques pincées de tabac de la petite bourse qu'elle portait à la taille et les broya du pouce dans sa paume.

— Tu en veux ? lui offrit-elle.

— Non, je n'ai pas l'habitude. Et ce n'est pas bon pour la santé, tu sais, répondit Chentiru.

— *Ravde Bâi !* Qu'à cela ne tienne ! Si le tabac est mauvais pour la santé, pourquoi Dieu lui a-t-il donné si bon goût ? répliqua l'autre avant de cracher la salive accumulée dans sa bouche.

La mère de Chentiru lui avait fait la même réflexion, jadis. Accoutumée à chiquer le tabac, elle cherchait des yeux une échoppe de bétel, tabac et noix d'arec partout où elles se rendaient.

— La bouche me démange, disait-elle.

Si Chentiru, contrariée, la mettait en garde contre cette pratique, elle rétorquait :

— En quoi est-ce que ça te dérange ?

Sa mère, qui avait vécu avec ses parents en différents endroits, avait dit un jour :

— Du Kérala, j'ai rapporté mon goût pour le tabac, et de l'Andhra Pradesh mon amour de la musique.

Son mari, qui ne lui faisait d'ordinaire aucun reproche, sans doute parce qu'il fumait lui-même des cigarettes, avait pris Chentiru à témoin en répondant :

— Dans certaines régions d'Andhra, les femmes fument de gros cigares. Heureusement que ta mère n'a pas pris cette habitude-là !

— Tout n'est pas perdu, avait répliqué Amma. Rapportez-moi une boîte de havanes de Cuba et je vous montrerai comment les fumer.

Sur ce plan, sa mère et celle de Tirumalai s'accordaient parfaitement.

Chentiru s'était toujours refusée à procurer du tabac à sa belle-mère, qui avait un problème de santé. Souvent, la vieille dame ouvrait sa boîte à bétel et regardait à l'intérieur en grommelant.

— Princesse, lui disait-elle parfois en lui prenant le menton, affame-moi si tu veux, mais ne m'oblige pas à vivre sans tabac.

Rukminibâi tirait sur une bîdi qu'elle venait d'allumer.

— Hé, arrête d'envoyer toute ta fumée sur moi, protesta Savitabâi en s'écartant, avant de s'étendre sur le dos, bras sous la tête, à quelque distance.

Chentiru s'allongea non loin d'elle.

— Que fais-tu par ici, Sentiyabâi ? lui demanda-t-elle.

Quand elle lui eut répondu qu'elle était venue seule, de sa propre volonté et pour elle-même, Savitabâi lui adressa toute une série de questions. Était-elle mariée ? Avait-elle des enfants ? Où était son mari ?

— Hé, Savita, tu cherches une deuxième épouse pour le tien, ou quoi ? Pourquoi harcèles-tu Sentiyabâi avec toutes ces questions ? l'interpella Rukminibâi, qui avait terminé sa bîdi.

— Tu parles ! Comme si elle était en âge de se marier ! Et comme si cet ivrogne avait besoin d'une deuxième femme ! répliqua Savitabâi en se dressant sur son séant.

Puis elle dénoua ses cheveux pour refaire son chignon.

Chentiru se leva en riant. Ses enfants suivaient leurs études à l'étranger, expliqua-t-elle. Elle avait quitté son mari et tous les siens pour être seule et vivre dans la forêt.

— Vraiment ? Tu as bien fait, conclurent-elles en s'apprêtant à partir.

Après lui avoir affirmé qu'elles iraient la voir si elles passaient du côté du bungalow, elles se mirent en route d'un pas rapide.

Chentiru prit le chemin du retour, elle aussi. Le paon avait disparu sans qu'elle ait remarqué son départ. Seule sa danse bleue et verte continuait à se dérouler dans son esprit.

C'était précisément un paon qui illustrait le sigle de l'entreprise de vibhûti et de kumkum de Tirumalai, un paon mâle, debout de profil, sa longue queue déployée sur le sol. Un ascète qui était aussi un peu le gourou de la famille avait suggéré à son père d'adopter cet emblème.

C'était chez sa tante de Bombay que Chentiru avait rencontré Tirumalai la première fois. Il apportait, dans un sac en bandoulière de tissu vert (couleur du cou du paon), tout un lot de pochettes de cendre consacrée et de petites boîtes de poudre rouge commandées par les femmes de l'association qui se réunissaient dans l'appartement. Il avait dû parcourir une grande distance à moto. Épuisé, il avait demandé à boire à la jeune femme qui lui avait ouvert la porte. Elle lui avait apporté un verre d'eau fraîche et un gobelet de sorbet au citron, suivant les instructions de sa tante. Très détendu, il lui avait demandé en souriant :

— Vous êtes en visite à Bombay ?

— Non, avait-elle répondu. Je suis là pour suivre mes études.

— Dans quel domaine ?

— Le textile. Je prépare une maîtrise. Et vous, que faites-vous dans la vie ?

— Du commerce, avec mon père. J'ai étudié jusqu'en licence puis, comme il avait un problème de santé, je me suis impliqué dans son entreprise. Ma sœur cadette prépare une maîtrise de lettres.

— Où ça ?

— Ici, à Bombay.

La tante de Chentiru, entrée à ce moment dans la pièce, avait demandé au jeune homme pourquoi il était venu sans sa mère et sa sœur.

— Amma ne va pas très bien.

— Qu'est-ce qu'elle a ? Ça fait bien longtemps que je ne l'ai pas vue.

— Oh, elle est seulement très fatiguée. Un jour, je l'amènerai pour que vous puissiez vous voir, avait-il promis.

Puis sa tante avait cru bon de la présenter :

— Elle, c'est ma nièce, Chentiru.

— Je sais, nous avons déjà bavardé ensemble.

Puis, après avoir pris congé des deux femmes, il était parti.

Ce n'était qu'une conversation banale, mais l'homme de haute taille, très noir de peau, dont les iris sombres étincelaient dans un blanc éclatant, était resté gravé dans son esprit. Une petite moustache dissimulait partiellement sa bouche. Son corps n'avait rien de très original, semblable à des milliers d'autres. Il avait des fesses menues, qui ne formaient pas de cambrure ni de bosse disgracieuse. Son pantalon tombait au contraire sur ses hanches de façon assez lâche et souple avec quelques plis. Il répondait aux critères esthétiques de Chentiru, pour qui le postérieur des hommes devait être discret, ferme et tendu, comme concentré.

Elle avait écrit à son père. Ce qui lui plaisait chez Tirumalai, disait-elle, c'était l'indépendance qu'il cultivait dans son travail, le fait qu'il avait sa propre entreprise. Elle était attirée par sa simplicité et sa discrétion. Mais pour le planteur entouré de milliers de caféiers en fleur, une affaire de cendre consacrée et de poudre rouge n'avait rien de très attrayant. Il n'avait prêté aucune attention à la lettre de sa fille.

Pendant qu'elle terminait ses études, Chentiru avait tissé des liens d'amitié avec Tirumalai et avec sa famille. Puis elle avait de nouveau écrit à son père qui, réagissant cette fois immédiatement, l'avait appelée au téléphone.

— Dis-moi, Chentu, tu es amoureuse de lui ?

— Mmm...

— Est-ce qu'il porte une moustache, au moins ?

— Mmm...

— Dis-lui qu'il y a un arc chez moi, et qu'il pourra t'épouser à la seule condition de le soulever et de le briser.

— Arrête, Appa !

— À quoi ressemble-t-il ?

Elle s'était mise à chanter ; *Son corps est une haute montagne verdoyante...*

Son père avait éclaté de rire.

La voûte des grands arbres s'étendait au-dessus d'elle et la protégeait de la chaleur de midi. Elle marchait d'un pas vif. Le paon restait invisible.

Chaque fois que, étant bébé, elle allait et venait à quatre pattes dans la cour, il ne manquait jamais de tomber sous son regard, l'arc, ce fameux arc, lourd et puissant. C'est en prenant appui sur lui, en le serrant bien fort dans sa main, qu'elle avait appris à marcher. Depuis qu'elle avait une mémoire pour retenir les choses, elle savait qu'il s'agissait de l'arc de Shiva.

Enfant, elle avait passé toutes ses journées à courir et à jouer dans la forêt. La source à l'eau douce comme miel, les étangs couverts de nénuphars et de lotus épanouis, les jaquiers aux fruits mûrs éclatés pendant le long du tronc, les ruisseaux où venaient boire les daims, les parois rocheuses auxquelles s'accrochaient des ruches d'abeilles sauvages, les arbres à l'ombre la plus fraîche, elle en connaissait tous les endroits secrets.

Un jour, elle avait décidé de rester à la maison pour aider sa mère. Pendant que celle-ci faisait la sieste, elle entreprit de recouvrir de bouse fraîche le sol de la vaste cour. Arrivée près de l'arc, elle le souleva d'une main pendant que, de l'autre, elle étalait la bouse à l'endroit qu'il avait occupé. Au moment où elle le reposait par terre, son père entra et écarquilla les yeux de stupeur devant la scène. Il souleva sa fille dans ses bras, sans craindre d'être sali par ses mains maculées, et la serra contre lui.

— Ma fille vient de soulever d'une seule main l'arc que personne jusqu'ici n'avait pu ébranler. Puisque c'est ainsi, seul pourra la prendre pour femme l'homme qui aura eu la force de s'en saisir et de le briser, décréta-t-il.

Sîtâ se retourna et regarda l'arc.

Elle épousa, bien entendu, l'homme qui s'était montré capable de cet exploit. Mais ce n'était pas un inconnu pour elle. Un soir qu'elle était entrée dans un verger pour cueillir des fruits, elle avait vu un jeune homme debout, immobile parmi les arbres. Ils s'étaient longuement regardés et lorsqu'il lui avait ouvert les bras, elle s'y était précipitée

sans réfléchir... avant de s'en dégager presque aussitôt. Elle n'aurait su, lui avait-elle dit, quelle explication fournir à ses parents si elle avait dû revenir avec des bracelets brisés. Puis elle était retournée chez elle en toute hâte. Parvenue sur le seuil, elle avait hésité. Pourquoi avait-elle les yeux rouges, pourquoi son visage portait-il des traces de fatigue ? lui avait demandé sa mère. « Tant pis si je dois me faire gronder, punir, voire bannir de la maison, avait-elle pensé, mais je dirai la vérité. » Elle avait rencontré Râma dans un verger, lui avait-elle confié, et ils s'étaient embrassés. Sa mère l'avait rassurée : c'était lui, à coup sûr, qui briserait l'arc de Shiva et qui l'épouserait.

L'heure était venue d'allumer la lampe du soir. Lava et Kusha arrivèrent en courant, leur arc à la main. À bout de souffle, ils racontèrent à Sîtâ qu'ils s'étaient enfoncés très loin dans la forêt en poursuivant un faon. Ils avaient été émerveillés par la beauté du jeune animal et stupéfiés par la terreur qu'ils avaient lue dans son regard. Laissez-le, cessez de le poursuivre, il ne faut pas le chasser, leur enjoignit-elle.

Le thé du soir exhalait un arôme de gingembre. Sa longue marche de la matinée l'avait laissée dans un état de fatigue agréable et la boisson bien chaude agissait sur elle comme un baume. La langueur où l'avait plongée sa sieste d'après-midi ne s'était pas dissipée.

Dès son retour à la Guest House, elle s'était mise en condition pour parler à Tirumalai au téléphone. Il avait déjà essayé de la joindre à trois reprises sans succès, et son absence l'avait inquiété, lui dit-il.

— De quoi as-tu peur ? J'étais partie faire une promenade et j'ai fini par marcher beaucoup plus loin que prévu.

— Pourquoi est-ce que tu dois errer comme ça, comme une démons ? Regarde autour de toi et trouve-toi un tamarinier où habiter.

— Oh, oh, c'est donc comme ça que tu me vois ? En démons du tamarinier ?

— Plus exactement, en démons téméraire et têtue. Et diablement séductrice. As-tu déjeuné ?

— Oui, en route. J'ai rencontré quatre ou cinq hommes sur mon chemin et je n'en ai fait qu'une bouchée.

— Tu en es bien capable. Ça ne te suffisait donc pas de m'avoir dévoré tout cru ?

— Dévoré, oui, mais toujours pas digéré.

— Pourquoi ?

— Tu es trop gras, vois-tu. C'est pour ça.

Il éclata de rire.

— Vallî et Kârmekam ont appelé tous les deux.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

— Kârmekam doit partir la semaine prochaine pour le Canada. Il dit qu'il pourra sûrement voir sa sœur à son arrivée là-bas. Vallî a téléphoné un peu plus tard pour dire que son frère allait venir. Ils auraient bien aimé parler à leur mère l'un comme l'autre.

— Bon, je peux raccrocher, maintenant ?

— Pourquoi ?

— La communication va coûter cher, non ?

— Quand reviens-tu ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas, Tirumalai, lui dit-elle en l'appelant par son nom comme elle le faisait dans l'intimité.

Elle l'entendit happer l'air.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu as dans la tête ?

— J'ai besoin de me délester ! De me sentir légère.

— Allez, rentre à la maison. Reviens, ma chérie.

— Non, je veux être seule.

— Seule ? Même dans la jungle ?

— Oui, même sur les sentiers de forêt. Même au risque de me faire agresser par des bandits.

Silence.

Il appellerait tous les jours. Il la supplierait de rentrer.

Elle chaussa ses sandales et se mit en route en direction de l'ouest.

Elle avait commencé à marcher à dix mois, disait-on dans sa famille. À onze mois, lors d'une visite chez sa tante de Bombay, elle avait traversé la rue toute seule pour se promener dans Shivaji Park. Elle se rappelait encore les garçons en kaki qu'elle avait vus s'entraîner, plantée à son insu sur une

colonie de fourmis. Elle n'oublierait jamais la douleur causée par leurs morsures. Son habitude de se mettre à marcher très vite au premier signe de contrariété datait de ce jour.

À la maison, elle se faisait taquiner, on disait qu'elle courait parce que les fourmis étaient à ses trousses. À la mort de sa mère comme à celle de son père, elle avait marché jusqu'à avoir les pieds enflés. Tirumalai et le frère cadet de Chentiru, venu pour un bref séjour de l'étranger, l'avaient rattrapée et obligée à rentrer avec eux. Partout où elle portait son regard, elle voyait des fourmilières. Pour peu qu'elle empruntât un chemin parallèle, qu'elle partît de son côté, elle se faisait aussitôt dévorer les pieds par les fourmis.

Elle voulait aller au gré de sa fantaisie, sans appréhension, par les villes et les forêts profondes. Elle voulait pouvoir dormir sur n'importe quelle véranda inoccupée, chanter en contemplant la nuit et ses étoiles scintillantes sans intention précise, sans s'adresser à un dieu particulier, du fond des tripes :

*Dans ce sari de soie indigo.
Vois les diamants très purs dont il est incrusté.
Ce sont les étoiles au ciel de minuit...*

Elle avait envie de chanter pour le plaisir des sonorités et du rythme, sur le mode mélodique Kavadichendu :

*Au cœur de la forêt du temps.
Dans la ramée de l'arbre-Univers
Bourdonnait une abeille.
Kalishakti était son nom.*

Elle aurait voulu plonger dans l'étang de son choix, ressurgir et nager.
Le père de Tirumalai entonnait souvent :

*Le ventre avachi, grison du cheveu.
Les dents qui cliquettent et le dos courbé,
La lèvre pendante, tenant un bâton.
Il est la risée des femmes...*

Peu à peu, sa voix fondait d'émotion :

*Quand ma femme à mes pieds
S'écroulera en pleurs
Quand les émissaires de Yama
S'approcheront de moi.
Quand les fluides vitaux
S'échapperont de mon corps
Et que la vie me quittera.
Viens, ô, viens sans tarder.
Sur le paon, ta monture...*

Toutes les visions, toutes les quêtes semblaient l'apanage des gens âgés, et parmi eux, des hommes. Quant à elle, il lui fallait s'expliquer à n'en plus finir, s'excuser, devenir une dévote de Krishna ou de Shiva, psalmodier *More To Giridhara* ou le *Vâranamâyiram*, à moins qu'elle ne préférât répéter : « Je prends refuge aux pieds du Seigneur. » Libération ultime instantanée, illumination immédiate. Les voyages en char fleuri étaient réservés aux dévots masculins. Tukaram pouvait nourrir quelque espoir, Janâbâi, non. Quant à Chentiru, elle n'aspirait qu'à une sorte d'expansion de son être, une expansion qui aurait fait fi de toutes les limites.

Le père de Tirumalai ne manquait pas d'humanité. C'était un homme intègre. Lorsque Tirumalai contestait une de ses décisions, il répondait : « J'ai donné ma parole, mon fils. » Ces mots lui venaient à la bouche au moins une fois par jour. Son épouse, la mère de Tirumalai, s'adaptait à lui avec la justesse d'un couvercle de jarre. C'était elle qui supervisait la production de vibhûti et de kumkum. Peu après le mariage de Chentiru et de son fils, le père avait quitté la direction de l'entreprise pour prendre sa retraite.

— Pourquoi, Appa ? Tu as promis à quelqu'un que tu abandonnerais tes fonctions le jour où je me marierais ? l'avait taquiné Tirumalai.

— Parfaitement. J'en ai donné ma parole à ta mère.

Puis il avait appelé Chentiru pour lui dire :

— Écoute, j'ai une histoire à te raconter. Le roi Dasharatha s'était enfoncé dans le doigt une épine qui le faisait beaucoup souffrir. Voyant sa

douleur, Kaikeyi s'approcha et extirpa la pointe avec une grande douceur. Il fit aussitôt le serment d'exaucer les souhaits de son épouse, quels qu'ils puissent être. Eh bien, il s'est passé la même chose avec ta belle-mère. Chaque fois qu'elle me massait le dos, qu'elle me frottait le crâne d'huile ou qu'elle me pressait la tête pour faire passer ma migraine, je lui promettais de prendre ma retraite après ton mariage. Maintenant, elle me tient à la gorge, dit-il en s'esclaffant. Elle me harcèle, elle veut qu'on parte visiter Kodaikanal, Ooty, Kutralam, les sites touristiques de la région !

— Quel effronté vous faites ! s'exclama son épouse en riant de bon cœur à sa plaisanterie.

Chentiru n'avait pas ménagé sa peine en travaillant avec Tirumalai dans l'entreprise, qui s'était peu à peu tournée vers la fabrication de masâla en poudre, puis avait diversifié sa production en y ajoutant les soieries et le prêt-à-porter. Quatorze années durant, ils avaient bataillé sans relâche dans la jungle du commerce comme des participants à une épreuve de course de fond, impatients de toucher la ligne d'arrivée. Leur pénétration du marché était si bonne qu'ils exportaient même au Canada.

Depuis huit ans, ils s'étaient lancés dans le domaine bien différent de la maroquinerie. Ils produisaient porte-documents, valises, sacs à main ou à bandoulière, porte-monnaie et toutes sortes d'articles en cuir.

Ces nouveautés étaient le fruit de la détermination de Chentiru. Elle était montée en première ligne pour élargir l'éventail de leurs activités commerciales. Tirumalai lui avait promis de faire d'elle son associée à parts égales, mais ce projet n'avait pu aboutir. Sous le choc, elle avait éprouvé le besoin de marcher. Le plus loin possible. La position qu'elle s'était vu refuser dans l'entreprise n'était cependant pas en cause, c'était tout au plus un facteur déclenchant.

Face à elle se déroulait la tragédie sans paroles du coucher de soleil peignant le ciel de couleurs mêlées et changeantes. Quand le disque rouge, descendu jusqu'alors très progressivement, eut disparu d'un coup derrière l'horizon, un peu de sa lumière subsista dans le ciel. Elle restait assise, inconsciente du temps qui s'écoulait.

Soudain, elle entendit des voix, puis vit déboucher Rukminibâi et Savitabâi, chargées de grands pots en terre. Il ne restait plus d'eau potable au village, elles s'étaient mises en route pour en chercher. Chentiru marcha en leur compagnie jusqu'à un petit puits naturel calme et limpide. Entre les parcelles de lumière qui jouaient à sa surface, on pouvait discerner les

contours de la lune que l'eau retenait captive. Lorsque Rukminibâi plongea son pot dans le trou, le disque se fragmenta en miettes fébriles qui se rassemblèrent aussitôt dans la jarre, reconstituant une lune bien visible par l'orifice étroit. Savitabâi fit de même et retira elle aussi une lune de l'eau. Le puits retrouva alors son immobilité et sa propre lune sous la nuit claire.

Chentiru prit le chemin de la Guest House en compagnie des deux femmes. La lune les accompagnait, flottant dans chacun des pots coincés contre leur taille. Elle eut bientôt soif et lorsque Savitabâi lui versa un peu d'eau dans ses mains en coupe, l'astre s'y attarda un moment avant de s'écouler pour partie dans sa gorge, le reste entre ses doigts. Elle regarda de nouveau ses paumes réunies et Savitabâi éclata de rire :

— Elle est partie, Bâi ! Plus d'eau, plus de déesse Lune !

Si l'on en trouve dans chaque pot rempli et chaque flaque d'eau gaspillée dans toutes les cours à ciel ouvert des petites maisons de la forêt, il doit exister d'innombrables lunes, se dit Chentiru. Même les récipients minuscules en contiennent peut-être une, grande comme une pièce de monnaie, qui sait ? Tant qu'il y aura de l'eau, on y verra flotter des lunes. Elles sont là chaque fois qu'on en puise, pour mieux disparaître quand on en renverse. Chacune d'elles est le prolongement de l'astre céleste dont elles descendent.

Un prolongement de lune ! Une fraîcheur se répandit dans son corps. Elle était la femme qui avait mangé la lune et qui, repue, avait replacé au ciel ce qu'il en restait.

Lorsqu'elles atteignirent le bungalow, les deux femmes prirent congé d'elle. Les plats de son dîner l'attendaient dans la salle à manger, sous des couvercles protecteurs. Après le repas, elle gagna sa chambre, alluma la lumière et s'assit à sa table.

Sîtâ avait passé la plus grande partie de sa vie dans la forêt. D'abord dans la forêt de son enfance où elle avait cueilli des fleurs, des fruits, des feuilles tout en jouant, et qui recelait des merveilles par milliers. Puis le refuge où elle avait habité avec son époux, terrain de nombreuses expériences pour la jeune femme innocente qu'elle était encore. Un jour qu'elle était partie se baigner dans l'étang proche, apercevant pour la première fois son reflet dans l'eau limpide, elle était revenue

précipitamment au refuge pour relater qu'elle venait de voir la lune et un essaim d'abeilles. Il fallut que Râma retourne avec elle au bord de l'étang pour qu'elle s'avise de son erreur. Ce qu'elle avait pris pour la lune et les abeilles était son visage, encadré par les boucles folles de ses cheveux. Une autre fois, dans les mêmes circonstances, elle avait vu dans l'eau une face radieuse, d'une grâce extraordinaire. Elle avait couru trouver Râma, indignée, et l'avait accusé d'avoir menti en prétendant qu'elle était sa seule épouse. Elle venait de découvrir qu'il cachait une autre femme du côté de l'étang. De nouveau Râma l'avait accompagnée sur la berge et, restant à l'écart, lui avait demandé de regarder dans l'eau. La belle silhouette de la femme lui était aussitôt apparue. « Je vais te présenter son mari », avait alors dit Râma, et il était venu se tenir à côté d'elle. Voyant le reflet de Râma près de celui de la femme, elle s'était reconnue et la honte l'avait envahie, pour avoir voulu être la seule à le posséder.

À présent, c'était encore dans une forêt qu'elle trouvait refuge. Un peu plus tôt, c'était à l'Ashokavanam, une forêt-jardin, qu'on l'avait retenue prisonnière à Lanka. Avec quel sérieux, quelle obstination puérile elle avait alors concentré son attention sur Râma ! Le jour où la guerre avait pris fin, Râma avait envoyé Hanumân lui dire de venir dans ses plus beaux atours, parée de tous ses bijoux, le retrouver sur le champ de bataille. Elle lui avait d'abord fait répondre qu'elle viendrait dans les vêtements qu'elle portait en captivité, mais on avait insisté. Elle avait cédé et s'était laissé pomponner sans y prendre aucun plaisir.

Près de l'arbre sous lequel elle était assise dans l'Ashokavanam, se trouvait une pierre. Quand, recroquevillée sur elle-même dans cette prison verte, elle avait rêvé du jour où elle retournerait libre à Ayodhya, elle s'était souvent dit que cette pierre lui serait bien utile pour broyer le santal. Lorsqu'elle en avait parlé à Hanumân, il avait aussitôt voulu l'arracher du sol. Mais Jambavân, le vieux chef allié de Râma, s'y était opposé, objectant que Râma avait offert le royaume vaincu à Vibhishana et que Sîtâ ne pouvait donc rien y prendre sans la permission de ce dernier. Avait-il sous-entendu qu'elle ne se comportait pas avec la dignité d'une princesse royale ? Cette pensée l'avait remplie de honte.

Elle qui avait abandonné tous les agréments de la royauté et fait de la forêt sa seule compagne. Elle qui n'y avait désiré qu'une biche à

apprivoiser, des fleurs et des fruits à cueillir. Elle qui, du grand royaume de Lanka, n'avait voulu emporter qu'une pierre.

Sur l'immense champ de bataille jonché de cadavres, ses jambes avaient refusé de la porter. Elle trébuchait, s'étonnant que tant d'hommes soient morts pour la sauver, elle. Il lui semblait que Râma cherchait à la produire en spectacle devant son armée. Restée si longtemps recluse dans l'Ashokavanam à l'abri des regards, voilà qu'elle se tenait sur un champ de bataille qui s'étendait à perte de vue dans les huit directions, au milieu de régiments d'hommes inconnus, épuisés par les combats et couverts de blessures, face aux foules impatientes venues la voir, apprêtée et parée comme pour proclamer « Je suis sauve », comme s'il fallait faire oublier qu'elle venait de traverser de grandes souffrances.

La plus douloureuse peine restait pourtant à venir. Elle n'aurait su prévoir les propos que Râma allait lui tenir devant ses soldats réunis. Ce n'était pas pour le plaisir de son époux royal qu'on l'avait si bien préparée, elle s'en était rendu compte lorsqu'elle l'avait entendu déclarer qu'il n'avait pas fait la guerre pour la délivrer, mais pour sauver l'honneur de son clan, et qu'elle était libre de partir dans la direction de son choix pour vivre avec qui elle voulait : Lakshmana, Bharata, Vibhishana ou Sugrîva.

À ce moment, il n'y avait pas eu un Jambavân, pas un moraliste tatillon de son acabit pour s'élever contre l'iniquité. Le souverain qui parlait avec tant de fierté de l'honneur de son clan semblait avoir oublié qu'elle aussi pouvait s'enorgueillir de son propre lignage. C'était elle qui, au nom de cet honneur, l'avait poussé à faire la guerre, alors qu'elle aurait pu tout aussi bien fuir sur les épaules d'Hanumân – qui la considérait comme une mère – le jour où il l'avait retrouvé à Lanka. Hanumân et Râma avaient tous deux allumé un feu, mais si le premier avait incendié Lanka pour la venger, le second avait enflammé de douleur le cœur de son épouse.

Les premières paroles de Sîtâ avaient été pour Lakshmana, qui la saluait après les longs mois de séparation endurés.

— Allume le brasier de l'ordalie.

Le moment pénible qu'elle venait de relater par écrit lui pesait comme un fardeau. Non loin d'elle, Vâlmîki, l'auteur du *Râmâyana*, racontait à Lava et à Kusha comment Ahalyâ avait été délivrée de la malédiction. Combien de transformations subit un événement entre rumeur et légende ! Le cœur d'Ahalyâ, changé, dit-on, en pierre, avait fondu lorsqu'elle s'était prosternée aux pieds de Râma, et les sucs de la vie s'étaient remis à couler dans ses veines. Certes, il s'agissait là d'un miracle encore plus grandiose et plus théâtral que le premier, pensait Sîtâ en se levant.

Est, ouest, sud, nord. Elle avait marché dans toutes les directions à plusieurs reprises. À mesure qu'elle marchait, elle sentait un picotement de plus en plus prononcé à la base de la colonne vertébrale, comme si un appendice cherchait à percer à cet endroit. La nuit, cette sensation se répandait dans tout son corps et l'endormait comme une berceuse.

Elle décida de partir à la découverte d'une petite cascade qu'on lui avait indiquée en direction de l'est, un peu plus loin que le ruisseau près duquel avait dansé le paon. C'était une modeste chute d'eau, semblable à une chevelure pendante. Alors qu'elle la contemplait de la rive, une tête apparut au bord de l'eau, puis un corps doré, brillant dans la lumière du soleil : un daim était venu boire. Après quelques gorgées, il secoua la tête et regarda autour de lui, puis se pencha de nouveau vers l'eau. Quand il releva la tête pour la deuxième fois et l'aperçut, il fila comme une flèche et disparut dans les bois. Elle s'approcha lentement de l'endroit qu'il venait de quitter, s'allongea sur le ventre et, rentrant l'estomac, se mit à boire exactement comme il l'avait fait. L'eau suivait dans ses boyaux un parcours inédit. Lorsqu'elle eut éteint sa soif, elle se retourna sur le dos. Au-dessus d'elle était le ciel. Son dupatta, déplacé de ses épaules par le vent, lui recouvrait le visage. Regardant le ciel à travers le tissu, elle sentait ses paupières s'alourdir.

Elle courait pour ne pas rater son train. Pourquoi le chemin passait-il à travers des montagnes et des défilés étroits ? Effrayée comme si on la poursuivait, elle entendait des bruits de sabots. Il y avait donc des chevaux dans cette ville ! Arrivée à la gare, elle empoignait la barre de la portière pour se hisser, tout essoufflée, dans un wagon. Elle avait à peine le temps de

s'asseoir que le train abordait la gare suivante. Regardant par la fenêtre, elle voyait son père assis sur le quai non loin du wagon qu'elle occupait.

— Appa, Appa, qu'est-ce que tu fais là ?

— J'attendais que tu arrives.

— Moi ?

— Oui, toi.

Il rectifiait d'une main la position de ses lunettes sur son nez et la regardait en souriant.

— Je ne peux pas descendre, Appa.

— Pourquoi ?

— À cause de mes bagages.

Il tendait la main vers elle, mais à ce moment, le train s'ébranlait.

— Appa, Appa !

Cependant, la gare se déplaçait en même temps que le train et subitement, ce père qui avait été incapable de chanter correctement une mesure de toute sa vie se mettait à mimer les gestes et les tressautements d'un chanteur s'accompagnant d'un chapplakattai. Une vîna jouait à l'arrière-plan. La voix qui sortait de sa gorge était celle de Râmachandran Bhâgavatar, son tout premier professeur de chant quand elle était enfant. Il chantait le *Devaranama* de Purandaradâsa.

Naaneke badavanu, naaneke paradesi ?

Suis-je vraiment un pauvre hère,

Suis-je vraiment un vagabond ?

Râmachandran Bhâgavatar était aveugle. Il allait de maison en maison enseigner la musique carnatique et la vîna, le plus souvent accompagné d'un jeune garçon qui le guidait par la main. La première fois qu'il s'était présenté chez elle, sa mère lui avait demandé de chanter quelque chose. Un sourire ténu avait étiré ses lèvres dans son visage grêlé de variole, puis il avait accordé sa vîna et, s'accompagnant de son instrument, il avait entonné :

Naaneke badavanu, naaneke paradesi...

Chargé de Purandaravittala, ce rare trésor,

Comment pourrais-je être un misérable sans feu ni lieu ?

Le morceau était composé dans le rāga Sindhubhairavi, un mode qui permet des plongées et des ascensions vertigineuses, riche en courbes et en détours. Mais ce chant, droit comme un fil et fluide, ne faisait appel à aucune virtuosité technique.

Rāmachandran Bhāgavatar venait les jours de congé, quand, après avoir déjeuné, elle s’apprêtait à faire la sieste. Furieuse d’avoir perdu l’occasion de dormir, elle secouait sa longue jupe et s’asseyait pour la leçon. Il commençait alors à jouer et lui demandait souvent, en kannada, d’une voix pleine de tendresse :

— Pourquoi êtes-vous fâchée ?

Tous ces souvenirs et ces détails lui revenaient à l’intérieur de son rêve, pleuvant les uns sur les autres avec un bruit mat. Ce n’étaient que des mots, des images sans suite qui s’associaient, se mêlaient, flottaient ou se fragmentaient tandis que, devant la fenêtre, son père continuait à chanter.

Puis, après être resté si longtemps debout, bondissant d’un pied sur l’autre, il se mettait à trébucher comme un aveugle. Le train avait accéléré et laissait la gare derrière lui. Son père n’était plus qu’un point minuscule au loin, traçant des cercles des deux mains. Seul le chant résonnait toujours à ses oreilles :

Naaneke badavanu...

Le visage appuyé contre les barreaux, elle tendait la main par la fenêtre :

— Appa ! Appa !

Une autre voix se mettait à crier : « Bâi ! Sentiyabâi ! »

Elle s’éveilla en sursaut et se vit couchée par terre. Au-dessus d’elle Rukminibâi, Minabâi et Savitabâi la regardaient.

— Qu’est-ce qui s’est passé ? demanda Minabâi.

Chentiru se dressa sur son séant. Les trois femmes lui expliquèrent qu’elles étaient venues la trouver pour l’inviter chez elles.

Elle marchait comme dans le prolongement de son rêve. Arrivées au village, ses habitantes se dirigèrent vers la maison de Savitabâi, la moins exigüe des trois. Savitabâi alluma la lumière, les fit entrer dans la grande pièce unique et ouvrit la porte de derrière. Deux malles étaient posées à terre le long du mur de droite. Dans le coin gauche se trouvaient un réchaud

à pétrole et un fourneau à bois. Le logis était tenu impeccablement. Derrière, on apercevait les bananiers du jardin, du linge séchant sur des buissons. Rukminibâi et Minabâi les quittèrent un instant pour aller chercher des victuailles chez elles, pendant que Savitabâi allumait le réchaud et préparait du thé. Lorsqu'elles revinrent et l'invitèrent à s'installer avec elles pour le boire, assises en cercle sur le sol, Chentiru leur demanda ce qu'elles fêtaient. Rien de spécial, répondirent-elles. Elles avaient simplement pris l'habitude de se réunir de temps à autre et elles avaient profité de l'absence provisoire de leurs époux et de leurs familles pour l'inviter. Les maris de Minabâi et de Rukminibâi s'en allaient rarement de leur côté sans leur épouse, ajouta malicieusement Savitabâi. Leurs enfants étaient mariés et elles étaient grands-mères, pourtant ils continuaient à s'accrocher à elles partout où ils allaient.

— Mais tais-toi donc ! l'admonesta Rukminibâi affectueusement.

Elle ôta l'assiette qui servait de couvercle au petit récipient en aluminium qu'elle avait apporté de chez elle. Il contenait des morceaux de poisson recouverts d'un mélange d'épices rouge et jaune. Savitabâi alluma le fourneau avec des brindilles, y plaça une poêle à frire avec un peu d'huile, puis Minabâi prit sa place pour s'occuper de la friture pendant qu'elle tranchait un oignon en lamelles et le déposait avec un piment vert coupé sur une assiette. De son côté, Rukminibâi avait rallumé le réchaud pour y faire chauffer la plaque à cuire les chapâtis. Elle prit la pâte de farine de millet que Minabâi avait apportée et en confectionna des boulettes qu'elle déposa sur la plaque, puis veilla à leur cuisson en les tapotant fréquemment d'une main trempée dans l'eau, pour les aplatir.

Il revenait à Chentiru de préparer le chutney. Tout en broyant les ingrédients, elle regardait Rukminibâi préparer les galettes, la bouche ouverte et chantonnant. Elle prêta l'oreille.

Arre sansara sansara... Ô vie, notre vie...

Elle reconnut le chant créé par Bahinibâi. Le samsâra, l'existence avec ses hauts et ses bas, est semblable à la plaque à cuire les chapâtis sur le feu. Ce n'est qu'en se brûlant la main qu'on peut en retirer les fruits, disaient les paroles. Comme les paroles, le rythme du chant s'accordait à l'activité et aux gestes de Rukminibâi.

Leurs tâches respectives accomplies, Savitabâi sortit une boule de pâte de farine de blé pétrie avec un peu d'huile, recouverte d'un tissu sur un grand plateau qu'elle déposa entre elles. Puis elle apporta la farce, un mélange de pois chiches concassés, de sucre de palme et de coco râpé qui exhalait un délicieux arôme de cardamome. Comme si elles avaient répété ces gestes très souvent, elles commencèrent à diviser la pâte et à remplir les puranpoli, les tapotant de leurs doigts qu'elles trempaient dans l'huile de temps à autre. Savitabâi travaillait énergiquement, tantôt formant les boulettes, tantôt les retournant avec dextérité dans l'huile de friture. Une bonne odeur de sucre de palme et de coco grillé se répandit dans la pièce. Puis Savitabâi enferma les puranpoli dans un récipient. Chentiru entendit Rukminibâi et Minabâi, sorties en hâte dans l'arrière-cour, tirer de l'eau au puits. Elle se leva à son tour, s'essuya les mains dans un torchon. Les deux femmes revinrent, se séchant le visage avec le pan de leur sari délogé de leur taille et largement ouvert. Savitabâi se dirigea vers la porte de derrière. Minabâi but un grand verre d'eau. Au moment où Chentiru s'apprêtait à en faire autant, Savitabâi revint pour lui montrer l'endroit où faire sa toilette. Elle trouva près du puits un seau d'eau et, sur la margelle, une savonnette. Prenant de l'eau froide dans ses paumes, elle s'en éclaboussa le visage à plusieurs reprises, puis fit mousser le savon, l'étala sur sa peau, se rinça. Elle se sentait bien. Tout en s'essuyant avec le dupatta de sa tunique, elle regardait autour d'elle. Dans l'obscurité, les bananiers, les buissons, le margousier qui poussait dans un coin du jardin n'étaient plus que des silhouettes.

— Sentiabâi ! l'appelait-on de l'intérieur.

Dans la pièce, les trois femmes s'appliquaient à refaire leur chignon bien serré. Sur leur peau mate et propre, des tatouages, au front et au menton, ressortaient avec éclat. Elles étaient assises confortablement, adossées contre le mur, jambes allongées. Lorsque Chentiru eut pris place auprès d'elles, Minabâi apporta le plat de poisson. Rukminibâi désigna les deux bouteilles qu'elle venait de tirer d'un sac :

— Du toddy, commenta-t-elle.

Les deux autres approchèrent des verres.

— Mais est-ce que Sentiabâi boit du vin de palme ? demanda-t-elle.

Elle avait goûté au toddy pour la première fois le soir où ils avaient visité le fort de Murud Janjira. Ils étaient partis dans deux voitures, avec des amis

et leurs enfants, pour Alibagh. Arrivés sur la côte, ils avaient dû continuer en bateau, car Murud Janjira était une île fortifiée en pleine mer, dont les pirates avaient fait un temps leur repaire. Les rameurs les avaient poussés à embarquer sans attendre et exhortés à n'effectuer qu'une brève visite des lieux pour revenir avant la houle. Une des deux barques était repartie un quart d'heure plus tard avec Tirumalai et les enfants qui s'étaient contentés d'un bref coup d'œil à la forteresse, ruine enserrée dans de lourdes chaînes évoquant des pythons. Quinze minutes plus tard, quand les autres avaient voulu rentrer à leur tour, une forte houle s'était levée et les rameurs craignaient de heurter des récifs invisibles s'ils prenaient la mer dans leur frêle canot. « Attendez encore un peu », répétaient-ils, et ils remettaient chaque fois la traversée, qu'ils finirent par repousser au lendemain matin. Chentiru était allée s'asseoir avec les amis de Tirumalai dans la partie centrale du fort. L'un d'eux, Steven, avait confectionné un foyer à l'aide de trois pierres pour faire griller la pêche. D'abord destinée aux familles des passeurs, ceux-ci la leur avaient apportée, puis étaient repartis après avoir récupéré une partie des poissons cuits pour leur propre repas. Lankesh avait ouvert une bouteille de vin de palme qu'il venait de leur acheter. Aidé d'Annamalai, il en avait rempli les gobelets en plastique qu'ils transportaient dans leurs sacs à dos. Kârmekam avait aidé son oncle à les distribuer. Le poisson grillé sans épice d'aucune sorte fondait dans la bouche. Le toddy empruntait de multiples chemins dans la tête de Chentiru. Il lui semblait qu'elle volait.

Au-dessus de sa tête, le ciel, magicien ténébreux, avait enchaîné les étoiles. Lankesh, grand amateur de S.D. Burman, de Manna Dey et de Pankaj Mullik, avait tiré un harmonica de sa poche et entonné une mélodie de pêcheurs adaptée par Burman :

Sunu méré panthuré mithuva...

Écoute mon ami, mon bien-aimé...

Le chant traditionnel lui donnait l'impression d'être assise dans un bateau et de tanguer sur les vagues.

Puis Kârmekam et Steven avaient enchaîné en sifflant des chansons des Beatles. L'association du vin de palme, de S.D. Burman et des Beatles provoquait en elle une ivresse de l'ordre du vertige. Elle s'était étendue sur le dos et s'était mise à chanter une des chansons favorites d'Annamalai :

*Sinna sinna mûkkuttyâm,
Sevappu kallu mûkkuttityâm...
Un petit, tout petit bijou de nez
Serti d'une pierre rouge...*

Puis une berceuse dans le rāga Nîlambari pour Kârmekam, qui se laissait aller, somnolent, contre elle. Le toddy qu'elle avait bu rendait sa voix fluide et agile.

La nuit n'avait été que chansons et bavardages jusqu'au lever du jour. Au petit matin, les rameurs les avaient appelés pour embarquer, la mer s'étant calmée. Sur l'autre rive, Tirumalai attendait dans l'anxiété, les traits tirés et les yeux rouges après une nuit sans sommeil.

— Votre femme arrive saine et sauve de la forteresse des pirates, Monsieur, lui avait annoncé l'épouse de Lankesh en posant le pied sur la terre ferme.

Quand ils avaient parlé du vin de palme, du poisson et de la musique, il s'était étonné :

— Qu'est-ce que j'entends, Annamalai, tu as servi du toddy à ta belle-sœur ?

— Eh oui, grand frère. Désormais, sers-lui-en tous les jours, ça fait un bien fou à sa voix, elle n'a jamais si bien chanté, répondit son cadet en riant.

Tirumalai avait éclaté de rire.

C'était donc la deuxième fois qu'elle allait manger du poisson accompagné de vin de palme.

— Oui, répondit-elle, j'ai l'habitude.

Une brise fraîche s'était levée. Rukminibâi remplit leurs verres. Après une bouchée de poisson arrosée de toddy, l'ivresse s'insinua doucement dans sa tête comme un nuage de fumée.

— Ce que chantait Rukminibâi tout à l'heure, c'était une chanson de Bahinibâi, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est Rukminibâi qui chante pour nous pendant nos grèves et nos manifestations. À son répertoire, elle a aussi des chansons qui se moquent de ceux qui nous administrent et des politiciens.

Pendant ce temps, Rukminibâi s'était remise à chanter le même morceau, cette fois à très haute voix. Quand elle se tut, Minabâi reprit la parole :

— Elle ne se contente pas d'être la seule à savoir chanter dans notre groupe, elle résout aussi nos litiges...

— Lesquels ?

— *Un* litige, pas tous, rectifia Rukminibâi.

Et elle se mit à raconter :

— Le mari de la petite-fille de Minabâi l'a abandonnée enceinte de quatre mois. Quand le bébé est né et qu'il a appris que c'était un garçon, il a déclaré que l'enfant était à lui. Je l'ai remis proprement à sa place en présence de quelques vénérables anciens.

— De quelle façon ?

— Écoute, je lui ai dit, le récipient est à nous et le lait aussi. Ce n'est pas parce que l'homme y ajoute une goutte de présure qu'on doit lui donner le yaourt.

— « Une goutte de présure », tu lui as dit ça ! s'exclama Chentiru en posant son verre dans un éclat de rire.

Toutes s'esclaffèrent avec elle. Lorsqu'elle eut mangé les galettes de millet avec le chutney, elle se sentit repue, le cœur léger. En se levant pour aller se laver les mains, elle se cogna la tête au plafond avec un bruit sec et soudain, elle entendit des notes jouées sur une vîna, l'instrument dont on dit percevoir le son lorsqu'on est parvenu au septième stade de la méditation. Existait-il donc un septième stade de l'ivresse ?

— Quelle est cette musique ? demanda-t-elle à Savitabâi.

— Du bîn. De l'autre côté de la cascade, se trouve un ashram où demeure un ustad venu du Nord. C'est lui qui joue. Tout le monde l'appelle Soufi Baba. On dit qu'il ressemble un peu à Shirdi Sai Baba.

De temps en temps, le vieil homme passait deux ou trois mois d'affilée à l'ashram. Parfois, les trois femmes allaient le voir et l'écouter ensemble.

Après s'être lavé les mains, elles se couchèrent et s'endormirent au son lointain de la vîna.

Pendant ce temps, dans sa chambre de la Guest House, le cahier couleur chameau reposait sur la table, feuilleté par le vent.

Shanti, la sœur de Râma, harcelait Sîtâ de questions. À quoi ressemble Râvana ? Tu me dessines son portrait ? Sîtâ avait un talent notoire pour le dessin. Un jour, elle céda, prit une large feuille et commença à tracer des contours au pinceau. Les jambes, les bras, le corps tout entier apparurent. Elle s'apprêtait à passer aux traits du visage quand Râma entra dans l'appartement des femmes. Un instant troublée, elle recouvrit le portrait sans tête du pan de son sari et ne bougea plus, mais cette situation la mettait très mal à l'aise. Aussitôt que Râma s'en fut allé, elle déchira le dessin. Un peu plus tard, tandis qu'elle lui servait son repas, Shanti émit des sous-entendus au sujet du portrait, en glissant : « Il y a des gens ici qui ne pensent qu'à Râvana. » C'est juste après cet épisode qu'on fit monter Sîtâ sur un char pour l'emmener dans la forêt.

Il était midi, l'heure pour Lava et Kusha de déjeuner après leur entraînement. Elle posa son stylet. Les garçons entrèrent précipitamment, s'assirent devant leur repas servi sur des feuilles de bananier et se mirent à manger tandis qu'elle les regardait en essayant d'imaginer qu'elle aurait été sa vie si elle avait mis au monde des filles. Les aurait-elle laissées passer autant de temps qu'elle à cueillir des fruits et des fleurs pour s'amuser ? Non, probablement pas. Elle les aurait élevées en guerrières, comme des fils, afin que personne ne puisse venir les enlever.

Une ombre apparut à l'entrée. C'était Râma. Aussitôt qu'ils le virent. Lava et Kusha racontèrent à Sîtâ qu'ils avaient rencontré cet homme dans la forêt. Il leur avait demandé qui étaient leurs parents. Ils avaient répondu que le nom de leur mère était Sîtâ, mais qu'ils ne connaissaient pas celui de leur père. Il avait dû les suivre.

— Votre père s'appelle Râma, intervint Sîtâ. Il est le souverain d'Ayodhya et il se tient à présent devant vous.

Sans perdre une seconde, les garçons se précipitèrent vers lui. Le royaume n'était-il pas en possession de leur père ? S'ils avaient été des filles, elles se seraient peut-être rangées du côté de leur mère, posant un regard méfiant sur ce géniteur qui l'avait abandonnée dans la forêt.

Râma commença à se justifier. Sîtâ ne pouvait-elle pas comprendre sa situation ? Croyait-elle donc possible qu'il puisse vivre heureux sans elle ? Tandis qu'il poursuivait sa plaidoirie, Sîtâ se demandait, brûlant de

douleur, pourquoi la terre ne s'ouvrait pas à cet instant pour l'engloutir. Elle repoussa fermement sa requête. Son propre parcours l'entraînait dans une autre direction, répondit-elle. Après s'être expliquée, ce fut comme si le sol s'était effectivement ouvert sous ses pieds et qu'elle était descendue à de très grandes profondeurs sous terre.

À leur réveil au petit matin, Savitabâi prépara un thé sans lait ni sucre qu'elle leur donna à boire très chaud. Puis Minabâi et Rukminibâi s'apprêtèrent à retourner chez elles.

Chentiru n'avait pas oublié la musique entendue la nuit précédente. Elle partit en direction du sud de la cascade et après avoir parcouru une certaine distance, elle aperçut un hameau de quatre ou cinq petites habitations. Elle poussa discrètement la porte de la première, la plus importante en apparence, et entra. Sur un matelas très épais qui occupait toute la largeur du fond de la pièce et tendu d'un drap blanc, étaient posées trois rudravîna dépouillées de leur housse. Un homme d'une soixantaine d'années y était assis en tailleur, une vîna sur les genoux. La barbe blanche, vêtu d'un lunghi à carreaux noué à la taille et d'une tunique, il accordait l'instrument, imprimant aux clés des rotations infimes, l'oreille tout près des cordes. Aussitôt qu'elle entra, ce fut comme s'ils se connaissaient depuis longtemps.

— Approche, beti, dis-moi si l'accord est juste ou pas.

Comme si elle n'avait fait que ça tous les jours de sa vie, elle s'avança et écouta attentivement avant de déclarer :

— Oui, c'est juste.

Puis elle s'assit par terre face à lui.

— Tout est affaire d'accord et de justesse de ton, n'est-ce pas ? dit-il. C'est ce que désigne le mot *sur* : être en harmonie. Dans cette acception, de qui peut-on dire qu'il est *a-sur*, qui est un *asura* ? Sûrement pas un homme à dix têtes et aux dents recourbées. L'*asura*, c'est celui en qui le *sur* ne résonne pas et qui, ignorant ce qu'est le *sur*, ne contrôle ni son propre rythme, ni sa force, ni sa direction, mais fonce comme un cheval débridé livré à lui-même.

Elle hocha la tête.

— L'accord doit se faire, poursuivit-il, on doit tenir les notes ensemble dans le juste ton. En fait, nous sommes tous *a-sur*, puisque nous sommes tous à la recherche de cet accord.

— Il est donc si difficile de trouver l'accord juste ?

Il rit.

— Ce n'est pas quelque chose qu'on puisse capturer et garder enfermé. C'est une vague. On peut la dompter, naviguer dessus, mais elle renversera notre embarcation à sa guise, capable d'enfler jusqu'à un volume gigantesque, de se changer en écume en s'approchant de nous. Elle se concentre ou se disperse, elle va et elle vient, elle nous envoie par le fond ou nous soulève dans les airs et nous projette au loin.

Ses paroles mêmes se déployaient au rythme de la mer démontée.

— Est-ce que tu sais chanter ? demanda-t-il.

— Un petit peu. La musique carnatique.

— Alors chante-moi quelque chose dans le rāga que vous appelez ici Shankarābharanam.

Doucement, sans élever la voix, elle interpréta un pallavi dans le mode demandé.

— Mmm, fit-il.

Reprenant la vīna sur ses genoux, il produisit à plusieurs reprises un *da*, la sixième note de la gamme, dite *daivadam*, comme s'il pinçait un nerf. Puis il joua selon plusieurs cadences et revint au *daivadam*, taquinant le nerf. *Da-ni-da...*

— Dans notre musique dhrupad, dit-il, l'équivalent est le rāga Bilawal.

Elle inclina le buste jusqu'à ce que sa tête touche le bord du matelas, le corps traversé par un courant d'énergie semblable à de l'électricité. *Da-ni... da-ni... da-ni...*

— Qu'est-ce que tu cherches, beti ? demanda-t-il en posant la main sur sa tête.

— Je ne sais pas, répondit-elle sans se redresser. J'ai parfois l'impression de comprendre certaines choses, mais très vite ce que je crois avoir compris devient incompréhensible.

— C'est toujours comme ça, dit-il en lui tapotant les cheveux.

— J'ai quitté Bombay pour venir ici, dit-elle en levant les yeux.

— Chacun de nous n'a de choix qu'entre renoncer au monde matériel et ne pas renoncer. Mais en quoi consiste la renonciation ? Et la non-

renonciation ? C'est parce que je ne l'ai pas encore compris que je joue de ma vîna et que tu m'écoutes en jouer, dit-il en riant.

— Je m'asphyxiais, à Bombay.

— Mais Bombay peut très bien t'avoir accompagnée ici, tout comme la forêt peut t'accompagner à Bombay.

Elle le regarda au fond des yeux.

— C'est comme ça, reprit-il. Le Bilawal était le rîga préféré de ma mère. À Bombay, dans la ruelle exposée au vacarme de Muhammad Road où nous habitions, une colombe venait parfois se poser sur la fenêtre de la maison. Quand elle roucoulait, ma mère disait qu'elle s'exerçait à répéter le Bilawal. Et chaque fois qu'elle entendait l'appel d'un coucou par-dessus le rugissement des bus ou le bruit des trains, elle remarquait : « C'est exactement le Bilawal. » Elle est décédée l'an dernier au printemps, ici même, à quatre-vingts ans. Elle souffrait tant qu'elle ne pouvait fermer l'œil de la nuit. À quatre heures du matin, elle sortait une chaise et s'asseyait face au verger de mangues. Vers cinq heures, elle m'appelait : « Jalaruddin ! Hé, Jalaruddin ! Viens, le coucou chante le Bilawal ! » Elle pouvait dire exactement dans quel ton l'oiseau chantait. Souvent elle s'exclamait, tout heureuse : « Un Bilawal parfait ! » Elle entendait son cher Bilawal partout où elle posait les yeux.

Il caressa les cordes du bout des doigts dans une cascade de sons. Les paroles d'une chanson qu'elle avait apprise à l'école dans son enfance lui revinrent subitement en mémoire dans le rîga Sindhubhairavi, le rîga magique. Elle commença dans les graves :

Tel le vent libre d'entraves...

Dehors, le soleil brillait d'une lumière douce. Ustadji entonna l'âlâp du Bilawal.

Tel l'océan qui a vu la lune...

La mélodie progressait vers les aigus. Les disciples de l'ustad entrèrent en silence dans la pièce et s'assirent de part et d'autre de leur maître. Le pincement des cordes de la vîna se poursuivait inlassablement.

Telle une cascade torrentielle...

Les notes, qui avaient atteint l'apogée de la gamme, se déversèrent précipitamment jusqu'aux graves les plus profonds. Ustadji continuait à jouer, sur les cordes, sur les nerfs.

Joue sur la flûte de la vie...

Après leur chute en cascade, les notes avaient repris leur cours progressif. Le coucou chantait toujours le Bilawal dans le verger de mangues. *Da-ni... da-ni... da-ni...* Le coucou chantait partout, dans le rîga favori de chacun de ses auditeurs.

Elle se leva et se mit en route vers la Guest House.

À l'ashram, personne ne pouvait accepter la décision de Sîât. Quand le souverain d'Ayodhya s'était déplacé en personne pour l'inviter à revenir, son refus de le suivre était irrecevable, disait-on. Que cherchait-elle de plus ? Que réclamait-elle ? Elle faisait fi des suppliques répétées d'Hanumân comme des reproches de tous les autres. Elle ne pouvait s'affranchir de l'impression d'avoir voyagé profondément sous terre, là où personne n'était allé avant elle.

Sîât se leva et jeta un coup d'œil aux alentours de la hutte. Cette fois, il s'agissait d'une renonciation pleine et entière. D'un voyage solitaire. Les gens de son milieu, ceux qui l'avaient traitée avec amour, ceux qui l'avaient conseillée, elle les laissait tous derrière elle en entreprenant ce voyage, le plus lointain, le plus profond de tous. Plus elle marchait, plus la forêt s'étirait devant elle.

Elle traversa une rivière à gué, passa une cascade, vit des daims boire dans un ruisseau. Elle fut bouleversée à la vue d'un tigre dévorant un cerf, émerveillée devant les bébés éléphants qui couraient à côté de la harde. Elle traversait des nuits hantées par les regards des chouettes, observait la façon dont les rayons du soleil illuminaient le vert des feuilles, sursautait en voyant des guenons bondir de branche en branche, leur petit contre le ventre, accroché à leur pelage. Elle marchait et de

cette marche découlaient l'exaltation, la fatigue, le repos. Puis elle se remettait en route.

Leur rencontre eut lieu au petit matin, à l'heure où les oiseaux s'apprêtent à chanter, où le soleil est encore un secret bien gardé derrière l'horizon. Elle distingua une hutte dans le lointain, à l'intérieur de laquelle vacillait la petite flamme d'une lampe. Déchirant l'obscurité, le son d'un instrument de musique lui parvenait. Quand elle se fut rapprochée, elle reconnut le timbre de la vîna. Il lui semblait avoir déjà entendu cette mélodie. Elle se tint à quelques pas de la hutte, sous le charme de la musique, et jeta un coup d'œil à l'intérieur par la porte ouverte. L'homme qui jouait avait l'allure d'un ascète. Aussitôt qu'il la vit, il la fit entrer. Non, elle ne le dérangeait pas dans sa pratique, dit-il en réponse à sa question.

— Tu ne me reconnais pas ? Je suis Râvana.

Effrayée, elle fit un pas en arrière.

— Je croyais... On disait que vous étiez mort à la guerre...

— La vie est un vaste puits de magie, n'est-ce pas ? Après avoir tué presque tous les occupants de mon palais, Râma a pris en pitié le dernier d'entre eux, un garde, qui l'implorait de l'épargner. Il lui a accordé la vie sauve, et a même accepté de ressusciter un de ses amis comme l'autre le suppliait de le faire. On dit qu'après avoir exaucé ses désirs, Râma a enjoint aux deux hommes de s'enfuir avant l'arrivée de Lakshmana et leur a donné des ailes en constatant qu'ils n'avaient plus la force de courir. Ils se sont envolés, transformés, l'un en aigle, l'autre en perroquet. Ainsi va l'histoire qu'on se raconte de bouche à oreille. Et si j'étais ce perroquet, venu voler d'un arbre à l'autre dans ces forêts ? Un vieux perroquet venu attendre le moment de retrouver Sîtâ ?

— Vous êtes toujours amoureux de moi ? J'ai connu bien des malheurs. Ma vie s'est déroulée à la façon d'une partie de dés dont j'étais l'enjeu. Je suis lasse, fatiguée, j'ai passé quarante ans.

— C'est précisément l'âge où une femme a besoin d'un ami. Pour la soutenir dans sa détresse quand son corps subit des transformations. Pour la servir. Pour protéger sa joie de vivre. Pour l'encourager de loin.

Sîtâ s'assit sur le sol.

— Je n'ai jamais refusé mon amitié à qui que ce soit. Avant d'engager le combat, Râma voulait effectuer une pûja. Seules deux personnes

pouvaient accomplir ces rites particuliers, Vâli et moi. Mais il avait déjà tué Vâli de sa propre main, il ne restait donc plus que moi. Il m'a envoyé une invitation, j'ai accepté et je suis allé accomplir la pûja comme il le souhaitait, pour que les dieux lui accordent la victoire. Contre moi.

— Râvana, dit Sîtâ en s'adressant à lui par son nom pour la première fois, les mots me fatiguent, me paralysent la langue, mon corps est une entrave.

— Le corps est la prison et la voie de la liberté tout à la fois, dit Râvana en lui souriant, puis il désigna sa vîna. Regarde cet instrument, il est le fruit de l'imagination : il a été créé en pensant à la musique extraordinaire que produiraient les seins de Pârvati couchée sur le dos, si on les transformait en gourdes et que l'on reliait les mamelons par des cordes. C'est une extension du corps de la déesse. Toi qui as soulevé l'arc de Shiva d'une seule main, il te sera facile de manier une vîna. Veux-tu en jouer ?

— Pouvez-vous m'apprendre ?

— Je me suis battu pour toi et j'ai été défait. Comment pourrais-je refuser de t'enseigner la musique ? Je serai ton maître, je te donnerai une leçon chaque jour. Que cette forêt résonne tout entière librement du son de la vîna. Ne vois pas en elle un simple instrument de musique. Considère-la comme ta vie. Tiens, prends-la.

— Posez-la d'abord à terre.

— Pourquoi ? demanda Râvana en s'exécutant.

— N'avez-vous pas dit qu'elle était ma vie ? Ma vie que l'on s'est jusqu'ici passée de main en main comme une balle ? Désormais, il me faut la prendre moi-même entre les miennes, répondit Sîtâ en soulevant la vîna pour la placer sur ses genoux.

GLOSSAIRE

Les termes d'adresse sont souvent aussi utilisés comme nom propre pour désigner la personne concernée.

Amma (variante : Mâ) : mère ou, par respect, femme mariée, même s'il s'agit d'une très jeune femme.

Annan (variantes : Anna/Annatchi) : frère aîné, souvent employé par respect envers un homme plus âgé.

Anni : femme du frère aîné.

Appa : père, dans les communautés brahmanes.

Ayya : père ou maître.

beti : terme affectueux envers une jeune fille.

Mâmi (litt. « femme du frère de la mère ») : « tante » en général. Terme d'adresse respectueux d'une femme à une autre femme.

Rituels et vie quotidienne

anna : 1 anna = 4 paisa = 1/16^e de roupie. Division de la monnaie indienne en vigueur sous l'Empire britannique (aujourd'hui, 1 roupie = 100 paisa).

bîdi : petite cigarette de quelques miettes de tabac maintenues roulées dans une feuille d'arbre par un fil.

carom : jeu de table à pions que l'on fait glisser sur un tablier en bois.

chapâti : galette plate à base de farine de blé accompagnant les plats.

Dîvâli (abréviation de Dîpavâli) : fête des Lumières en l'honneur de la déesse Lakshmi qui descend ce jour-là sur terre.

dhobi : blanchisseur.

dupatta : longue écharpe destinée à entourer le buste et parfois la tête, rabattue sur les épaules. Les deux pans tombent librement dans le dos.

ghî : beurre clarifié.

iddli : disque bombé de pâte à base de farine de riz cuit à la vapeur et servi le plus souvent au petit déjeuner avec une sauce ou de la poudre de piment.

kasi tumbai : plante à petites fleurs blanches (*Impatiens balsamina*, balsaminacées).

khadi : tissu de coton filé à la main dont la fabrication et l'usage, associés au boycott des textiles anglais, ont été préconisés par Gandhi dans le cadre du mouvement pour l'autosuffisance et l'autodétermination de l'Inde.

kolam : dessins tracés à la farine de riz sur le seuil en symbole de bienvenue et pour invoquer la prospérité.

kumkum : poudre rouge (mélange de curcuma et de chaux éteinte, ou safran) avec laquelle les femmes mariées hindoues colorent la raie de leurs cheveux et qui peut également servir à dessiner le pottu, disque rouge entre les sourcils.

kuzhampu : sauce épicée à base de diverses variétés de lentilles.

lunghi : pièce d'étoffe rectangulaire nouée à la taille et tombant jusqu'aux chevilles, portée par les hommes.

masâla : mélange d'épices.

Mysore pak : confiserie à base de farine de pois chiche, de ghî et de sucre.

païsa (voir *anna*)

pakora : beignet de légumes épicés.

parâtha : galette de pâte à base de farine de blé et d'huile, cuite à la poêle dans un peu d'huile ou de ghî.

pativrata : épouse modèle, entièrement dévouée à son mari qu'elle considère comme son seigneur.

pottu (voir *kumkum*)

rasam : bouillon épicé à la tomate et au tamarin.

rotî : terme générique désignant les galettes plates indiennes accompagnant les plats et sauces, chapâti, parâtha, etc.

salwâr-kamîz : ensemble constitué d'un pantalon ample et d'une tunique.

sev arali : petit arbre à fleurs blanches (*Nothapodytes nimmoniana*, icacinacées).

shâstra : traité religieux ; ensemble de prescriptions relatives aux rituels et à la coutume.

shrî : désignant à l'origine Lakshmi, déesse de la prospérité, le mot est devenu une particule de respect courante (par le biais de l'association entre un homme de bien et la prospérité qui s'attache à lui).

sîmantam : rituel (bain, récitations de mantras) effectué sur la femme enceinte un jour du huitième mois de sa première grossesse pour la bonne constitution de l'enfant à naître, la force mentale de la mère et un accouchement facile. Il se déroule dans la maison de son mari, avant qu'elle retourne au domicile parental pour accoucher.

tali : bijou noué au cou de la femme par son époux le jour du mariage, dont elle ne doit jamais se départir et qui symbolise sa fidélité.

tulasî : basilic sacré (*Ocimum sanctum*, lamiacées).

tuvayal : préparation culinaire à base de haricots noirs et de pois chiches, de noix de coco râpée, de piment et d'épices.

vibhûti : cendre consacrée que les fidèles appliquent sur leur front (parfois leurs bras et leurs jambes) en hommage à Shiva qui s'en enduit tout le corps. Elle rappelle à l'impermanence du monde, à la nécessité de transcender les aléas de l'existence et le désir.

Divinités, mythologie, Râmâyana

Ahalyâ : possédée à son insu par Indra (le roi des dieux hindous) sous l'apparence de son mari, le sage Gautama, elle subit la malédiction de ce dernier.

Ashokavanam : jardin où Râvana garda Sîtâ prisonnière après l'avoir enlevée.

Gandharva : créature céleste semi-divine, souvent ailée dans l'iconographie, associée aux arts et à une existence libre de contraintes. Dans les textes, le mariage dit *gandharva*, validé par le choix de la femme et le consentement mutuel, consacré par l'union sexuelle, ne requiert ni caution familiale, ni rites.

Janaka : souverain de Videha (aujourd'hui au Népal) et père de Sîtâ.

Murugan (Shanmugan, Subrahmanian) : fils de Shiva, c'est le dieu le plus vénéré du Tamil Nadu.

Nala : roi de Nishada dont l'histoire est relatée dans le *Mahâbhârata*. Battu au jeu de dés par son frère avec l'aide de Kali, un démon qui cherche à le détruire, il perd son royaume et doit se retirer dans la forêt avec son épouse Damayanti.

Râmâyana : la nouvelle *la Forêt* fait référence à plusieurs chapitres de cette grande épopée, attribuée au sage Vâlmîki (vers 500-100 av. J.-C.). Pendant leur exil dans la forêt, le roi Râma et son frère Lakshmana viennent à bout de plusieurs créatures démoniaques. Afin de venger Sûrpanakâ, qu'ils ont défigurée et mutilée, son frère Râvana, démon à dix têtes et roi de Lanka, enlève Sîtâ, l'épouse de Râma, par ruse. Il éloigne Râma en l'entraînant sur les traces d'une biche d'or que Sîtâ convoite. Il s'agit en fait de Mârîcha, l'oncle de Râvana, sous un déguisement. Lorsque Râma finit par l'atteindre d'une flèche, il pousse un cri d'agonie avec la voix de Râma en nommant Lakshmana et Sîtâ. Sîtâ, sous la garde de Lakshmana, ordonne à ce dernier de voler au secours de son frère. Lakshmana refuse d'abord, mais Sîtâ l'accuse de vouloir perdre Râma pour prendre sa place auprès d'elle et menace de se tuer. Il lui obéit à regret, et Râvana profite de la solitude de Sîtâ pour se présenter à elle sous les traits d'un ascète et l'emporter dans sa capitale où il la tient prisonnière. Râma et Lakshmana, aidés par l'armée des singes de Sugrîva et par Hanumân en particulier, déclarent la guerre au royaume de Râvana. Hanumân retrouve Sîtâ, met le feu à Lanka et retourne prévenir Râma. Râvana est tué et Sîtâ reconquise. Afin d'éviter que Râma la répudie, celle-ci se soumet aussitôt à l'ordalie pour prouver qu'elle est restée pure au cours de sa captivité. Plus tard Râma, pour mettre fin à la rumeur, l'exilera dans la forêt où elle donnera naissance à leurs fils jumeaux Lava et Kusha.

Ranganâtha : Vishnou sous le nom qui lui est donné au temple de Srirangam et représenté étendu, tourné sur le côté droit.

Râvana : dévot de Shiva, il avait obtenu de lui de ne pouvoir être tué ni par un dieu, ni par un démon. Vishnou s'incarna alors en un homme, Râma, pour en finir avec cet *asura* trop puissant. Convoitant Sîtâ, l'épouse de Râma, il l'enleva et la garda longtemps prisonnière en son palais, mais ne la toucha jamais, car à la suite du viol de la nymphe Rambhâ, une malédiction lui promettait la mort s'il cherchait de nouveau à s'imposer à une femme.

Sugrîva : roi des singes allié de Râma.

Vâli (ou Bâli) : singe royal en conflit pour le trône avec son frère Sugrîva. Râma le tua d'une flèche pour soutenir ce dernier, son allié.

Vallî : divinité forestière, femme tribale (fille du cerf dans certaines traditions). Une des épouses de Murugan.

Vâlmîki : ascète, considéré comme le poète originel (*âdi kâvi*) de la littérature sanskrite pour avoir créé le premier *sloka* (couple de vers), auteur présumé du *Râmâyana*. Contemporain de Râma qui en est le personnage principal, il donna asile à Sîtâ en son ermitage lorsque celle-ci fut renvoyée par Râma dans la forêt.

Vibhishana : demi-frère de Râvana, il n'approuvait toutefois pas la conduite de son aîné et rejoignit l'armée de Râma lorsque Râvana refusa de rendre Sîtâ à son époux. Après sa victoire, Râma le sacra roi de Lanka.

Vinâyaka : un des noms du dieu Ganesh à tête d'éléphant.

Les quatre stades de l'existence selon l'hindouisme brahmanique

brahmachâryam : état de célibat qui correspond aux années d'études des jeunes hommes.

grihastham : période où l'homme devient maître de maison et chef de famille.

vânaprastham (litt. « résidence en forêt ») : troisième stade, lorsque le chef de famille transmet ses biens à ses enfants et se retire des affaires du monde avec son épouse (dans un ermitage forestier).

sannyâsam : stade ultime, d'ascétisme et de renoncement au monde matériel et social.

Musique et danse

âlâpana : en musique carnatique, exposition du mode mélodique (*râga*) par une introduction progressive des notes qui le constituent. Âlâp en musique hindoustanie.

aranguettam : première représentation en public donnée par un/e interprète de la musique, de la danse ou du théâtre dansé dans la tradition de l'Inde du Sud.

Bharatanâtyam : d'abord pratiquée dans les temples par les devadâsi, cette forme de danse du Tamil Nadu a acquis une place prépondérante parmi les styles dits aujourd'hui « classiques » de la danse en Inde du Sud.

bîn (voir *rudravîna*)

chapplakattai : paire de plaquettes en bois creusées d'espaces à l'intérieur desquels sont fixés des grelots métalliques, tenues dans une main et utilisées pour marquer la mesure en accompagnement de chants religieux.

devadâsi (litt. « servante de la divinité ») : danseuse vouée au service du temple, considérée comme l'épouse de la divinité. Le système, ayant connu des dérives vers la prostitution au cours des siècles, a été déclaré illégal en Inde en 1988.

dhrupad : style de musique pour voix ou instruments à cordes de l'Inde du Nord caractérisé par sa lenteur et sa gravité.

ghâtam : cruche en terre cuite utilisée comme instrument de percussion joué avec les doigts dans la musique carnatique.

javali : dans la musique carnatique, type de chant ancien de la région de Tanjore hérité de la danse, qui accompagne encore souvent un épisode de Bharatanâtyam narratif sur le thème amoureux dévotionnel.

kanjira : tambourin à cadre en bois de jaquier joué dans la musique carnatique.

kingri : violon à une corde et résonateur en terre cuite.

kîrtanam (ou kriti) : dans la musique carnatique, composition sur un thème dévotionnel développée sur un râga unique, ou, plus rarement, sur une « guirlande » de râgas successifs. Le kîrtanam insiste sur l'aspect narratif textuel, le kriti, sur la musique.

kriti (voir *kîrtanam*)

Mînakshi me modam dehi : composition de Muttusvâmi Dikshitar (1775-1835) dans le râga Purvikalyâni.

mridangam : tambour oblong à deux faces, en bois de jaquier et plusieurs épaisseurs de diverses peaux, principal instrument de percussion d'un ensemble carnatique.

navasandhi kavuthuvam : danse rituelle exécutée par les devadâsi lors du festival annuel du temple à différents carrefours et consacrée à neuf divinités successives du panthéon védique.

niraval : moment d'improvisation sur une ligne musicale.

pallavi : variations sur le rāga à différents tempos et octaves, selon différents moyens (chant, percussions, cordes) ; désigne parfois la ligne thématique qui ouvre le morceau.

rāga : mode musical sur lequel est composé un morceau de musique carnatique ou hindoustanie, correspondant à divers moments ou atmosphères.

Il existe soixante-douze rāgas fondamentaux dans la musique carnatique.

rudravīna : une des plus anciennes variétés de vīna. Ses deux résonateurs en courges sont reliés par un tube de bambou garni de cordes et de touchettes maintenues en place à l'aide de cire. Dédiée à Shiva.

svara : ici le terme *svara* désigne un morceau chanté en syllabes solfiées. Il est plus fréquemment employé pour désigner les notes de la gamme elles-mêmes, au nombre de sept (*saptasvara* : *sa, ri, ga, ma, pa, da, ni*).

Tampura : instrument à quatre cordes et plusieurs cordes de résonance, produisant le bourdon tout au long du concert.

tānam : temps d'élaboration de la phase rythmique du rāga (sans percussion).

thumri : forme semi-classique de la musique hindoustanie, sensuelle et d'une grande liberté par rapport au rāga. Les paroles du chant, teintées de romantisme dévotionnel, concernent souvent l'amour porté au dieu Krishna.

ustad : dans la tradition hindoustanie, maître artisan ou artiste (notamment musicien), et terme d'adresse respectueux qui en dérive.

Vāravīna : chant carnatique relatant un dialogue entre la chouette et le paon, monture de la déesse Sarasvati (dont l'instrument est la vīna dite *vāra*).

varnam : première pièce, entièrement composée, jouée lors du concert ou du récital de Bharatanāṭyam.

vīna : apparentée au luth à manche long, c'est un instrument à double résonateur et à manche garni de cordes et de touchettes. Même si elle n'est pas jouée systématiquement en concert, c'est l'instrument de base de la musique carnatique, qui sert à son apprentissage. Il en existe de nombreuses variétés.

yāzh : luth à caisse en forme de barque et à manche courbe, ancêtre de la vīna, déjà présent à la période Sangam, âge d'or de la littérature ancienne tamoule (que l'on situe dans la première moitié du premier millénaire).

Personnalités, poètes et chanteurs

Akkamahâdevi : ascète du XII^e siècle, elle écrivit des poèmes à Shiva et se démarqua de la société par son refus des codes imposés aux femmes de son époque.

Annâdurai, C.N. (1909-1969) : ministre-chef de l'État du Tamil Nadu de 1967 à sa mort, il fut le premier membre d'un parti dravidien (DMK) élu à ce poste. Ses actions énergiques pour la priorité de la langue et de la culture tamoule contre les tentatives hégémoniques du gouvernement fédéral du Nord et du hindi, la légalisation des unions laïques (« self-respect »), lui valurent une popularité immense.

Auvaïyâr (litt. « femme âgée respectable ») : les « Auvaïyâr » ont été plusieurs à travers les siècles, mais celle dont il est question ici a vécu à la période Sangam et la légende la présente comme une poétesse de cour. Elle voyagea longuement à travers le pays parmi les paysans pauvres et composa des chants sur divers sujets, parmi lesquels la façon de gouverner un royaume.

Bahinibâi (1628-1700) : sainte femme marathe, elle tenta de concilier sa vie d'épouse et sa dévotion à Vithoba (Vishnou). On lui doit des poèmes dévotionnels et une autobiographie.

Begum Akhtar (1914-1974) : chanteuse renommée dans toute l'Inde, elle commença sa carrière comme actrice de cinéma, mais préféra bientôt interpréter les ghazal, dadra et thumri qui l'ont rendue célèbre.

Bhârati (1882-1931) : un des plus illustres poètes tamouls, il contribua à renouveler et à assouplir le tamoul littéraire. Ses chants ont donné une grande inspiration au mouvement de la lutte pour l'Indépendance dans la région. Il vécut presque continuellement dans la précarité et mourut des suites de l'attaque d'un éléphant dans un temple.

Bhimsen Joshi (1922-2011) : grand chanteur de musique hindoustanie né au Karnataka.

Janâbâi : femme marathe (?-1350) considérée comme sainte, dévote de Vitthal (Vishnou), elle naquit dans une caste de très bas statut et devint une poétesse de talent.

Jikki (née en 1935) : chanteuse de langue telugu, elle a interprété des milliers de chansons dans les quatre principales langues de l'Inde du Sud, ainsi qu'en hindi.

Kripânanda Variyâr (1906-1993) : maître spirituel shivaïte, auteur de nombreux ouvrages sur l'hindouisme et la culture tamoule.

Lopâmudrâ : femme philosophe de la littérature indienne sanskrite, épouse du sage Agasthya, elle aurait vécu au VI^e siècle av. J.-C. On lui attribue la création d'un hymne du *Rig Veda*.

Nakkîran : compositeur de musique de l'ère Sangam à qui l'on doit de nombreux chants. Nakkîran était un dévot de Shiva et de Murugan.

Paluskar (Dattatreya Vishnu, 1921-1955) : chanteur de musique hindoustanie classique, mais aussi dévotionnelle (*bhajan*) et de chansons de films (en deux occasions), considéré de son temps comme un enfant prodige.

Pâri : souverain de Parambu Nâdu à la fin de la période Sangam, patron des arts, de la littérature et des bardes.

Purandaradâsa : compositeur du XVI^e siècle considéré comme le père de la musique carnatique.

Raghunâth Panigrahi (1932-2013) : né en Odisha, il abandonna une carrière de chanteur et de compositeur pour le cinéma afin de se consacrer au chant hindoustani. Renommé notamment pour son interprétation de la *Gîta Govinda*, il a souvent accompagné sur scène son épouse, Sanjukta Panigrahi, danseuse d'Odissi.

Râmamirtham Ammayâr (1883-1962) : réformatrice sociale qui milita au cours de sa vie dans différents mouvements de défense de la culture tamoule et lutta pour l'abolition du système des devadâsi dans la région de Chennai (Madras).

Siddhesvari Devi (1908-1976) : chanteuse de musique hindoustanie de Bénarès.

Tukaram (1577-1650) : poète marathi, dévot de Vithoba (Vishnou), il joua un grand rôle dans le mouvement de *bhakti* (dévotion à un dieu personnel, sans recours aux rites et aux intermédiaires prescrits par le brahmanisme) qui se répandit à cette époque à travers l'Inde.

Varadachari le Tigre (1876-1950) : maître de la musique carnatique né à Kolathur dans une grande famille de musiciens, il déclarait avoir beaucoup appris du chant que pratiquait sa sœur.

Vînai Dhanammâl (1867-1938) : née à Chennai (Madras) dans une famille de musiciens et de danseurs, chanteuse et joueuse de vîna, elle fonda l'école de musique carnatique qui porte son nom. Elle est considérée

encore aujourd'hui comme un modèle pour sa fidélité aux traditions et la profondeur de son expression musicale.

Textes

Devaranama (litt. « les noms de Dieu ») : style de composition, d'abord littéraire, remontant au XIII^e-XVI^e siècle, ayant pour thème la dévotion vishnouïte, les valeurs morales et les vertus, les déesses. Ces compositions ont pris une place importante dans le domaine du Bharatanâtyam où elles se déclinent sur trente-deux râgas définis par Purandaradâsa.

Tevaram : recueil en sept volumes de poésie dévotionnelle à la louange de Shiva (VII^e siècle), encore chantée de nos jours dans certains temples du Tamil Nadu.

Tiruchatakam : section du *Tiruvâsakam* (voir *Tiruvâsakam*).

Tirupukazh : recueil de poèmes à la louange de Murugan écrits au XV^e siècle par Arunagiri Nâthar.

Tirupulambal : section du *Tiruvâsakam*.

Tiruvâsakam : poèmes à la louange de Shiva composés par Mânikkavâsagar au VIII^e siècle.

Vâranamâyiram : strophe de la poétesse Ândâl (X^e-XI^e siècle), dévote de Krishna et seule femme des douze « saints » Azhvâr de la tradition vishnouïte de l'Inde du Sud. Extrait du *Nachiyar Tirumozhi* (« Dits sacrés de la Déesse »), long poème du genre érotique de la littérature dévotionnelle.